

Ce document est extrait de la base de données textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la Langue Française (InaLF)

Sur les chemins de l'Europe [Document électronique] : Angleterre, Flandre, Hollande, Suisse, Lombardie, Tyrol / Jules Michelet

L 1 EN ANGLETERRE

p3

I de Paris à Londres.
partie de Paris le 5 août à huit heures du matin,
notre diligence a fait à Beauvais sa première halte.
J' en ai profité pour saisir, en courant, la
physionomie de la vieille ville dont les maisons en
bois, avec leurs portes sculptées en grotesques,
rappellent fortement le xive siècle.
La cathédrale bâtie à cette même date, comme celle
de Cologne, est restée inachevée. Ce qui est fait,
est très fini, très délicat.

p4

Les contreforts même, sont travaillés, ornementés.
Le chœur, prodigieusement haut, par ses arcs très
aigus et comme resserrés, ajoute à sa hardiesse. On
sent l' ambition persistante de ce grand évêché,
pairie ecclésiastique, et peut-être aussi, un esprit
de rivalité. " nef d' Amiens, -portail de Reims,
-choeur de Beauvais, " dit le proverbe. Celui-ci
rappelle la sévérité de Saint-Ouen, avec plus
de grandeur.
L' héroïsme est chose ordinaire à nos communes
picardes. Les femmes marchaient au combat au même
rang que les hommes. Jeanne Hachette défendit
Beauvais contre Charles Le Téméraire, y fut
blessée, comme Jeanne D' Arc au siège d' Orléans.
Dans toute cette zone de Picardie, les hommes sont
gais, énergiques, avec quelque chose de bref dans le
geste et dans la voix. Petit vin, petit élan, et

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

court... on y sent aussi le mélange et le combat
des races : espagnols et wallons. Ceux-ci, grands
conteurs

p5

d'histoires et de contes, avaient toute une
littérature au moyen âge. Et de nos jours, rien.
Nous roulons vers Abbeville, par la jolie vallée
du Thérain. Malgré le brouillard et la pluie qui
annoncent convenablement le proche voisinage de la
mer et de l'Angleterre, la végétation est partout
moins abondante qu'en Normandie. -à Montreuil,
elle devient plus rare, s'attriste d'une teinte
grise, uniforme, qui semble givrée par la salure
de la mer.

Cette petite ville est toute anglaise. Les enfants
sont blonds, les femmes rousses. La plupart des
enseignes ne parlent plus le français. J'en éprouve
quelque trouble. Ce qui m'apaise, c'est de sentir
une ère de paix. Les fortifications, bien que très
délabrées, ne se réparent que doucement.
à Boulogne, ce n'est plus la France. Vous pourriez
vous croire déjà de l'autre côté du détroit. Au bout
de cette triste route, trouver

p6

une ville si gaie, si propre, si riche, cela seul
dit tout de suite, qu'elle est une des nombreuses
maisons de campagne que l'Angleterre s'est données
sur le continent.

Ici, la France est en garde. Les batteries, au
grand complet, surveillent d'un oeil fixe la côte
opposée.

De Boulogne à Calais, nous croisons à chaque
instant des chaises de poste rapides, chargées
d'anglais qui vont s'amuser et dépenser leur argent
à Paris. Celui qui partage notre coupé, n'est pas
un gentleman, mais un lettré. Il a été lié d'amitié
avec le poète-philosophe Coleridge qui vient de
mourir.

Visiblement intéressé par notre conversation, il
s'efforce d'abord de conserver la correction et le
mutisme britanniques.

Puis, il finit par se laisser entraîner. Nature
plantureuse, nez rouge et rougissant encore,
lorsqu'il parle et s'anime. Grand contraste avec
le vieil, le sec, le jovial irlandais

p7

qui lui succède. On dirait de celui-ci, plutôt un enfant du midi de la France. Il a mille choses à raconter. Pendant qu' il babille, mon regard erre sur les grandes plaines, monotones et brumeuses, que nous traversons. Le mot de Coligny me revient : " on ne peut prendre Calais que l' hiver. "

l' hôtel *Quillack* où nous descendons, est bâti à l' italienne, ce qui jure singulièrement avec les brouillards du Nord. Pendant que mes anglais se précipitent vers la table d' hôte, moi, je cours au musée, voir les bustes de Guise, de Richelieu, d' Eustache De Saint-Pierre. Celui-ci compte-t-il vraiment à son honneur, d' avoir offert au roi d' Angleterre, sa vie, en même temps que les clefs de la ville ? ... ce qui est plus certain, c' est que Guise, en 1558, a repris ces clefs des mains des anglais, pour les rendre à la France.

La cathédrale, massive, bastillonnée, d' un grand caractère militaire et féodal, a été bâtie, évidemment, par les vainqueurs, sous le canon français.

p8

Il souffle sur cette côte une bise âpre et glaciale. Les femmes s' enveloppent, même l' été, d' une longue mante noire. Au fond du capuchon soigneusement rabattu, on surprend déjà la beauté du sang anglais.

Malgré la violence du vent, j' emploie ma soirée à faire une promenade solitaire sur la jetée en bois. La mer est basse et sans grandeur. Elle a laissé derrière elle une vase immense et fétide, sur laquelle les vaisseaux restent tristement échoués. Nous ne sommes qu' en août, il est sept heures à peine, et déjà la nuit descend. Le ciel gris, la mer grise se confondent. J' écoute le bruit lointain, continu, grondant, de la marée qui se remet en marche.

La concurrence est rude entre les deux paquebots qui font le service quotidien : le *post* et l' *estafette*. l' agent de ce dernier me poursuit, et, pour m' attendrir, me conte l' humiliation de nos pauvres marins qui se voient partout préférer les anglais.

Tout assombri, je rentre à mon hôtel. Un monde de pensées m' assiège au moment de

p9

m' embarquer sur cette mer houleuse qui bat rudement l' un et l' autre rivage et semble, elle aussi, animée d' un esprit de lutte et de rivalité. ... nous voici en plein océan et sur le *post*, quoique à regret. L' *estafette*, chargé de porter à Douvres les dépêches de la France, a dû attendre le courrier de Paris, aujourd' hui en retard. Nous sommes d' ailleurs peu nombreux. Parmi les passagers qui sont restés sur le pont, je remarque deux petits anglais de douze à quatorze ans qui reviennent de faire seuls, sans mentor, leur tour de France. Telle est la confiance des parents dans la raison précoce de leurs enfants. Ceci n' est pas une exception. On sait qu' à quinze ans, Fox courait l' Europe sans gouverneur. On en dit autant de Francis Burdett, l' ami de Fox et le chaleureux défenseur de toutes les idées libérales. Il y a grand avantage à recevoir ainsi de

p10

bonne heure, l' éducation des choses et de l' expérience. Les mères elles-mêmes, se résignent très bien à cela. Les séparations se font sans faiblesse et sans larmes. Si en France nous n' osons risquer autant, ne devrions-nous, du moins, ménager à nos fils un séjour d' un an ou deux en Angleterre, en Allemagne, et qui sait, plus tard même, jusqu' en Amérique ? Il suffirait, pour rendre la chose facile, d' établir la coutume des échanges entre familles. Au milieu de ces pensées, la tempête qui s' était apaisée, se réveille avec furie. Nous n' avançons que difficilement sur une mer démontée dont les vagues monstrueuses s' entrecroisent, se heurtent, se combattent et semblent vouloir nous engloutir. -nous voilà, pour la plupart, dans un piteux état. L' arrivée à Douvres avec une heure de retard, nous semble l' entrée du paradis. L' *hôtel de Paris* où l' on nous mène, blotti prudemment sous les rochers, nous offre pour reposer nos membres brisés de fatigue, de confortables lits, mais pour aliment réparateur,

p11

je ne vois sur la table qu' une bible et quelques

cigares. -à six heures du matin, un coup violent frappé à notre porte nous tire d' un profond sommeil. " levez-vous, la diligence va partir. " chacun prend la place que lui assigne le registre du conducteur, et nous roulons vers Londres avec la pluie pour compagne.

J' admire sans réserve, sur toute la route, le soin amoureux que mettent les anglais à parer leur cottage, la chère maison, le nid ! Partout des roses. Elles tombent en pluie des fenêtres, elles encadrent le petit vestibule où le maître vient s' asseoir volontiers. Souvent aussi, l' une des croisées du rez-de-chaussée se gonfle et s' arrondit, de manière à ménager à la femme sédentaire qui lit ou travaille, une charmante retraite d' où, cachée dans la verdure, elle voit au dehors ce qui peut l' intéresser. Combien la dame anglaise est plus poétique dans ce cadre de fleurs, que la flamande épiant les faits et

p12

gestes des passants, au moyen de l' *espion* vulgaire qu' elle accroche à sa fenêtre. Ces habitations champêtres qui se succèdent de Douvres à Londres, tiennent constamment le voyageur au ton de l' idylle et du roman. Il est impossible de voir ces charmants cottages, sans y placer en esprit, les scènes les plus douces de la vie intime. Partout, aux fenêtres, des visages d' enfants d' une éblouissante carnation ; des femmes jeunes-leur mère, leur soeur ou leur gouvernante-dont le regard voilé d' une mélancolie rêveuse, accompagne le défilé des voitures à travers la pluie. Ces visages pensifs nous en apprennent beaucoup. Ils disent qu' ici, l' intérieur de la famille est fort sérieux. La femme y est plus respectée que partout ailleurs, ce qui n' empêche, que sa position ne soit précaire et dépendante. D' abord, elle n' hérite point. Ce dénûment personnel, chez une nation habituée à tout mesurer par l' argent, lui ôte beaucoup de son importance

p13

dans la famille. Exclue des occupations commerciales et de tout ce qui se rattache à la vie extérieure, elle n' a pas, à beaucoup près, les mêmes ressources, le même affranchissement d' existence que la femme

française.

Le père est tout dans la maison ; il en est non seulement le chef, mais le maître. L' esprit de résistance, qui est extraordinairement précoce chez les jeunes anglais, met de bonne heure du froid et de la contrainte entre le père et les fils. Ils se séparent sans peine. Le fils a hâte d' être quelque chose. à chaque instant revenait sur les lèvres de mes deux jeunes anglais, les mêmes mots significatifs : "*to have a competence. To be independant.* " cette impatience les jette dans les voyages, les entreprises, les aventures lointaines. Le peuple émigre par nécessité, le gentleman par inquiétude d' esprit, par ennui de la maison paternelle. Un de mes amis me contait naguère, qu' ayant assisté au départ d' un jeune anglais

p14

qui s' en allait s' établir aux Indes, le père lui serra seulement la main ; -la mère lui dit :

" *god bless you.* " ce furent tous les adieux.

Pendant qu' il s' éloignait, elle acheva tranquillement sa tasse de thé qu' elle avait commencée.

Cette nation semble poussée à l' action par un élan irrésistible. Il faut la chercher partout ailleurs que dans son île, sur tous les chemins du monde. Notre diligence croise, de moment en moment, des couples de voyageurs à pied, l' homme et la femme ; lui, le plus souvent soldat, dans son riche uniforme, belle et forte figure rayonnante de santé ; elle, bien fatiguée déjà, bien hâlée, portant presque toujours un enfant dans ses bras. Ces couples semblent s' acheminer vers la mer. D' autres piétons, des émigrants peut-être, pauvrement vêtus, la femme mal abritée de la pluie par un méchant chapeau de paille, tout en cheminant, demandent l' aumône. Ils s' avancent ensemble à chaque

p15

relais, nous présentant, pour nous attendrir, un joli enfant qui dort, frais et paré de rubans, sur les bras de sa mère en guenilles.

émigration, dégradation, abattement. Nulle part, la misère ne m' est apparue plus attristante, sans doute par le contraste. Pendant que ces piétons marchent sous la pluie, dans la boue, d' innombrables

équipages éblouissants de luxe, promènent sur cette même route, l'oisiveté, la richesse, sinon le bonheur.

La campagne à travers laquelle nous roulons, offre aux regards la même culture que nos champs du Nord : colza, houblonnière, un peu de céréales, et surtout de vastes prairies couvertes de moutons, parfois aussi de poulains qu'effarouche notre rapide attelage. Il est conduit par un cocher qui a pris pour livrée la tenue rigide d'un conducteur de convois funèbres : gants blancs, col raide, habit noir, et les hautes et larges

p16

bottes. à chaque relais, il descend avec une gravité imposante pour boire son verre de brandy. Mais par exemple, il se mouche avec ses doigts.

Ainsi menés, nous faisons une entrée presque solennelle dans Cantorbéry. Pendant que mes compagnons se lèstent d'un solide déjeuner, tout plein du souvenir de Thomas Becket dont je viens d'écrire la fin tragique, je cours visiter la cathédrale, et la place même où il tomba mortellement frappé par ses assassins. Cette église où la féodalité triomphe, est étonnamment riche et insolemment belle dans sa montée au chœur gigantesque, dans ses marbres noirs et blancs, ses sculptures infinies. Quatre tours semblent terminées. Tout cela a été fait avant Henri VIII, certainement avec l'argent de la France. Partout des écussons, des tombes féodales : celle d'Henri IV, l'usurpateur et le meurtrier de Richard II. En face, le Prince Noir, dont la *waist-coat* en lambeaux, est une triste révélation de la laideur du sépulcre.

p17

Derrière le chœur, très élevé, on a placé le siège épiscopal en pierre sur lequel l'archevêque primat d'Angleterre, investi d'un pouvoir souverain, plus roi que le roi, attend assis, qu'il vienne humblement se faire couronner.

Tout ce passé me ressaisit avec une force extrême. Qu'est-ce donc, de celui que je vais raconter, où je trouverai mêlé le passé de la France : cent ans de guerre, de meurtres, de brigandage, la spoliation de tout un peuple !

Je suis précisément au milieu du pays de Kent, la terre des partages égaux, à qui revient encore l'honneur d'avoir repoussé les envahisseurs de la Grande-Bretagne : César et Guillaume le conquérant. Mais c'est aussi de là que partirent les envahisseurs de la France, lorsque éléonore épousant Henri De Plantagenêt, bientôt roi d'Angleterre, et lui apportant en dot tout notre littoral, de Nantes aux Pyrénées, donna aux anglais l'envie d'avoir davantage. Et pourtant, quoi qu'il nous en ait coûté,

p18

sans tomber dans un insensible optimisme, reconnaissons l'utilité des maux. Quoi qu'il soit arrivé, il était bon qu'Henri V, vainqueur à Azincourt de Charles VI, épousât la fille du vaincu, dans le deuil et les larmes. Ce nouvel élément français profitera. Remariée à un gentilhomme du pays de Galles, Owen Tudor, Catherine donnera naissance à une nouvelle dynastie. Elle est l'aïeule d'Élisabeth, parente de Dumoulin. Il était bon que les anglais brûlassent la Pucelle, que la France malheureuse fût relevée, l'Angleterre orgueilleuse, humiliée par une sainte, non de par l'église, l'église, au contraire, la condamne ; mais par notre sainte nationale. Que signifie ce mot : "heureux ceux qui pleurent !" nous pleurons, quand nous sommes forcés de recevoir un élément nouveau, étranger, hostile à notre nature. C'est-à-dire, quand nous sommes tenus de nous *modifier, de nous instruire...* on a raison de dire : "rien n'instruit plus que le malheur."

p19

la France apprit, et par ses revers avec les anglais, et par ses succès sur la maison de Bourgogne, ce que valaient la raison, la tenue, la suite dans les desseins. Elle prit une sagesse virile. Sagesse incomplète encore, en ce qu'elle cherchait les résultats immédiats et de détail, comme les peut donner la perfidie, au lieu de préférer attendre patiemment les résultats généraux et totaux qui s'obtiennent par la moralité, la bonne réputation. Voilà les pensées qui roulent en moi, pendant que

notre gondole nous mène rapidement à Londres. De moment en moment, j'entrevois, à travers les arbres, la Tamise dans sa grandeur, toute chargée de vaisseaux.

Maintenant, nous côtoyons le parc de Greenwich, les bruyères où campent les Gypsies, et l'immense faubourg de Southwark. Spectacle inouï, inattendu, malgré tout ce qu'on a pu m'en dire. Vue toute absorbante,

p20

la révélation immédiate de l'industrie du plus industrieux des peuples.

Le climat de l'Angleterre se révèle aussi. Celui qui n'a jamais vu Londres doit y entrer comme je viens de le faire, par un temps véritablement anglais : pluie ou brouillard.

Il n'est que quatre heures, et l'on a peine à distinguer les objets. Ceux qui nous sont les plus familiers, apparaissent, à travers la brume, sous des formes nouvelles étranges.

Nous avançons lentement, retardés par les diligences, les équipages lancés dans toutes les directions. L'impression est grande et triste. De petites maisons en briques, toutes à peu près semblables, se succèdent indéfiniment dans de longues, longues rues de soixante pieds de large.

L'océan du peuple y flotte silencieux, sérieux, affairé. à mesure que nous approchons du centre de Londres, la foule augmente et se concentre.

Maintenant, nous naviguons à travers les vagues houleuses d'une population immense, fiévreusement agitée, sans regard autour d'elle. Au milieu de cet infini mouvant et dans ce

p21

crépuscule, j'éprouve une sensation pénible et bizarre, celle du voyageur qui, tout à coup, se verrait jeté seul sur une mer sans rivage, ou plutôt, se sentirait égaré dans la nuit et la tristesse incommensurable des steppes sans fin du nord de la Russie.

p25

Il un dîner chez M De Talleyrand.

Londres la nuit.

enfin, nous voici débarqué dans *fleet street*.

un cabriolet me mène près de Saint-Paul, dans un hôtel français qu' on m' a indiqué comme très convenable. Mais le doute me vient dès l' entrée, à la mauvaise tenue de l' hôtesse. Sa table ne vaut pas mieux. Je me trouve assis en face d' un gros créole à l' oeil dur, qui préconise bien haut les mérites de l' esclavage. Son impudent cynisme me fait sentir si vivement l' humiliation de la France que, sans attendre la fin du repas, je me lève, je règle ma note, et m' enfuis de cet antre.

p26

J' en suis bientôt à une lieue, et, grâce à l' obligeance du bon docteur Matterson auquel je suis recommandé, me voici dans une excellente pension où tout respire l' honnêteté.

Pendant ma fuite à bride abattue, j' admirais mon groom en guenilles, mais intelligent, énergique, conduisant son cheval avec l' autorité d' un chef d' armée, et plein de passion pour les choses de l' écurie. Tous ces jeunes conducteurs de cabs à un shilling la course, semblent appartenir à un monde exotique, arabe, bohémien ou juif.

Ce matin, voulant conserver ma première impression de Londres, je me suis lancé seul à travers l' espace. Point de perspective, le sol étant généralement plat ou peu mouvementé. C' est toujours le peuple qui me frappe et qui m' occupe.

J' avais une audience de M De Talleyrand pour le milieu du jour. La première entrevue ne lui a pas été favorable ; j' ai trouvé

p27

une âme sèche, et l' homme, d' allures équivoques. Il m' a invité à dîner pour le soir même, " afin de causer plus à l' aise " au sujet de la mission que j' ai à remplir.

Me voilà donc errant de nouveau toute l' après-midi, au milieu de cet océan humain, et, comme la veille, me sentant égaré, perdu... l' activité prodigieuse de ce peuple donne l' impression d' une force incalculable... à voir tous ces visages rouges, ces cous rouges, on le croirait ivre. Il ne l' est que de sang et de ses énergies accumulées. La

richesse de la nourriture doit être pour beaucoup dans cet irrésistible élan de volonté.

Vers six heures, j' ai repris le chemin d' Oxford Street où se trouve notre ambassade, et je suis tombé, sans avoir été averti, au milieu d' un dîner tout diplomatique, présidé par l' ambassadrice de Prusse, Mme De Dino, nièce de M De Talleyrand. à droite de la grande dame aux beaux yeux noirs,

p28

mais d' une maigreur effrayante, M De Bulow ; à sa gauche, l' ambassadeur de Belgique, M Van De Veyer. Toujours de ce même côté de la table, M De Bacourt, premier secrétaire de notre ambassade, intelligent et posé. En opposition avec ce calme voulu peut-être, et cette affectation de tenue britannique, le représentant, par intérim, de la Russie, nerveux, agité.

M De Talleyrand, assis en face de la dame aux yeux noirs qu' il semble admirer fort, délaisse absolument la jeune femme qu' il a prise à sa droite et qu' on n' a point nommée. Notre consul à Buénos-Ayres, en ce moment à Londres, se charge du soin de la distraire. à la gauche du prince, trône le docteur Koreff, bavard, et un peu charlatan. On parle beaucoup du choléra, qui vient d' éclater dans l' île. Près de ces grands qui craignent tant la mort, le médecin a l' autorité du confesseur.

" Koreff, lui dit M De Talleyrand avec une onction toute sacerdotale, voulez-vous boire de ce vin vieux avec moi ? "

p29

après le dîner, les hommes ont passé dans le cabinet du prince, et une vive discussion s' est aussitôt engagée, toute politique.

M Van De Veyer, qui avait assisté la veille à la séance de la chambre des lords, rendait compte de l' imposante interpellation faite, en divers sens, sur la question de la maternité dans le paupérisme.

L' évêque de Londres, dur et rude, s' était prononcé pour la sévérité, tandis que l' évêque d' Exeter, doux et insinuant, avait plaidé en faveur de la faiblesse et de la nature.

En réalité, la femme anglaise maltraitée par la loi, étrangère aux ressources du commerce, a souvent pour excuse de son erreur, une position malheureuse et délaissée.

Dès le début de cette conversation, une chose m' avait frappé péniblement. Ce pays est pour M De Talleyrand l' idéal du monde. Il est anglais au point de nous faire frémir, nous autres qui tenons encore à la France. Tout à admirer de ce côté du détroit ; du nôtre ? ... rien. Et cela, en présence de tous ces étrangers !

p30

Mon sang s' échauffe, je réplique trop vivement peut-être : " et notre passé, qu' en faites-vous ? Les saintes, les belles, les grandes folies de notre histoire : les croisades, la pucelle, la révolution ? "

" les croisades ? Peuh ! Les anglais lisent cela avec Walter Scott... "

" mais si pour vous ce peuple est en tout le premier, comment se fait-il qu' il soit, aujourd' hui, le plus embarrassé par la question sociale ? "

" embarrassé ? Il ne l' est nullement. Rien ne bouge. L' inégalité, ici, ne choque personne, elle est passée dans les moeurs. Le cadet veut que l' aîné hérite, qu' il ait tout. Les filles acceptent aussi très bien de ne rien posséder. Les seuls rebelles, ce sont les irlandais. Ceux-ci, misérables par leur faute ; leur agitation tient uniquement à l' usage immodéré du genièvre. Quant aux grandes processions d' ouvriers, aux associations, elles n' ont rien de sérieux. "

" et la procession dans Londres, de vingt mille anglais au moins, portant la pétition

p31

couverte de deux cent cinquante mille signatures en faveur des cultivateurs *unionistes* de Dorchester, condamnés à sept ans de déportation, pour avoir fait serment d' union ? "

là-dessus, point de réponse. Mon diplomate opère une diversion habile, et s' extasie sur l' amitié qui s' affirme de plus en plus entre l' Angleterre et la France.

Comme on lui demande s' il n' y a pas à craindre qu' il soit porté atteinte à cette amitié, par la rivalité des intérêts industriels ?

" nullement, riposte le prince ; les anglais encouragent le commerce français. "

piqué au vif par cette imperturbabilité d' oracle et cet optimisme à outrance, je réplique à mon tour :

" que signifie alors la mauvaise humeur de l' Angleterre si naïvement exprimée par Mac

Culloch, sur ce que la France ne s'ouvre pas assez vite à ses produits ? M Thiers a dit : " je tâcherai de concilier les intérêts de l'industrie avec ceux du commerce. "

" c'est-à-dire, la raison avec la déraison, " a répliqué Mac Culloch. La déraison pour lui,

p32

c'est l'industrie française. Il nous prêche de retourner à la nature, c'est-à-dire, de nous dissoudre, de renoncer à notre personnalité. En réalité, le machinisme anglais, par la force du bon marché, enserme et prend pour lui le monde. "

" monsieur, l'industrie, chez nous, ne fait qu'affaiblir la moralité nationale. Il faut que la France reste agricole. "

" oui, si vous entendez par moralisation, que l'agriculture ayant l'avantage de n'être pas susceptible de la même division du travail, elle ne peut jamais réduire l'homme à l'état de chose. " visiblement, ce n'était pas là sa pensée. M De Talleyrand veut de l'agriculture pour la France et rien autre, parce qu'il croit qu'elle développe moins l'intelligence.

Sans paraître le pénétrer, j'ai continué très fermement :

" il n'est pas moins certain que si l'Angleterre devenait de plus en plus industrielle, et les autres pays de plus en plus agricoles, dans la spécialité de leur production naturelle,

p33

c'est-à-dire, de plus en plus bornés, dépendants, l'équilibre et la paix qui en résultent, seraient bientôt rompus. La sagesse veut, sans doute que chaque pays se développe dans les conditions normales du milieu qui lui est propre. La France, par exemple, doit produire de plus en plus du vin, du blé. Mais la sagesse exige aussi, qu'elle soit assez industrielle pour n'être pas réduite à manquer de tout, s'il survenait une guerre, un blocus. "

que répondre à cela ? Tous les regards étaient sur nous, et significatifs. Le prince, une seconde fois, a opéré une prudente retraite. Cachant son dépit, il m'a témoigné depuis beaucoup plus d'égards.

En regagnant mon hôtel, entre onze heures et minuit, j'ai tout à fait perdu mon chemin. Marchant toujours et toujours dans le brouillard à travers lequel filtrait, à grand'peine, la lumière bleue du gaz, je

suis tombé dans un dédale de petites rues mal odorantes. Puis, j' ai traversé un misérable marché où des irlandais debout, portant des falots, vendaient je ne sais quelles denrées.

p34

Bientôt, je me suis vu entouré, inquiet par des hommes et des femmes en haillons sordides qui tous, me demandaient la même aumône : un verre de gin. Et c' était une scène étrange, fantastique. Ces hommes, ces femmes, entrevus ainsi à travers ces vapeurs crépusculaires, ce n' étaient plus des hommes, mais des ombres, les unes, celles des vendeurs qui se querellaient, s' injuriaient, tumultueuses, agitées de mouvements convulsifs, diaboliques ; les autres, les ombres des mendiants qui venaient à moi les bras tendus, semblaient nager dans cette mer de brouillard éclairée, ici et là plus vivement, par la lumière errante des falots.

p37

III Westminster. -l' atelier de Chantrey.
Une séance du parlement.
le coeur de Londres, son intérêt historique, c' est la cité, la tour où sont déposées ses archives. Presque toutes les pièces, réunies en énormes rouleaux, sont enfermées dans des armoires ou empilées dans des cases en chêne. On frémit pour ce trésor, lorsqu' on apprend que depuis la dernière émeute, on a mis un dépôt de poudre sous la grosse tour qui n' est séparée de celle des *records* que par une porte en bois.
Toujours ramené à ce centre de Londres par mes études, je monte chaque matin l' escalier

p38

sous lequel s' accomplit le meurtre des enfants d' édouard IV. Et, chaque fois, je m' arrête saisi de compassion. Neuf ans ! Douze ans ! ... tous deux tués par leur tuteur devenu leur rival, tués par Gloucester ! ... on retrouva leurs pauvres petits corps enlacés dans la mort, comme leurs âmes l' avaient été dans leur trop courte vie. -pour le meurtrier, aucune punition. Il succéda

paisiblement.

Et je vois et revois aussi, chaque jour, sans me lasser jamais, dans l'amas confus des tours et des constructions plus récentes, la vieille chapelle de Guillaume le roux, fils et successeur de Guillaume le conquérant. C'est la première page bien lisible de l'histoire d'Angleterre. Ce Guillaume aux cheveux rouges, à la face couperosée, bouillant d'impatience, terrible aux saxons, terrible aux barons, d'une avidité furieuse, passant et repassant la mer, courant avec la raideur d'un sanglier, d'un bout à l'autre de ses états, montrant à ses sujets ses dents de loup, son rictus au rire plus terrible que la froide menace,

p39

ce coureur furieux eut pourtant la prévision qu'il s'arrêterait un jour, et que l'arrêt, cette fois, serait long. Pour que son repos fût plus profond, il redoubla l'épaisseur des ténèbres. Elle a monté, sa dernière demeure, basse sur ses deux rangs d'arcades massives. Lourde beauté. La bonne pierre de Caen perce sous le ciment anglais. Vrai symbole. Mais c'est plutôt l'élément normand qui est le ciment. Le jour tombe, lorsque, sortant des archives, je me retrouve en face de Westminster. Celui qui ne ferait qu'errer autour de la royale abbaye, n'en soupçonnerait nullement la beauté réelle. Au dehors, l'architecture est plus que médiocre. La chapelle d'Henri VII, toute prismatique, est riche, mais laide. La foule des petits clochetons à demi arrondis qui l'entourent, sont de très mauvais goût. Entrez, tout change. Cet intérieur est merveilleux. Ce qui touche, c'est que le travail excessif, semble indiquer moins le faste, qu'un tendre respect de la mort. Ces

p40

chapelles échelonnées, s'enfoncent en grottes sombres et profondes, comme pour mieux assurer le repos du dernier sommeil. Ils dorment, mais non ignorés. Je les vois tous là en effigie, couchés ou debout dans l'action. Ici, le beau Buckingham, qui ressemble à Louis XIV. Plus loin, élisabeth, petite bouche prude. -Guillaume et Marie : lui, sec, froid et ferme, comme dans l'histoire. Les deux Pitt, le dernier,

foudroyant, sur la porte même l' église. à côté,
l' homme de paix, le véritable saint de
l' Angleterre : Watt. Elle sait bien que si elle a
vaincu la fière Albion, ce n' est pas par les armes,
mais par son industrie.
Son grand homme de mer, Nelson, sans ses gros et
durs sourcils, aurait tout l' air d' un perruquier.
Ce qui m' émeut aussi, c' est que Westminster ne soit
pas, comme notre Saint-Denis, uniquement la
dernière demeure des rois de la terre.
Ici, je vois au premier rang, non seulement les
hommes politiques, les hommes de

p41

guerre, mais aussi les rois de l' esprit :
Shakespeare, Milton, Pope, Goldsmith, Addison,
Haendel... je m' arrête, l' énumération en serait trop
longue. Un pareil hommage fait grandement honneur
au sentiment national de ce peuple.
Londres, le dimanche, est une ville morte, d' un
pesant ennui. Fort heureusement, j' ai l' emploi de
ma journée. D' abord, une longue visite à
l' ambassadeur de Belgique, M Van De Veyer, qui
est devenu tout de suite pour moi un ami. Son
opinion sur ce pays est exactement la mienne. Malgré
les mélanges qu' amène forcément le commerce, le
synonyme de l' Angleterre, c' est l' *exclusion*.
nul plaisir, sinon exclusif. Traversez, par exemple,
le jardin zoologique dans un jour férié, vous n' y
rencontrerez point le peuple, mais seulement le
beau monde qui se l' est exclusivement réservé.
Il en est de même des temples. Les bancs,
rigoureusement fermés à clef, appartiennent

p42

à la classe riche. Le petit bourgeois aussi bien que
le peuple, se place où il peut. Cela explique, en
partie, son peu d' empressement à assister au service
religieux. Les femmes même, n' étaient qu' en petit
nombre dans les églises que j' ai visitées.
La même ligne de démarcation serait observée dans
les intérieurs anglais, entre le maître et les
serviteurs. La morgue britannique leur fait sentir
qu' ils restent inférieurs et dépendants. Si la
maîtresse appelle son valet de chambre et l' oublie,
il restera debout, sur le seuil de la porte, sans
avoir le droit de demander pourquoi il a été appelé.

M Van De Veyer, qui me conte encore plusieurs faits à l' appui, ajoute que, dans un jour d' orage, son domestique qui est anglais, invité par lui à passer dans l' intérieur de la maison, s' y refusa obstinément. Il craignait d' être surpris par quelque lord, et de compromettre son avenir. L' introduction à outrance de la machine dans les ateliers, agite, en ce moment, tous

p43

les esprits. Cette machine à vapeur est pour eux un être hostile qu' ils ont en horreur. Rien de plus éloquent que leur dernière réclamation :
" Mylord, obtenez de cette odieuse machine, qu' elle s' arrête au moins une heure par jour... qu' on exige de nous, seize, dix-sept heures de travail, s' il le faut, mais qu' on nous laisse une heure pour aller manger avec notre femme et nos enfants. Alors, nous redeviendrons des hommes. Aujourd' hui, nous ne sommes plus qu' une chose. "
cela, malheureusement, n' est que trop vrai. En réalité, ce n' est plus l' homme qui fait marcher la machine, c' est la machine qui fait marcher l' homme. Qu' on ne dise pas que le moteur réel c' est le fabricant. Lui-même est condamné à une production meurtrière, pour garder le monopole de l' exportation, sur les autres pays.
La roue industrielle va de plus en plus rapide, irrésistible. Elle va, dans l' élan aveugle de la force brutale, broyant les hommes

p44

sous elle, estropiant, déformant, au physique et au moral, ceux qui survivent...
il n' est donc pas vrai, comme le dit M De Talleyrand, que les associations radicales n' aient ici rien de sérieux. Elles sont, au contraire, très fortement organisées. Leur jurisconsulte est M Austin, dont la femme a traduit les rapports de Cousin. Leur journaliste, M Foulbanque, rédacteur de l' *examiner*, qui se publie à Londres, et qui soutient, avec chaleur et conviction, leur cause. Il est question de créer un enseignement spécial de politique, à l' usage du peuple. Ces révolutionnaires industriels très positifs et pratiques, ont aussi leur poète : Elliot, De Manchester.
Lord Durham, au grand étonnement de la société

anglaise, reçoit Foulbanque. Ici, les écrivains d' un libéralisme même modéré ne sont admis presque nulle part. Chez nous, ils sont au ministère. J' ai fini ma journée par l' atelier de Chantrey, et je suis encore tout ébloui de ses

p45

richesses. Des appartements immenses, et partout des chefs-d' oeuvre. Dès l' entrée, comme pour recevoir le visiteur, trois statues de Canova, exprimant ses diverses manières, d' abord toute antique, à la fin, toute nature. à côté de son oeuvre, son portrait, d' une exquise douceur, d' une pénétration charmante, d' un sentiment passionné de la beauté.

Aux murailles, des tableaux de premier ordre. Ces oeuvres de maîtres font grand tort aux productions de Chantrey. Malgré tout son savoir-faire, on surprend presque toujours le maniéré dans la composition, et, dans l' exécution, quelque chose de mou, d' indécis... est-ce un effet de ce climat humide, qui détremperait le ciseau dans la main de l' artiste ? ...

il a pourtant donné une belle statue de Malcom et quelques bustes spirituels, entre autres, celui de Walter Scott tel qu' il était

p46

en effet, à la fois grossier et fin. J' ai déjà remarqué, depuis mon entrée en Angleterre, que la plupart des visages sont, de bonne heure, peu propres à la sculpture. On ne rencontre presque jamais ici, la belle maigreur de nos vieillards. Sous les brouillards incessants, les traits grossissent et se déforment. Alors, ce ne sont plus que de gros poupards bouffis, remarquables pourtant par l' acuité du regard, et, sous la lourde paupière, par je ne sais quelle discrète et minutieuse observation. Les jardins anglais que je traverse tous les jours : Hyde Park, Saint-James, ont un air merveilleux de fête et de grandeur. Dans le parc Saint-James, les troupeaux se mêlent familièrement aux enfants qui jouent dans l' herbe, près des plus belles eaux du monde, faiblement irisées, sous les pâles rayons du couchant. C' est tout, et c' est assez pour faire le plus charmant, le plus poétique des paysages.

p47

Toute autre est l' impression, si l' on regarde-entre Westminster, Saint-Paul et la tour-couler la Tamise chargée de vaisseaux, le soir, lorsque des barques innombrables, emportent ou ramènent un monde de gens affairés, hommes, femmes et enfants. Sur ce point de Londres, où se concentre sa vie brûlante, on vient de jeter un pont de granit d' une longueur prodigieuse.

Tant d' élan dans l' action, de ténacité, de grandeur dans la volonté, cela est fait pour toucher celui qui est, lui aussi, depuis sa naissance, un travailleur acharné. Je suis arrivé en Angleterre dans un état d' esprit plutôt hostile, venant d' écrire le second, le troisième volume de mon histoire... et me voilà tout prêt à me réconcilier. Mais Waterloo ! ... à chaque pas, je me heurte à ce funèbre souvenir : rue Waterloo ! Pont Waterloo ! Impasse Waterloo ! Ils en ont mis partout. Cette ville aussi, plus belle en un sens que notre Paris, a dans le sérieux quelque chose de dur qui, à la longue, briserait le coeur. C' est une vie violente, rapide, qu' on ne soutient

p48

qu' en absorbant une masse prodigieuse de viande, de la bière à proportion, pendant le repas, et, pour la fin, un verre de porto chargé d' alcool. Ce régime ne va guère à notre tempérament français.

Pour me reposer et me calmer, il me faudra Oxford. Je verrai d' ailleurs Londres avec plus de profit à mon retour d' Irlande et d' écosse. Cette ville qu' on a le tort de visiter la première, est la fin de l' Angleterre ; elle résume tout le pays. Chacun de ses quartiers qui sont autant de grandes villes, représente une des formes de la vie anglaise. Le faubourg de Southwark, est une manufacture, comme Manchester et Birmingham. La cité, vend les articles manufacturés, comme Bristol et Liverpool. Le west end, qui est la demeure du beau monde et de l' aristocratie, produit moins qu' il ne consomme. Les prairies couvrent une grande partie de ce quartier. Les moutons paissent l' herbe sous l' ombre de White Hall et de Westminster. Ainsi, de la ville, vous passez insensiblement dans la campagne.

p49

Charmante gradation, mais qui ne pourra plus durer longtemps. Londres, devenant de plus en plus industrielle et commerçante, voit sa population s'accroître chaque jour. Qu' il lui vienne encore quelque cent mille âmes, ce qui, pour un pareil centre d' action n' aura rien d' exagéré, sa physionomie, son caractère aristocratique surtout, disparaîtra rapidement. Les parcs immenses qui occupent le coeur même de Londres, auront vécu. à la place où croît, en ce moment, l' herbe des prairies, s' élèveront, dans un demi-siècle peut-être, de gigantesques cités ouvrières. Ainsi se transforment les plus solides empires. Leur durée n' est possible qu' à cette condition. Avant de m' éloigner, j' ai voulu assister à une séance du parlement anglais. Muni d' un mot de lord Brougham, je suis placé au premier rang. Il est cinq heures. La salle, éclairée déjà, offre l' aspect d' une séance de nuit. Le noble lord, assis sur son sac de laine, fort à l' aise dans sa perruque énorme, conduit les

p50

débats en homme d' expérience et du métier, avec une atténuation fort adroite. à chaque instant, il fait rire l' auditoire.

La parole est donnée d' abord à un vieux pair mal accueilli du public. Il grogne et se rasseoit. Lord Melbourne, qui lui succède, ne dit que deux mots. Le frère du roi, le duc de Cumberland se lève, et la curiosité s' éveille. Vrai gentleman, très élégant de tournure, un peu chauve, belles moustaches blanches. Il parle avec conviction, avec chaleur même, mais d' une manière pourtant contenue. Il se sent si près du trône ! ... un seul orateur détonne dans cette grave assemblée. C' est un jeune lord inconnu, rouge, colérique, sans éloquence d' ailleurs, mais, sans doute, intempérant de régime. Il parle si vite, qu' il en bredouille. Les anglais même, doivent avoir beaucoup de peine à le suivre. Tous ces types sont beaux, plus beaux que ceux de nos parlementaires. En général, les têtes sont plus longues, mais rien n' annonce des qualités supérieures. Pour l' intelligence,

p51

les anglais n' ont pas grandi depuis Shakespeare.
Au total, salle à peu près vide, séance de peu
d' intérêt et nulle. En ce moment, l' aristocratie
anglaise est partout ailleurs que chez elle. Les
quartiers riches sont relativement déserts. J' ai
frappé en plus de vingt endroits, et toujours
inutilement.

Pour abrégé ma soirée, j' entre au théâtre. On joue
Macbeth ! malheureusement la troupe d' été ne
compte qu' un seul bon acteur. Il a très bien dit
dans le monologue qui précède le meurtre, la phrase
saisissante : " voici l' heure ! ... " on est frappé de
la force muette de cette langue anglaise. Les
sorcières, avec leurs chants d' opéra, sont toujours
ridicules. Les acteurs, au contraire, bien que d' un
mérite secondaire, ont le geste juste, et dans le
jeu, dans la voix, le naturel de la vie réelle.
C' est presque une résurrection de l' histoire.

p55

IV Oxford. - Warwick Castle.

*l' oxfordshire va me continuer la révélation de la
primitive Angleterre. Les hommes ont eu beau
exhausser par delà les brouillards, de hautes
cheminées flamboyantes et bâtir partout des usines,
la nature n' a pas moins fait de cette île, presque
tout entière, un vaste pâturage sur lequel se joue
un soleil douteux, pâlisant.*

*Telles de ces pentes, dans les nuances les plus
douces, égayées par la présence des nombreux
troupeaux qui s' échelonnent jusqu' aux dernières
limites de l' horizon vaporeux ; ces vertes prairies,
sans autre beauté que le velouté de leur gazon,
donnent au*

p56

*voyageur qui passe, je ne sais quel rêve du paradis.
Et pourtant, au milieu de cette poésie, il faut bien
revenir à l' histoire, en suivre le cours et se dire :
que ces adorables prairies qui semblent faites
uniquement pour le plaisir des yeux ; que ces bêtes
innocentes qui leur prêtent le charme de l' idylle,
ne sont, en réalité depuis de longs siècles, qu' une
immense manufacture de viande.
à quelque époque que l' on remonte, on trouve en ce
pays, une race d' éleveurs et de vendeurs de laine*

en Flandre. Le plus grand nom de l' Angleterre, Shakespeare, a commencé par là. L' anglais fut jadis, un peuple guerrier faute d' industrie. La Flandre lui filait alors toute la laine de ses moutons. éleveurs et mangeurs de viande... je ne dis pas cela pour déprécier une si grande nation. Le climat de son île, les brouillards de l' océan dont elle est couverte, submergée, lui ont commandé, sans doute, cette forte alimentation. Quelle que soit, à l' origine, la raison de ce vigoureux régime, il est certainement

p57

la cause prépondérante de la puissante énergie de ce peuple. Il a fait une race de plus en plus avide, entreprenante. Surabondamment approvisionnée de force et de vie, elle s' est attaquée aux autres nations ; elle s' est lancée sur la France, puis sur les Indes, d' abord pour les piller. De nos jours, ce régime de chair et de sang, lui donne la froide énergie d' action et de travail qui ne s' évapore pas comme la vivacité des pays vigneux. En cette saison d' automne, Oxford est un lieu de profond recueillement. Je n' ai trouvé nulle part, même à Pise, un si complet silence. Aucune industrie. Oxford n' est qu' un collège, la cité de l' esprit, d' un doux repos avant les agitations de la vie, ses combats, ses orages. Cette université déchuë, où la noblesse anglaise reçoit l' instruction du moyen âge, a du moins le mérite d' occuper

p58

une ville charmante, toute jeune dans ses constructions particulières, toute gothique dans ses monuments. Le christ church college, bâti par le cardinal Wolsey, où les jeunes esprits viennent s' empreindre de la vieille science, a été religieusement respecté. Les gracieuses fenêtrés où le gothique s' allie à la renaissance, s' ouvrent sur un parc merveilleux : belles prairies ombragées par des arbres centenaires. C' est la vénérable antiquité, mêlée à la plus fraîche jeunesse. En visitant old college, je lis sur la porte du jardin, la devise de la ville que prennent aussi les diligences : dominus illuminatio mea. dans la partie moderne du christ church, on a

établi la bibliothèque, très riche, et la galerie des tableaux. J' y vois le duc d' Albe de Titien : blanche figure de fantôme, profil très droit, d' une résolution désespérée.

Henri VIII, qui combla Wolsey d' honneurs et de richesses, ne pouvait manquer ici. Holbein l' a peint deux fois, en buste et en pied.

p59

Le portrait de Locke, maigre, fin, pénétrant, est tenu, je ne sais pourquoi, au réfectoire. Il vint à Oxford finir ses études. Canning est là aussi, et tel que je me l' étais figuré : joli homme, spirituel, rien d' imposant. C' est ici qu' il a commencé cette carrière pénible, difficile, ardue : s' élever d' un rang inférieur au premier, dans un tel pays ! ... ce collège, destiné à l' éducation des enfants pauvres : servitors, est tout simplement une merveille. Vestibule admirable, cours superbes, petit cloître obscur pour la méditation, avec un petit lointain d' adorable verdure.

à l' extérieur, pour cadre au vénérable édifice, de magnifiques promenades, de longues avenues ombragées d' arbres centenaires, alternant avec des prairies couvertes de troupeaux.

Une seconde journée de diligence m' a mis au centre de l' Angleterre. Oxford appartient en grande partie à la renaissance du xvie siècle ; Warwick nous recule à l' antiquité

p60

féodale. Nulle autre part ailleurs, elle n' a laissé d' elle un plus admirable monument.

Comme on ne peut visiter le château que le matin, de sept à dix heures, j' ai dû, ce soir, me contenter de tourner autour, de le contempler d' en bas, des bords de l' Avon. Le prince Muskau, dans sa description fort belle, compare sa masse imposante au colisée de Rome.

Au bord de la rivière se dresse encore le moulin féodal crénelé, et les arches d' un pont rompu, sans doute dans les guerres de Cromwell.

C' est de là qu' un rocher se dresse à cent pieds de haut, et sur ce rocher, un mur à pic, une montagne de pierre sur un roc, et, sur cette montagne, la masse prodigieuse, le château lui-même, large comme un des côtés du Louvre, et presque aussi haut, au

*centre, que les tours sombres des angles, dont
chacune, détachée, ferait à elle seule un château.
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa. Pour édifier
ce prodigieux ensemble, ce ne fut pas*

p61

*trop de tout l' argent que les anglais avaient pris
à la France : le tribut de Charles V, de
Charles VI, de Louis XI.
Cette façade immense regarde l' Avon à ses pieds, par
une double ligne d' ouvertures gothiques grandes
comme des fenêtres de cathédrale. Plusieurs de ces
croisées sont des portes ouvertes sur l' abîme.
Tout autour de ces vieilles murailles titaniques,
une jeune et verte ceinture de feuillages, buissons
et arbustes ombragés eux-mêmes, d' ormes et de chênes
géants, ceux-ci, vénérables contemporains de
Cromwell, peut-être même de Warwick.
Lui-même, le faiseur de rois, quand il eut assis
cette babel, la montagne sur la montagne, et le roc
sur le roc, il dut se croire inébranlable... où
sont-ils maintenant les constructeurs de ces châteaux
forts, devenus trop grands pour des rois ? ... où sont
les Warwick, les Northumberland, les Percy ? ...
l' Avon continue de couler, sans souci de l' histoire.
Par-dessus la rivière et par-dessus le château,
s' agitent et croassent des nuées de*

p62

*corbeaux. Nulle part je ne les ai rencontrés plus
bruyants. Le maître actuel du château aime, dit-on,
et épargne ces antiques hôtes des demeures féodales.
Ce qui déroute, c' est de voir des hommes habiter ces
bâtiments gothiques, et des rideaux blancs aux
fenêtres qu' encadre la sombre verdure du lierre, vrai
possesseur actuel du manoir.
Les Beauchamp, par mariage, le prirent vers
édouard Iii. à la mort du faiseur de rois, une
fille des Beauchamp-Warwick le transmit à son mari,
le duc De Clarence. Il est aujourd' hui à l' un de
ses fils.
Inscrit ce matin le premier sur le registre des
visiteurs, j' entre, et mon impression est moins forte
que celle du prince Muskau, sans doute parce qu' il a
vu l' intérieur du château le soir. Il est
certainement plus beau à l' extérieur, qu' au temps
de Warwick, étant aujourd' hui paré, tout à la fois,*

de vieillesse et de jeunesse, tout vêtu de ce lierre robuste, particulièrement la façade, qui est

p63

taillée dans le roc. Une femme de chambre a été chargée de me conduire à travers l' admirable Baronial Hall. Je jette un coup d'oeil rapide sur les portraits de Spinola, dur tacticien ; -de Strafford, bilieux, violent, malheureuse figure, en grand contraste avec celle de Montrose, si belle de jeunesse, de force, de grâce, de plénitude et d' alacrité militaire. On conçoit l' enthousiasme des clans.

Dans le musée d' armes, figure le sabre destiné aux exécutions. De ce côté, on circule dans l' intérieur du château, par des couloirs taillés dans le roc. Ils conduisent à la chapelle, touchante, religieuse dans sa simplicité. Cette portion du manoir plongée dans

p64

une sombre obscurité, contraste fortement avec le Hall illuminé, à cette heure, comme pour une fête. Des fenêtres, la vue s' étend immense, très douce, sous le gai soleil du matin que réfléchit l' Avon dans ses replis nombreux.

Ce qui me touche et m' embarrasse, c' est de pénétrer dans le boudoir et même dans la chambre à coucher de la comtesse. Elle vient de sortir visiblement, laissant ses journaux et ses lettres ouvertes sur la table. Le portrait de Napoléon, de la duchesse De Dino, d' autres encore, sont épars sur des chaises. Je n' entre qu' avec hésitation. Il me semble que c' est violer la sainteté du foyer domestique. Le jeune fils du lord passe devant moi. Des couleurs, une palette sont restées sur la croisée. Sans doute il peignait ce riche paysage.

La gazette que la comtesse était en train de lire, est le standard. ce journal tory me rappelle celui des Wighs que j' ai lu ce matin même : le warwick, très vif pour la réforme, violent et dérisoire pour les lords. Sur les

p65

murs de l' église, j' ai vu aussi affichés, les noms des électeurs qui ont reçu de la nouvelle loi le

droit de vote. Ainsi, de toutes parts, les corbeaux de la démagogie planent et croassent sur ce grand cadavre féodal. L' écho de la presse perce et mine ces puissantes tours. J' ai presque pitié de cette grandeur mourante.

Nulle part, l' aristocratie ne m' a paru plus vénérable que dans ce sanctuaire de l' art et de l' antiquité.

Là, toute l' histoire a été accueillie. à côté de la cuirasse de Warwick et de la cote de mailles d' élisabeth, on voit un superbe bas-relief antique, et le vase gigantesque rapporté de Tibur.

La conservation de ce château coûte à son propriétaire des sommes énormes et il en jouit bien moins que le public. C' est un sacerdoce de l' art. Le noble lord ouvre sa maison tous les jours aux étrangers. Ils se succèdent sans interruption.

p66

Du Hall, on descend au jardin qui d' abord domine des prairies couvertes de troupeaux, puis, déroule majestueusement jusqu' à l' Avon ombragé, de ce côté, par deux cèdres monstrueux dont la vieillesse vénérable est soutenue par de grands bras en fer.

Retournez-vous, le colossal manoir se dresse à pic sur la rivière, comme le Capitole sur le *forum romanum*. mais ici, c' est le Colisée qui occupe la colline du Capitole. Vue moins sublime, mais douce et consolante de jeune vie, près de cette sombre antiquité.

Les fenêtres d' inégale grandeur qui plongent sur l' abîme, donnent mille idées de féerie, d' amour hasardeux, d' escalade titaniaque ; c' est un chant lyrique de Shakespeare, adossé à l' un de ses drames historiques. C' est à la fois *Richard Iii*, et le *songe d' une nuit d' été*.

Shakespeare est né sur l' Avon, à Strafford.

En sortant du jardin, je revois l' extérieur du manoir, d' abord la tour du Nord, celle que commença, sans doute, Richard Iii. à mi-ceinture, elle se rattache aux deux tours de la

p67

porte d' entrée, par un parapet sans garde-fou du côté de la cour. La vue n' en est que plus saisissante.

Vous la voyez de là, cette cour ovale, aussi grande, plus grande peut-être, que l' enceinte du Colisée. Au Midi, la partie habitée est relativement basse.

Au couchant, ce n' est qu' un amas de constructions inachevées. Sur une tour énorme, a monté une svelte petite tour à demi perdue dans des buissons aériens. Au Nord, rien que le vide, et, par-dessus, un pont qui conduit au jardin, à la serre où se dresse le beau vase de Tibur, sous l' ombre légère des palmiers. Ils ont raison, les possesseurs de ce château, de l' entretenir soigneusement. Ce respect du passé est l' argument le plus fort en faveur du génie de conservation et de perpétuité des demeures féodales. Qu' ils en jouissent longtemps, ceux qui comprennent si bien les devoirs qu' imposent à la fois une si grande fortune et les droits de l' histoire. Puisse le flot niveleur qui monte, respecter cette arche, ne la point submerger.

p68

Celui qui en a bâti la portion la plus importante, Warwick, n' a ici, ni portrait, ni statue, rien qui rappelle son souvenir. Est-ce en punition de sa déloyauté ? ... Cromwell y est, mais dissimulé dans un couloir obscur, et tout près de la porte. Warwick s' est fait lui-même sa place dans l' église. Excellente précaution, sans laquelle il n' en eût eu aucune. Son tombeau, qu' il s' est bâti, est caché dans la crypte. Sur la porte qui en ouvre l' entrée, sont inscrits l' *ours* et les *étoiles* qui furent ses armes. Il s' est fait représenter à demi couché sur la pierre, la main négligemment levée vers le ciel.

p71

V sur le chemin de l' Irlande.
Le pays de Galles. -Dublin.
de Warwick, je passerai en Irlande, sans me laisser distraire par les villes industrielles que je rencontrerai sur ma route. Je les verrai plus utilement à mon retour.
De Birmingham à Wolverhampton et au delà, tout le pays n' est qu' une plaine dont aucune description ne saurait donner l' idée : terrains bouleversés, arbres pâissants, flammes tantôt dardées en langues sombres, du haut des cheminées dressées en obélisques ; tantôt basses, rampant à terre, et brûlant lentement, en dessous, ses entrailles. Image terrible de la passion de la nature sous la

p72

main de l' homme. Ici, l' Angleterre halète de combats.

La population, vouée à l' industrie, est aisée visiblement. Les maisons d' ouvriers s' échelonnent sur la route, toutes soignées. Parfois même quelques fleurs. Les vêtements des femmes, très propres, sont en bonne étoffe anglaise. Et pourtant, population malheureuse au total. Beaucoup d' hommes ont le bras en écharpe. Cette guerre contre la nature a aussi ses blessés.

De Shrewsbury à Holyhead où je prendrai ce soir le bateau pour Dublin, le paysage se présente admirablement varié. Le cheval est souvent remplacé par l' âne, ce qui annonce l' approche d' une région accidentée. Peu à peu, les noms des lieux deviennent étranges. Les enfants, ce que je n' avais pas encore rencontré sur ma route, saluent le voyageur au passage.

Mais voici l' ardoise qui partout apparaît. Je reconnais un coin de ma Bretagne. Nous

p73

entrons dans le pays de Galles. Solitude pittoresque, pays d' élection, ce semble, pour les ermitages et les ermites. Forêts épaisses qu' on croirait vierges, et où l' on entend avec surprise, retentir sur l' enclume le marteau de forge.

Pour passer d' une vallée à l' autre-elles sont nombreuses et étroites-pour conduire les eaux, des ponts, des aqueducs, jetés hardiment sur l' espace. Ces voies aériennes qui s' entre-croisent, ces arcades à travers lesquelles se joue la lumière, ennoblissent singulièrement la contrée. Ce qui l' harmonise, c' est que la vie agricole se mêle à l' industrie. à mi-côte, les champs ; en bas, les hauts fourneaux, les puits des mines, les moulins utilisant les moindres chutes d' eau, et, tous les bruits du travail répercutés par les échos des montagnes. Au sommet, solitaire et sombre, l' altier manoir féodal.

Ce pays vaut mieux que notre Bretagne. Il se garde bien de plonger tout entier dans la mer, mais sagement, il évite ses fureurs

p74

ne s' offrant aux flots que de côté, et regardant plutôt vers l' intérieur, vers le Midi, d' où ne lui vient que la paix.

Notre vieille Armorique, au contraire, se porte d' Orient en Occident. Intrépide, elle fait front au courroux des vagues amoncelées que poussent contre elle, les vents d' Ouest. La pointe du Finistère en est littéralement écrasée. à ces remous terribles, à ces assauts formidables, aux détonations souterraines qui ébranlent sans cesse en dessous le sol, on pourrait craindre qu' un jour, tout le pays ne s' écroule aux abîmes de l' enfer de Plogof. Elle résiste pourtant, notre vaillante presque île.

Si séparées que soient aujourd' hui, par l' océan, ces deux soeurs, vous reconnaîtrez leur proche parenté à bien des traits de ressemblance. Le comté de Galles, dans les oasis de ses grands déserts où la pierre se cache sous la verdure, a certainement plus de fraîcheur que notre Bretagne. Mais sur la lande pierreuse, c' est bien la même végétation mélancolique : bruyères, fougères, et

p75

l' ajonc épineux. Les parties basses, chez nous donnent la tourbe. La riche Angleterre a de plus la houille.

Ce qui rappelle encore les liens de parenté entre ces deux rivages, ce sont les toutes petites vaches noires qu' à distance vous prendriez pour des moutons. Elles paissent, par troupeaux, le désert rude et solitaire. Les vaches sont les armes du pays de Galles.

à l' approche des monts cambriens qui traversent l' intérieur du comté, la sombre végétation du Nord apparaît en sapinières immenses. Ailleurs, des terres qu' on dirait frappées à jamais de stérilité, ce qui étonne sous un climat si humide. Ici et là, le granit se dresse sauvagement en pointes acérées. Je retrouve mon menhir breton. Au total, paysage animé, pittoresque, mais sans atteindre, nulle part, au grandiose des sites alpestres. Le Snowdon qui est le mont le plus élevé de la chaîne, n' a guère que 3, 000 pieds. Ce qui égaye d' une façon charmante, ce coin si original de l' Angleterre-une petite Suisse en miniature-ce sont les eaux que

p76

je vois partout en marche : torrents, cascades

pressées d' arriver à un joli petit lac que côtoie
notre route.

Toute cette population galloise, très active, est
visiblement plus heureuse que notre population
bretonne. Elle semble aussi plus poétique. Dans les
moindres auberges, vous entendez les accords d' une
harpe. La plupart des hôtelleries l' ont prise pour
enseigne.

Sur la route, notre diligence embarque un paysan
du comté. C' est un fermier aisé, un homme en qui la
misère n' a point étouffé le génie natif. Il se livre
à ses impressions avec la vivacité d' un enfant, bien
qu' il ait dépassé la cinquantaine. Ceci est un trait
de la race. Très vert d' ailleurs, des mains et des
jambes énormes. Je suis, je l' avoue, embarrassé,
déconcerté de sa grosse jovialité. Ses prévenances
ne sont pas non plus d' un anglais.

à chaque instant il s' échappe, mais pour retomber
dans ses rêveries. Alors, il chante, les yeux à
demi fermés. Ce sont des chants bas, graves,
uniformes, distincts cependant

p77

des chants d' église ; quelque chose de vaste et de
sonore, comme l' écho d' une grande et sauvage nature
de montagnes. Il regarde avidement les beaux points
de vue que la vallée de Llangollen déroule sous nos
yeux. Mettant la main sur son coeur pour me faire
mieux comprendre ce qu' il ressent, il s' écrit :

it heartily please ! Heartily please ! ...

j' essaye de le faire causer sur l' antique poésie de
cette terre celtique. En vain. à toutes mes questions,
il répond : yes, yes. alors, je cherche à
réveiller du moins les souvenirs que lègue la
tradition. Même insuccès. Il ne sait absolument rien
du passé.

La vieille ville de Bangor-sa cathédrale date du
vie siècle-marque au Nord, la pointe extrême de
ce pays de Galles. Nous passons le détroit de
Manaï sur le pont tubulaire de Beaumaris, haut de
cent pieds, long d' un quart de lieue. Puis, nous
traversons la triste petite île d' Anglesey,
sanctuaire du druidisme. C' est la tristesse du soir,
mais aussi la tristesse des bruyères, la

p78

tristesse de l' océan dont le voyageur se sent de

partout enveloppé.

Je prends une tasse de thé à Holyhead, et, au moment où une petite cloche au timbre mélancolique frappe onze coups, je m' embarque pour l' Irlande. à cinq heures du matin, un grand bruit d' abordage brusquement me réveille. " où sommes-nous ? " dis-je au garçon du bord qui ouvre les portes de toutes les cabines avec fracas. " monsieur, vous êtes dans le port de Dublin. "

au premier pas que je fais dans la rue-après quelques heures de repos-un grand diable, le guide attiré de mon hôtel, s' attache à moi et ne me quitte plus. étrange compagnon : il porte un habit bleu fort honnête, mais il est sans bas, et personne ne s' en étonne. Figure ronde et rouge, favoris broussailleux, d' un roux britannique. La physionomie jeune encore, mais flétrie par la misère et sans doute l' abus des alcools.

Je longe d'abord les quais de la Liffey qui ont une ressemblance frappante avec ceux de notre Seine. Ce qui manque aux quais de Dublin, c'est le cadre : le Louvre, les Tuileries, les Champs-Élysées, les Invalides ; en un mot, toute l'histoire du passé écrite en pierres, et l'expression d'une forte personnalité.

Chez le peuple aussi je retrouve la France, mais hélas ! Une France enlaidie, abaissée de niveau.

Ainsi, à la descente d'un pont qui me rappelle les berges de la Seine près du Palais de Justice, un homme et une femme proprement vêtus, se sont pris de querelle avec un affreux petit bossu tout en loques.

Les cris de part et d'autre sont si rauques, si furieux, qu'on pourrait croire qu'ils vont s'égorger.

Point du tout ; le vocabulaire des injures épuisé, ils se séparent assez paisiblement.

Ce qui me frappe encore et me pénètre de douleur, c'est de voir, presque à chaque porte, une femme triste et comme idiote, tenant dans ses bras un ou deux enfants,

sans aucune expression du sentiment si naturel à la femme : la tendresse maternelle.

L' Irlande appartient à la religion catholique.

Aujourd' hui dimanche, la foule se porte aux églises ; j' y entre avec elle, et je suis avec un vif intérêt les manifestations de sa piété. D' abord, je vois aux deux côtés du portail de chaque église-formant une haie compacte-la foule des mendiants qui viennent recevoir l' aumône obligée. Image d' une misère incommensurable, incurable, à désespérer la charité, fût-elle sans limites.

à l' intérieur, dans la nef, à peine quelques bancs, ceux-ci occupés par les gens *comme il faut* du quartier, graves personnages vulgairement anglais. La masse des assistants doit donc rester debout pendant une longue messe chantée. Grande fatigue, pour les femmes surtout. Mais leur ferveur est telle, qu' on sent bien qu' elle suffira pour les soutenir. Le prêtre qui accomplit le sacrifice, y met une onction passionnée. Plusieurs desservants l' entourent, l' assistent, s' unissent à lui vivement, du geste et du coeur. Au moment

p81

de la consécration, si dur, si humide et sale que soit le pavé, tout ce peuple tombe à la fois à genoux, se prosterne en adoration, et semble n' en pouvoir revenir.

Pauvre peuple ! ... il est bien laid, et ce qu' il y a de plus cruel, c' est qu' on sent bien que la laideur morale n' est pas moindre. Sur ces visages déformés par la misère et les abus qu' elle entraîne, un seul trait reste, humain et bien touchant : celui d' une foi ardente, aveugle, qui n' est peut-être, dans toutes ces âmes, que l' espoir en une vie meilleure.

Aux murailles de la principale église de Dublin, trois tableaux seulement, mais significatifs : une *passion*, avec un christ de figure toute irlandaise. Plus loin, un saint Michel occupé à terrasser quoi ? Qui ? ... les anglais ? ... enfin, une sainte Catherine, avec la harpe irlandaise. J' ai si grand intérêt à le connaître, ce peuple dont la cause m' est si chère, que je

p82

lui ai réservé ma soirée. Me voici donc errant, tout seul, à travers les quartiers les plus pauvres. Je rencontre beaucoup de femmes d'âge mûr, en haillons, qui fument, cherchant sans doute l'oubli. Hélas ! J'en vois une, toute jeune, couchée, ivre morte, dans la rue. Cet état n'est pas accidentel, car sa fille, une enfant de cinq ans, joue paisible à ses côtés, en attendant qu'elle s'éveille.

Plus loin, sur l'herbe d'un beau parc, des familles sérieuses, soucieuses, sont assises. Autour d'elles, de jeunes garçons jouent furieusement. Leurs jeux sont des rixes. Ils se battent, se boxent à outrance ; ils battent de même leurs chiens dont le seul crime est d'être plus qu'eux raisonnables. Je vois une fillette de douze ans qui frappe sa soeur, uniquement parce qu'elle est plus petite. C'est l'abus de la force animale contre la faiblesse.

Au total, population nerveuse, mobile, mime, impétueuse, bruyante, mais non pas à la façon de la nôtre. On sent ici, que l'équilibre est rompu. Près de ces familles réunies, vous voyez rarement celui qui en est le chef.

N' ayant personne pour la conduire, la diriger, l' enfance, abandonnée à elle-même, se déprave rapidement, et se livre, presque autant que les hommes faits, à l' usage immodéré du gin. Cela fait pitié de la voir déjà flétrie et prête pour le vice.

L' armée doit être tenue à part. Les soldats bien habillés, bien nourris, deviennent promptement des anglais. Dès le premier regard, on est choqué du contraste entre ces hommes si bien mis, et le peuple en guenilles.

Le célibat n' étant point exigé dans l' armée anglaise, chaque soldat a sa femme. J' observe en cheminant, celle d' un sous-officier, toute jeune, et pourtant déjà vieillie, usée, soit par les fatigues de la maternité, soit par le travail qui est son partage dans la vie commune. Ces pauvres femmes, la plupart petites, chétives, médiocrement vêtues, deviennent vite les servantes de leur maris, tous des hommes de premier choix, enorgueillis-presque des lords -dans leurs riches uniformes.

Hélas ! La femme regarde bien plus vers

lui, qu' il ne regarde vers *elle*. cela seul en dit beaucoup. Et pourtant, cette femme de militaire est encore heureuse, si vous la comparez aux autres femmes, toujours seules et livrées par le désœuvrement, le vide, l' ennui de l' abandon, à tous les excès.

Pour ceux mêmes qui s' abstiennent des liqueurs fortes, il y a, ici, un autre genre d' ivresse.

Partout vous rencontrez des bureaux de loterie.

Qui les fait prospérer ? Hélas ! Surtout le peuple.

" il est notre meilleur client, " me dit un de ceux qui les tiennent. " les jours de tirage, nous sommes assaillis. Les boutiques de boulangers, au contraire, sont désertes. Le dernier sou de ces malheureux est pour s' acheter un billet. Dans leur misère, ils font pacte avec le hasard. Qui sait ce qu' il pourra donner. "

le *hasard* me fait, ici, l' effet d' être le diable.

Je vois aux vitrines des libraires un étalage considérable de livres de magie, de nécromancie. Ce n' est pas Dieu qui est invoqué dans les heures de désespoir, c' est Satan. à travers les fumées du gin, c' est lui

p85

qui apparaît, qu' on prie, et qui répond.

C' est aussi un grand malheur pour un peuple que de changer sa langue sans changer son génie. L' irlandais garde le sien, poétique et barbare, sous une langue analytique.

Sir William Bentham, le roi d' armes de l' Ulster qui me montre deux intéressants manuscrits du xie siècle : histoire et poésies irlandaises qu' il va publier, se plaint amèrement de l' abandon, où les laisse l' Angleterre. " notre pays si peu fortuné, me dit-il, doit tout faire avec ses seules ressources.

Le gouvernement anglais ne s' occupe de l' Irlande que pour la déprimer. Sa punition, s' il continue à lui appliquer ce système, sera de la voir se tourner de plus en plus contre lui. Monsieur, les peuples injustement opprimés, prennent parfois contre leurs tyrans, de terribles revanches ! "

ce matin, je me suis présenté chez les

p86

archevêques de Dublin pour m' informer des archives.

Les deux prélats sont en voyage. M Wastley, l' évêque protestant qui a écrit sur toutes choses, vient de provoquer la formation d' un comité mixte, pour encourager la publication des livres qui peuvent servir à l' instruction du peuple irlandais, quelle que soit la religion du lecteur. Noble, belle pensée, que je voudrais voir partout mise en pratique. Le curé de la cathédrale est également en vacances. Je me rabats chez son vicaire, gros homme de forte encolure, le teint frais, des yeux fins et obliques : *lion et renard*. le salon du presbytère a, pour ornement, de belles gravures d' après Raphaël. Le catholicisme, fort habilement, combat le protestantisme par l' art. Une chose y nuit : trop de *sacrés coeurs*.

p89

VI une famille irlandaise. -poésies de Moore. De Dublin à Glasgow. depuis mon arrivée à Dublin, je suis en relations quotidiennes avec un gentilhomme irlandais fort considéré : M Mac Nemara. Non seulement il a voulu être partout mon guide, mais que sa maison fût, à toute heure, mon repos. Aujourd' hui, il y avait chez lui grand dîner et soirée en mon honneur. Mme Nemara, vive, gracieuse, charmante, pleine d' attentions délicates pour ses hôtes, me donne l' occasion de constater une fois de plus, que les femmes irlandaises ont infiniment plus de distinction que les hommes. " des

p90

taureaux sauvages, " disent les anglais. L' hospitalité, dans un dîner de cérémonie, s' exerce d' une manière fastueuse. Trois ou quatre domestiques en grande livrée, gantés de blanc, font le service de la table et ne vous présentent l' assiette que posée sur une autre assiette, afin d' éviter à la vôtre le contact de leur main. Les jeunes filles n' apparaissent qu' aux réunions de famille. Tenues très tard hors du monde, elles continuent à vivre dans la nursery, qui devient alors une sorte de gynécée. En attendant l' heure de leur émancipation, elles sont cultivées par leur mère. Mme Nemara en me présentant la sienne qui, par exception, doit assister au dîner, me dit avec orgueil : " ma fille

est la Taglioni de l' Irlande. " âgée de onze ans
à peine, elle étonne par son développement précoce.
Ici, tous les enfants sont de naissance, virtuoses.
Le fils aîné, nature fine et nerveuse, véritable
organisation d' artiste, se met après le café au
piano, et je suis frappé de la légèreté,

p91

de la netteté, de la force intime de son jeu.
Sa mère qui le remplace, ouvre un bal avec ses
quatre enfants. Ceux-ci miment à merveille la danse
nationale, les gígues irlandaises. C' est un
trépignement des pieds, un battement précipité des
mains, comme chez nos savoyards. Les deux danseurs,
l' homme et la femme, placés à chaque bout d' une
étroite planche, se font face. Le premier des deux
qui se déclare vaincu par la fatigue, se retire, un
autre lui succède.
Entre jeunes gens qui s' aiment, il importe pour la
femme, toujours un peu superstitieuse, de savoir si
c' est lui qui s' arrêtera le premier. Elle en tire
un présage pour l' avenir. Et voilà, paraît-il, que
c' est presque toujours l' homme, quelque effort qu' il
y mette pour persister, qui doit demander grâce. Les
femmes, sous leur apparence frêle, sont douées d' une
élasticité nerveuse qui les rend infatigables.
Pendant que les danseurs se reposent, Mme Nemara
me joue sur la harpe l' air national

p92

de Saint-Patrick, à la fois sautillant et
passionné. Puis, elle me chante les *mélodies*
irlandaises de Thomas Moore, pleines de
larmes contenues, celle-ci, par exemple :
" *et quand tous te trahiraient, moi je ne te*
trahirais pas. "
le passage qui indique l' isolement du proscrit, est
singulièrement tendre et languissant.
Mais je suis bien autrement remué lorsqu' elle me
dit la complainte du fugitif Emmet poursuivi en
1803, par les soldats anglais. Il arrive la nuit,
une nuit d' hiver glacée, neigeuse, à la porte de sa
fiancée et demande qu' elle lui ouvre :
" mes habits sont mouillés, mes habits sont
déchirés ! "
elle, intrépide, lui répond :
" viens, viens avec moi, tu n' auras plus besoin

d' habits... "
ce qui choquerait ailleurs, ici devient tragique.

p93

C' est la dernière nuit ! ... elle n' a rien à refuser
à celui qui va mourir.
L' on sent passer dans cette mélodie le frisson glacé
de la mort.
Quelques instants après, l' infortuné était pris.
Vers la fin de la soirée, la conversation s' engage,
avec quelques hommes de valeur, sur la situation du
pays et j' apprends plusieurs choses intéressantes,
par exemple : que la misère, en Irlande, ne peut
être imputée à la stérilité du sol. La terre ne
demande qu' à produire. Malheureusement les lords
irlandais ne résident point sur leurs terres, comme
les lords anglais. Le duc De Leinster est le seul,
dit-on, qui vive au milieu de ses fermiers.
En l' absence des grands propriétaires, les régisseurs
gouvernent, sans contrôle, la masse des petits
fermiers qui détiennent la terre. Ce sont des
maîtres bien autrement durs et tyranniques. Ils
exercent tous le

p94

droit d' usure sur le paysan. L' un de ces intendants disait il y a quelques jours à M Nemara : " quand mes *vassaux* s' endettent avec moi, je me fais payer non en argent-il faudrait trop attendre-mais en travail, et je l' exige à cinq ou six sols par jour. " c' est presque le retour à la corvée.

Ils savent bien, ceux qui l' exploitent cette race celtique, ce qu' elle peut donner. Si malheureuse qu' elle soit aujourd' hui, et déprimée par les privations d' une part, les mauvais alcools de l' autre, elle puise dans l' indomptable sève qui la gonfle, une puissance prolifique effrayante. Elle pousse comme l' herbe, elle croît, multiplie toujours et toujours, au grand effroi de l' Angleterre. Que celle-ci pourtant se rassure. En dehors de l' émigration, il y a quelqu' un qui veille sur cet accroissement prodigieux et se charge de le restreindre. Bien avant que la moisson ne soit mûre, elle passe et repasse le fer sur les épis, l' impitoyable faucheuse... en Irlande, la mortalité des enfants est

p95

aussi effrayante que leur multiplication. Cette mortalité excessive tient surtout à l' alimentation. Ce n' est pas le bon pain de blé qui nourrit, ici, l' enfant du pauvre ; c' est la pomme de terre, tout à fait impropre à assurer la première nécessité de la vie, j' entends la solidité des os. La charpente reste faible et la lympe prédomine.

Qu' il survienne une épidémie-en ce moment le choléra sévit dans l' île-le plus grand nombre de ces enfants, nés dans la misère, doit fatalement disparaître.

Il serait pourtant facile de les mieux nourrir.

L' Irlande est couverte de troupeaux. Oui, mais le fermier obéré trouve plus lucratif d' embarquer ses bêtes pour Liverpool. Nous retrouvons ici, une des plaies mortelles de l' antique Italie. Pour supprimer les petits fermiers, insolubles dans les mauvaises années, et favoriser la multiplication du bétail, les grands tenanciers de l' Irlande ont transformé leurs champs en prairies. C' est la suppression du paysan ; celui-ci, dès lors, a émigré, d' abord en Angleterre.

p96

Autrefois, les irlandais passaient couramment le détroit, au temps de la moisson. Ils travaillaient plus fort et à meilleur marché que les moissonneurs anglais. Ceux-ci, voyant baisser leur salaire par suite de la concurrence, ont élevé de si vives réclamations, qu'il a bien fallu prendre des mesures pour empêcher l'invasion périodique de l'Irlande. Comme l'immigration persistait malgré des formalités déjà gênantes et multiples, on a fini par exiger des certificats d'une perfection absolue. Au moindre doute-il n'est que trop facile d'en faire surgir -renvoyés impitoyablement.

Ce n'est que trop vrai, la mortalité dépasse, ici toute mesure. Dans mes courses, je me croise à chaque instant avec plusieurs convois funèbres. Ils sont suivis de leurs pleureuses obligées. Le plus souvent, elles ignorent

p97

jusqu'au nom de celui ou celle qu'on porte en terre. Leurs lamentations ne sont pas moins plaintives. Elles y mêlent des cris déchirants. C'est l'*egulatio* antique, le *choronach* irlandais.

Dans ces improvisations, le mort reçoit l'éloge ordinaire : " il était bon, honnête, etc. " cette banalité vous laisse indifférent. Mais ce qui trouble parfois, c'est l'accent donné à la plainte par telle bouche de femme... cet accent vous pénètre. Vous oubliez la pleureuse vulgaire, et ce que vous croyez entendre, c'est la voix de tout un peuple racontant ses malheurs, sa ruine, et pleurant sur sa servitude.

Hier, le hasard m'a fait passer devant la maison d'un mort qui venait d'en prendre congé. La porte restée ouverte, laissait voir au milieu d'une chambre démeublée, une vieille femme aveugle, toute en noir, et pâle comme un spectre. On l'avait assise à la place même où, tout à l'heure, était le cercueil. Un cierge brûlait encore. Elle aussi, la veuve, se lamentait bruyamment. Mais c'étaient

p98

moins des plaintes que des reproches adressés au grand inconnu qu'elle regardait en haut, fixement, de ses deux yeux démesurément agrandis et vides, qui ne voyaient plus.

Ce matin, j' ai pris congé de mes hôtes.
De Dublin à Belfast, par Drogheda, la route suit
l' intérieur des terres, mais les côtes de l' Irlande
sont tellement échanrées que la mer vient presque
jusqu' à nous par ses nombreuses et profondes baies.
à mesure qu' on avance vers le Nord, la misère, si
profonde à Dublin, semble diminuer. Sous un climat
plus sévère, le peuple devient plus industriel.
Serait-ce aussi que cette partie de l' Irlande est
mêlée d' écossais, comme le Midi l' est de gallois ?
Ce qui est certain, c' est que la race s' embellit.
Bon nombre de jeunes filles ont à un haut degré la
beauté française, quoique un peu grossière, et
rappelant peut-être davantage encore la beauté
flamande. Le sol onduleux

p99

sur lequel nous roulons par de belles routes
soigneusement entretenues, est partout bien cultivé.
Sa division en innombrables morceaux semble indiquer
que les petits fermiers ou propriétaires se
multiplient. Les bêtes pullulent et elles restent,
ici, pour nourrir le peuple. Autour des maisons, des
porcs énormes, de lourdes oies qui se promènent
processionnellement, gravement, en longues bandes.
à distance, sur de vastes et basses prairies, des
milliers de vaches plus grandes que celles du pays
de Galles, paissent sous la garde de leur seigneur
et maître, fort attentif à la surveillance de son
harem. Les chevaux aussi sont nombreux. C' est la race
anglaise, plus indocile par manque d' éducation.
Malgré l' humidité qui est dans l' air, ce n' est pas,
ici, le beau gazon velouté qui charmait mes yeux
de l' autre côté du détroit. L' ancien marécage se
révèle par une herbe rude que parent de hautes et
tristes fleurs d' un jaune pâle, comme j' en ai vu
en France, sur les terrains spongieux. Peu d' arbres
et

p100

moins vieux que dans la grande île. Serait-ce que
la propriété a changé plus souvent de mains ?
Sur la limite de l' Ulster, la contrée prend un
aspect plus pittoresque. L' horizon fuit entre de
petites montagnes boisées, aux formes arrondies,
rappelant les alpines du pays de Galles. Pour
ajouter à la ressemblance, un charmant petit lac

mire dans ses eaux calmes tous les accidents du rivage.

Au pied des montagnes s' étendent les tourbières qui sont le chauffage de la contrée. La campagne redevient triste et monotone. Elle ne se ranime qu' aux environs de la grande Belfast. Vers la fin de l' après-midi, nous voyons poindre à l' horizon les cloches de ses nombreuses églises. Une dame de la petite bourgeoisie, manteau blanc, voile noir, d' un effet étrange et tout monastique, monte dans notre voiture, uniquement pour aller faire à la ville sa prière du soir. Visage jeune, mais déjà bien fatigué. Les yeux seuls sont restés beaux et parlants. Tout de suite, elle me demande si je suis

p101

français ; puis, si je suis catholique. C' est la grande préoccupation de l' Irlande. La subite grandeur de Belfast révèle l' action puissante de l' Angleterre. Ce n' est pas par les armes qu' elle a envahi ce côté du pays, mais par un moyen plus sûr, en lui faisant sa part dans les chances et les bénéfices réguliers de son industrie. Ayant Belfast, Cork et Waterford, elle tient l' Irlande bien plus que par Dublin même. Le bon marché de la main-d' oeuvre a conduit l' industrie anglaise en écosse d' abord, en Irlande ensuite. Y restera-t-elle ? Le capital est sans patrie. Dès que les salaires montent, les capitalistes s' en vont avec leurs ateliers coloniser d' autres pays. Que cela arrive pour l' Irlande, s' il y reste encore des irlandais, leur misère alors sera sans remède. De quoi s' occupe-t-on pourtant à Belfast et dans les autres villes que j' ai traversées ? ... de *métaphysique*. tous les journaux que je lis en sont pleins. Celui que je tiens à la

p102

main, développe en quatre longues colonnes et sous forme polémique, la *spiritualité du principe pensant*. je lis encore une revue : *le magasin ecclésiastique des soldats et des matelots*. rien autre dans ces pages diffuses, que de la théologie, comme si l' armée et la marine étaient un grand couvent de prêtres. D' autre part, O' Connell, qui veut ressaisir sa popularité compromise, vient de faire un long discours adressé au peuple, dans

lequel, accusant les traîtres, il parle avec force contre l' *hérédité*. qu' importe la question d' héritage, aux pauvres diables qui l' écoutent et n' auront pas le soir, du pain à donner à leurs enfants...

p105

VII de Glasgow à édimbourg. -divers aspects
De la ville. -le château d' Holyrood.
de Belfast je suis passé en écosse par
l' industrielle, la commerçante Glasgow. Le vaste et lourd bateau qui va nous y conduire, est une véritable arche de Noé, tout sexe, tout âge, toute race, toute espèce y est pour ainsi dire représentée : chiens, chats, poules, des moutons, des boeufs, des chevaux. Toutes ces pauvres bêtes qu' on va vendre en écosse, sont étrangement dépaysées. C' est évidemment pour ces enfants de la prairie, une chose bien nouvelle et terrible, que le bruit assourdissant et la fumée de cette puissante machine à vapeur.

p106

à côté des bêtes effarées, je vois d' autres émigrants, de pauvres irlandais, quelques-uns sans bas ni souliers. Lorsque je remonte sur le pont, à cinq heures de l' après-midi-ayant écrit mon journal-je les trouve tous malades et gisants, la tête appuyée sur leur sac qui ne contient guère. Une petite fille colle son visage à celui de sa mère qui s' efforce de la réchauffer. Je me sens pris de compassion.

" bah ! Riposte assez durement un gentilhomme irlandais qui s' est fait bénévolement mon interprète, ils boiront un verre de whisky de plus. "

" oui, s' ils ont de quoi le payer. "

le pont de notre côté, n' est pas sans intérêt. Deux passagers indifférents au roulis du bateau, lisent et écrivent sans se laisser distraire. L' un d' eux, nue tête, me frappe par sa physionomie : quarante ans, favoris roux, oeil observateur, figure douce, intelligente et littéraire. Le capitaine demande pour lui son chapeau. J' apprends son nom : sir Henry Bulwer.

p107

à mesure que la journée avance, la mer devient plus houleuse. Le malaise commence à m' envahir. Mon irlandais, pour me consoler, me dit et répète que Nelson, malgré son pied marin, n' échappait pas, par les gros temps, au mal de mer. Un pauvre petit chien qui en est aussi malade, me jette des regards de détresse. Il passe, repasse, et lorsqu' il me croit distrait, il donne hâtivement un coup de langue dans mon bol de limonade.

Dix coups frappés à l' horloge du bateau, donnent le signal du couvre-feu. Au même instant, tout change d' aspect, les bancs du room sont immédiatement transformés en lits à deux étages. Si l' on était moins malade, ce serait un divertissant spectacle de voir les passagers, devenus indifférents au ridicule, chanceler, trébucher ou même choir, en se déshabillant.

Malgré l' état de prostration où me tient ce vilain mal, je reste sur pied, bien décidé à m' arrêter à Greenock d' où je passerai, au premier matin, sur le lac Lomond avec mon irlandais. Comme nous approchons, je cherche

p108

partout mon homme, vainement. Son domestique que j' envoie à la découverte, le trouve blotti dans un coin. Il ne veut plus que dormir.

Lorsque nous arrivons à Glasgow, le bateau excursionniste qui fait le tour du lac, est déjà loin. Je n' ai d' autre ressource que de le traverser pour aller prendre, à l' autre bout, la diligence qui doit me mener à édimbourg.

Je suis entré dans la capitale de l' écosse par une pluie battante. Mais mon avidité de voir est si grande que, sans respirer, j' ai poussé une première reconnaissance de la haute ville.

édimbourg est assise sur une triple montagne. De là, ces rues, ces précipices, ces maisons à dix étages, ces ponts sur des abîmes habités. Plus de monuments que d' actes et de souvenirs ; des pastiches habiles de tous les siècles.

Ce n' est pas qu' il n' y ait ici une histoire, mais sauf Marie Stuart, rien qui intéresse

p109

l' Europe entière. Et pourtant, à voir ces édifices,

cette ville prodigieuse, cette Athènes Du Nord, comme ils veulent qu' on l' appelle, on serait tenté d' y placer les grands faits du genre humain : la bataille de Salamine ; la fondation de l' empire ou la révolution française... au lieu de cela, vous avez une histoire locale plus curieuse que grandiose. Cette beauté colossale, cette pompe *martynienne* qui fait de la sage et sobre édimbourg, une autre Ninive, c' est une oeuvre d' hier, née de l' attachement de l' écosse pour l' existence locale. Si économe qu' elle soit, du jour où, par sa littérature du dernier siècle, par sa revue, et surtout par Walter Scott, elle a pris le goût de l' art, de ce jour, étant devenue riche, elle a voulu à tout prix, orner sa vieille ville, et elle l' a ornée, sans proportion avec ses destinées et son avenir. Plusieurs monuments, par cela même, sont restés inachevés, par exemple, son Université et le monument national qui devait

p110

être élevé à la mémoire des écossais morts à l' étranger, sur les champs de bataille. C' eût été un Parthénon en miniature. L' université devait reproduire les propylées. De la ville neuve où je suis logé, on passe dans la vieille ville en traversant un pont jeté sur le North loch, marais jadis profond, aujourd' hui desséché. Un autre pont mène à Carlton Hill, l' une des trois montagnes. Celle-ci concentre tout un monde architectural et le plus divers : tours, colonnes, statues, mausolées, temples grecs... tous ces édifices ont monté en face de la mer. Le plus curieux est pourtant à vos pieds, au labyrinthe des rues, des cours, des maisons de la basse ville, où votre oeil plonge ; on pourrait y suivre les investigations du *diable boiteux*. il est à regretter qu' une position si superbement dominante, soit trop souvent sans aucun profit pour la vue. Dans cette portion de l' écosse, le ciel est fréquemment nébuleux, brumeux, pluvieux, peut-être à cause du

p111

voisinage du *Gulf Stream*. un déluge d' eau m' a forcé de regagner mon hôtel.

Dans le quartier que j' habite et quelques autres de la nouvelle ville, commencée au milieu du dernier siècle, les rues sont comme à Londres, ridiculement larges. Comparez, par exemple, prince' s Street à la *Via Sacra* de Rome que suivait le char du triomphateur, celle-ci, à côté, n' est qu' une ruelle. Les squares aussi sont immenses, de véritables parcs. Quelques-uns, dans leur forme ovale et par leur position élevée, semblent dresser en l' air de gigantesques corbeilles de verdure et de fleurs. Le château d' Holyrood, merveilleusement haut et hardi, occupe l' extrémité du faubourg de la Canongate (la porte des chanoines). Une grande partie de ce vieux quartier est aujourd' hui habitée par les pauvres, et n' en est peut-être que plus pittoresque. La nature a d' ailleurs le don de tout parer. Il ne lui faut pour cela, qu' un peu de verdure

p112

et quelques accidents de lumière. Les jeux variés du brouillard ou du soleil à travers les portiques à jour, et ces vallées, ces ponts aériens, ces escaliers gigantesques, ces maisons surexhaussées dont les toits fumants pavent l' abîme, tout ce chaos piranésien, de fantaisie orientale et biblique, plane au-dessus des misères humaines et du petit monde des romans de Walter Scott.

Plus haut encore qu' Holyrood, domine le vieux château fort : Edinburgh Castle où l' écosse garde la couronne de ses rois. De cette montagne, la ville entière apparaît en échappées magiques, à travers les brumes à chaque instant déchirées par la furie des vents contraires.

Le château fort est devenu une vaste caserne remplie de troupes anglaises, de femmes et d' enfants. Les femmes sont à ces soldats, ce qu' étaient aux janissaires leurs marmites.

à côté d' Holyrood, l' antique abbaye des augustins dresse encore ses tours et ses ogives du xiii^e siècle. Selon la légende, David I^{er},

p113

roi d' écosse, en posa la première pierre. Un jour qu' il chassait le cerf, la bête furieuse, tout à coup se retournant, le chassa à son tour. Le roi, dans ce grand péril, dut son salut à une croix

de feu qui apparut soudainement, marcha sur le cerf,
l' éblouit et désarma son courroux. En reconnaissance
de ce secours miraculeux, le petit-fils de
Guillaume le conquérant, fonda la noble abbaye dont
les ruines appellent un toit protecteur. Rongées
par la pluie, la mousse ; sans cesse ébranlées par
l' assaut furieux des vents de tempêtes qui ont
établi ici leur royaume, il est impossible, si l' on
n' y prend garde, qu' elles résistent longtemps.
Mieux vaudrait bâtir moins de temples grecs, et
réparer ces vénérables reliques du passé.
Autour du château d' Holyrood s' étend le cimetière.
Là, dorment les antiques chefs des clans : les
Campbell, les Douglas, les Macdonald... l' un de
ces tombeaux porte la sphère du monde où se lit
inscrite, cette belle

p114

épitaphe : *spes ultra*. en écartant la mousse
épaisse qui recouvre toutes ces pierres tombales,
je déchiffre sur l' une d' elles, le nom de Bothwel,
l' évêque qui maria Marie Stuart à Darnley.
Chacune de ces dalles est peut-être un feuillet où
se lit la vieille histoire nationale d' écosse,
émouvante, lorsqu' elle n' est pas héroïque.
Toute la façade du château et le carré qui en forme
la partie principale, ont été bâtis par Charles II.
à l' intérieur, je vois un objet funèbre, le lit
tendu d' un gris de deuil, où a couché son père
Charles Ier. Les appartements qu' occupait Marie
Stuart sont toujours pleins d' elle. Mille choses
racontent sa vie intime. Dans sa chambre à coucher,
son lit cramoisi entre quatre colonnes. Près de la
cheminée, son fauteuil encore recouvert de la
tapisserie que ses mains ont brodée. Plusieurs autres
sièges également à son usage, délicats de sculpture,
sont disposés ici et là. L' un d' eux, surmonté de
petits bronzes dorés, porte la devise : *honne soit
qui mal y pense*. c' est que Marie

p115

s' intitulait, aussi bien qu' élisabeth, reine
d' Angleterre. Tous ces meubles féminins,
négligemment épars, semblent l' attendre. à côté de
sa table de travail parée d' une tapisserie du temps,
son miroir ovale, les bords à facettes.
Involontairement, les yeux y cherchent une image à

jamais évanouie. Ce qu' on voit, ce qui s' impose, c' est le portrait d' élisabeth ! ... Henri Viii y est aussi, et, comme à Warwick, peint par Holbein. De Marie, rien qu' une miniature charmante qui nous la garde dans sa beauté française, anglaise, délicate sans fadeur, puissamment attractive, l' air moins reine que dans les gravures partout étalées dans la ville, aux vitrines des marchands d' estampes. Moins reine, mais plus humaine, c' est-à-dire plus touchante.

Un peu dans l' ombre, peint sur marbre, le portrait de la vierge brisé par Knox, le fougueux réformateur.

Attenant à la chambre à coucher de Marie, le tout petit cabinet où elle soupait en tête à tête avec son favori Rizzio. On conçoit la

p116

fureur de Darnley. L' autre cabinet où son heureux rival, poursuivi par les assassins, se réfugia, est fort sombre. J' ai vainement cherché, dans le passage où il fut atteint et tué, les taches de sang dont parle la légende.

On croit qu' il repose sous une pierre à la porte même du château. J' ai trouvé là, en effet, une croix, mais sans aucun nom, aucun signe. Est-ce elle qui l' aurait voulu ainsi ?

Charles X dans son premier et dernier exil, est venu vivre ici. Les appartements qu' il habitait, simples et tristes, regardent les prairies, la solitude. De ce côté s' allonge la longue galerie peuplée de tous les rois d' écosse : Fergus, Macbeth, Marie, moins belle que dans la miniature, et fatiguée, pâlie. à côté, Jacques Ier, tête basse et vulgaire, véritable maître Jacques. Charles II, un peu grossier sous son énorme perruque à la Louis XIV. Jacques II, grand et insignifiant.

p117

C' est le dernier de la sombre galerie qui fut sans doute le promenoir de Charles X et de sa famille, dans les longues pluies de ce triste et rude climat. Après cette funèbre halte dans l' histoire, je trouve bon de rentrer dans la nature, et je monte au *Salisbury Craig* qui domine fièrement le château, la ville et la mer. De ce roc élevé, les vaisseaux

n' apparaissent plus que des points sur l' espace.
Par l' effet d' un mirage ossianique, l' océan et le
ciel, à chaque instant, se superposent ou se
confondent ; le rivage semble à la fois nager dans
l' eau et flotter dans l' air. Ce dialogue homérique
entre les éléments, au milieu du chaos tumultueux
des noires nuées, bientôt vous fascine. Je serais
resté là, je ne sais combien d' heures, si le vent
et la pluie ne m' eussent fait une guerre impitoyable.
à mes pieds, un brouillard mobile me révélait par la
profondeur de ses replis, celle des vallées qui
coupent la ville. Malgré les lourdes averses dont
j' étais trempé, j' ai voulu revoir Carlton Hill,
ce prodigieux musée en

p118

Pierre que s' est fait en plein air édimbourg. à
mi-côte, le monument du poète des légendes : Burns,
et celui de son philosophe, Dugald Stewart, l' un
des maîtres de ma studieuse jeunesse.
Ces villes du Nord gardent, dans leur opulence,
quelque chose du caractère primitif de la contrée.
De même que Londres a conservé ses prairies et qu' elle
fait paître ses moutons sous l' ombre de Westminster ;
-de même, édimbourg, née au fond de ses torrents
desséchés, par ses escalades, en rappelle la
physionomie abrupte. Vous verriez dans la vieille
ville, des maisons de dix, quinze étages, comme
accrochées aux parois du ravin. Elles semblent s' être
surhaussées ainsi, pour atteindre à la splendide
ville neuve qui plane fièrement au-dessus de leurs
fumées.
Ces maisons de la vieille édimbourg, dans leur
ambition titaniaque, ont résolu d' insolubles
problèmes. Telle, à votre insu, est un pont. Petits
ponts jetés d' une maison à l' autre. Le premier
étage de l' une, est le rez-de-chaussée

p119

de l' autre : boutique dans la cave, et cave dans le
grenier.
La sociabilité écossaise, si justement en renom,
éclate ici. Elles se soutiennent entre elles, depuis
des siècles, ces maisons vénérables où tant de
familles ont vécu et vivent encore ensemble. Elles
sont solidaires. Chacune est intéressée à la
conservation de sa voisine. C' est la forte unité du

clan antique. Elle semble indestructible.
Ce qui éveille encore les souvenirs du passé, c' est de rencontrer dans les rues, au milieu de cette haute civilisation, ces pieds nus, ces jambes nues... l' aisance croissante n' a pu porter atteinte à la simplicité des mœurs et des habitudes. Pour soi, c' est toujours la dureté, l' économie patiente de la vieille écosse. Quand je vois toutes ces femmes, de tenue correcte, s' en aller pieds nus, portant le linge à laver sur leur tête, je me crois encore aux temps lointains où le North Loch était un lac, où de nombreux troupeaux paissaient au lieu même où est assise aujourd' hui la splendide édimbourg.

p120

Tout au moins je cherche, parmi les laveuses, la bonne Jeanie Deans à laquelle Walter Scott nous a si vivement intéressés.
Chaque jour, après quelque nouvelle escalade vertigineuse, je fais, pour mon repos, une halte aux archives, moins pour y travailler, que pour me rendre compte des ressources que j' y pourrais trouver. Ici et partout, des hommes obligeants, érudits, se sont offerts pour être mes correspondants. Ces amitiés littéraires que je noue ainsi sur ma route, seront le fruit principal de ce trop rapide voyage. La pauvre Irlande eût été longue à étudier. Pour une première fois, c' est assez.
Et pourtant, je m' éloigne à regret. J' aurais voulu pousser plus loin dans l' intérieur de l' écosse, vers la terre des clans, et la saluer au moins du regard. Il faut y renoncer. Dans cette année pluvieuse, on m' assure que les montagnes et les lacs, ensevelis sous le brouillard, sont absolument invisibles.

p123

VIII Le Border. -La cathédrale d' York.
je viens de traverser les silencieuses frontières de l' écosse et le Border dépeuplé du Northumberland. Rien de plus mélancolique. à mesure qu' on s' éloigne d' édimbourg, le pays devient de plus en plus désert, sans grandeur. C' est pourtant ici le théâtre des admirables ballades si longtemps apprises par coeur. On cherche dans cette solitude, qui les a faites ou chantées. Nulle trace d' habitants, ni maisons, ni arbres, ni même de

prairies, cet ornement si naturel à l' Angleterre.
Nous montons incessamment pour les redescendre,
d' humbles, d' uniformes et ennuyeuses

p124

collines. La pierre perce à chaque instant sous les
broussailles et les chardons épineux, comme pour
témoigner de l' invincible stérilité de ces landes,
et marquer plus fortement la division entre les
deux royaumes.

Peu de poésie dans la nature, et beaucoup dans les
coutumes. Mais ainsi qu' il devait résulter d' un
pareil milieu, cette poésie est plus forte de
sentiments que d' images.

Dans les montagnes d' écosse, ce fut tout le
contraire. Vivant au sein d' une nature qui, de la
terre au ciel varie sans cesse ses effets, les
highlanders devaient en subir la puissante et
mystérieuse fascination.

On comprend que les ducs de Northumberland aient
été les plus grands seigneurs de l' Angleterre. Les
maîtres d' une telle marche se trouvaient, par cette
position même, les généraux d' une guerre permanente.
Il fallait toujours des Percy pour

p125

repousser les Bruce, les Douglas. Ceux-là, hardis
cavaliers à la tête des escadrons anglais ;
ceux-ci, héros et brigands, pénétrant la nuit dans
le camp ennemi, tentant d' audacieuses escalades,
enlevant les chevaux, les boeufs et même les hommes.
Le silence a remplacé le bruit de la retentissante
claymore. Les seuls habitants actuels du comté, ce
sont ces excellents petits moutons dont la succulente
chair et la fine laine sont si estimées dans toute
l' étendue de l' île.

L' auberge du premier relais porte une enseigne tout
à fait appropriée au lieu : *Golden fleece ! ...*
et la seconde : *Percy arms*. le premier des
Percy, venu de Normandie, fut le compagnon d' armes
de Guillaume le conquérant.

Newcastle, capitale du Northumberland, marque
fortement la transition entre les deux royaumes. à
l' aridité de la lande, au silence de la solitude,
succèdent de beaux

villages où tous, gens et bêtes, les arbres même, semblent heureux de vivre. Les femmes apparaissent aux fenêtres dans le charme de la propreté et de l'honnêteté anglaises. Les hommes, debout sur leur porte-c' est aujourd'hui dimanche-confortablement vêtus, les mains derrière le dos, regardent placidement passer les voitures. Le visage des jeunes filles devient finement joli, et montre volontiers de belles dents blanches, en souriant au voyageur.

Nous avançons vers le centre de l'Angleterre par de vertes prairies, des campagnes de plus en plus riches ; bientôt ce sont de véritables parcs. Nous croisons de nombreuses familles qui reviennent parées de l'office, tandis que des enfants blonds, éblouissants de fraîcheur, s'ébattent sur le gazon, à l'ombre de vieux arbres dont les longues branches retombantes semblent abaisser sur eux des bras paternels.

Voilà, quelque gris que soit le ciel, quelque peu variée que soit la production du sol, la grâce inépuisable des paysages anglais.

Qui pourrait dire toutes les pensées de vie intime, de bon ménage, de bonheur familial que suggère la vue de ces charmants *cottages* si admirablement soignés ! ...

et pourtant, depuis le matin j'ai le cœur serré, ayant lu l'enquête sérieuse faite sur la misère du comté de Durham que nous traversons, et, en particulier, sur celle de Darlington.

Un voyageur que nous prenons en chemin va pouvoir sans doute répondre à mes questions. Mais patience, il tient à la main un livre, et semble pressé de continuer sa lecture. C'est un vaudeville écrit en français. J'en puis lire le titre : *le premier amour*. cela me cause quelque surprise. Elle augmente lorsque, contre tous les usages anglais, mon nouveau compagnon ayant fermé son livre, m'adresse le premier la parole, et, sur un ton si poli, si bénin, que malgré la correction de sa mise, je doute d'avoir affaire à un gentleman. Je le prends pour un "cokney" de Londres. Quand l'anglais s'humanise et se dépouille

de sa raideur britannique qui est pour lui comme un certificat de distinction, il devient alors plus que bourgeois, trivial et vulgaire. Celui-ci est bien en réalité une sorte de lord, ayant terres et château près de Newcastle ; mais c' est un anglais dénationalisé.

Le climat de l' Angleterre étant trop froid pour lui, il vit partout ailleurs que dans son île. Et puis, le *bordeaux* lui est indispensable ; il ne peut boire d' autre vin. Aussi, après un séjour de dix ans à Cadix, et des voyages en Italie, en Allemagne, en Suède, en Danemark, en égypte, et jusque dans les Indes, il est venu se fixer en France. Ce grand voyageur n' a pas moins gardé l' horreur de la mer ; il ne passe jamais le détroit que par le chemin le plus court, par Calais. Toutes ces pérégrinations ne l' ont guère instruit. On s' aperçoit bien vite qu' il a vu tous ces pays comme un simple panorama. " je n' ai plus, me dit-il, qu' à visiter la Perse, la Russie, l' Amérique. " c' est-à-dire la moitié du globe. Quant à son propre pays, il l' ignore ou à peu près.

En le pressant de questions, je finis pourtant par apprendre quelques faits intéressants. Ainsi, la fortune qui donne les grades dans l' armée anglaise, est sans influence pour l' avancement dans la marine. " le moindre midshipman peut devenir amiral. Nelson était fils d' un ministre du Norfolkshire, à quarante livres d' appointements. La marine est la vraie force de l' Angleterre. Là, s' est conservée la dignité de la nation. Les marins ne souffrent point que leurs familles profitent de la taxe des pauvres. Ils restituent, à chaque retour, les avances qu' on a pu leur faire. "

" les irlandais font un tiers ou à peu près de l' armée. Plusieurs régiments en sont exclusivement composés. Ce sont les plus ardents soldats, mais on s' y fie moins qu' aux écossais, parce qu' ils sont d' humeur variable et se débandent parfois pour piller. "

de quoi parler encore avec un anglais, si ce n' est des rapports entre les deux pays et de l' opposition des intérêts commerciaux ? ... " si nous vous primons, me dit celui-ci avec

une certaine morgue, c' est votre faute. Pourquoi faites-vous si peu de progrès dans l' industrie. "

" parce que la France ne fabrique guère que pour elle-même. Nous ne sommes pas commerçants. Les colonies nous manquent, et par conséquent les débouchés. "

" il faut vous en créer... mais n' y a-t-il pas autre chose contre vous, n' êtes-vous pas travaillés par un mal intérieur ? Je pense à vos continuels changements de ministères. Cela seul entrave tout, arrête tout. Des ministres qui savent n' être au pouvoir que pour quelques mois ou même quelques semaines, ne s' intéressent à rien, n' étudient rien, ne font rien d' efficace pour le bien du pays.

L' essentiel pour eux, c' est de mettre à profit leur court passage aux affaires, et d' en tirer un bénéfice personnel. "

observation infiniment juste. La stabilité du gouvernement permet seule de travailler à la prospérité d' un pays, comme aussi, d' ajouter à sa grandeur morale.

On répondra, je le sais, que si les ministres

passent, les bureaux restent, et qu' ils sont les vrais ministres. Oui, sans doute, mais c' est précisément là qu' est le danger, car ceux qui les occupent, ne sont que trop enclins à ralentir la roue du temps, je veux dire, à perpétuer les routines pour se donner le moins de tracas possible.

La question des héritages, si prépondérante en Angleterre, est venue à son tour. Mon anglais réclame avec une grimace significative, contre la loi qui donne aux filles, en France, une part égale du patrimoine, " ce qui fait passer le bien des familles dans des mains étrangères " .

La grande inquiétude chez nos voisins, c' est la perpétuité du nom assurée par la puissance de l' argent. Il faut de l' or au grand industriel, comme il lui faut du charbon pour faire haleter sa machine, la faire produire plus vite que celle de son concurrent.

L' orgueil de ce fils d' Albion éclate, lorsqu' il me parle de " ses chasses " . Le propriétaire terrien a seul le droit d' avoir un fusil. Point de terres, point d' armes. Celui

qui est pris chassant, va droit à botany bay.
Qu' arrive-t-il ? ... c' est que ces interdits forment des bandes pour se protéger mutuellement. " l' une d' elles, me dit mon lord, est venue dernièrement, à minuit, décharger tous ses fusils à la barbe de mes gardes. Du reste, à part le braconnage, aucun vol à leur reprocher. Mon château est toujours ouvert, et jamais rien n' y manque. "

mais nous voici dans la grande York, capitale du plus vaste comté de l' Angleterre. Nous y entrons par une mélancolique et brumeuse soirée qu' on dirait plutôt de la fin de l' automne. Immédiatement, je dévale jusqu' à la rivière, pour émanciper mes membres raidis par un emprisonnement de treize heures dans l' étroite diligence.

Là, sur un vert gazon qui sert de promenade aux habitants de la ville, reposent tout près d' un vieux cloître et de la gothique bibliothèque, les belles ruines de l' abbaye sainte-Marie, fondée par Guillaume le roux.

L' éternelle jeunesse de la nature encadre de fraîche poésie les oeuvres du lointain moyen âge.

Il faut voir la puissante cathédrale à l' intérieur et dans la lumière vaporeuse du matin, pour la bien juger. Le soir, à travers le brouillard, je l' avais entrevue à l' extérieur, moins imposante que sa rivale, la cathédrale de Cantorbéry. La nef, divisée par deux rangs d' arcades, date du xiiie siècle. Le chœur, plus moderne et sans doute refait, est orné, jusqu' à une grande hauteur, de sculptures fort originales. Celles du bas ont été brisées dans les guerres civiles. L' un des défauts de cette magnifique église, c' est que les parties excentriques sont tellement saillantes qu' on ne peut en saisir de près l' ensemble. Il est aussi contraire aux bonnes lois de l' harmonie, que le chœur soit, à lui seul, plus long que la nef.

Un jubé les sépare. Et, comme si ce n' était pas assez de cette barrière, ce chœur orgueilleux s' isole encore par une grille. Il en résulte que la moitié de l' église semble devenue inutile.

Il monte à l' autel, ce chœur superbe, par cinq escaliers qui, jadis, marquaient les rangs. La hiérarchie féodale devait goûter fort cette subdivision. Au haut de ces cinq escaliers, la grille qui se dresse, vous interdit d' entrer. Ainsi partout, même au saint des saints, l' obstacle, l' exclusion.

Pourrai-je du moins pénétrer dans la portion de l' église dont la porte est restée ouverte ? Je me présente et me heurte contre un nouvel obstacle : le bedeau. à lui seul appartient la maison de Dieu, lui seul a droit de vous y introduire.

Cependant l' office commence, et des enfants remplissent cette voûte immense de leur voix claire, douce, pure, et singulièrement puissante. Une dure voix d' homme, interrompt par éclats et comme avec effort, cette harmonie suave. L' orgue succède aux chants ; il roule, et répercute dans les profondeurs de la nef, ses ondes graves ou sonores. Ce culte expirant appelle à lui tous les arts. J' écoute, et en même temps j' admire les sculptures, d' une telle délicatesse, qu' on pourrait les

p135

croire antiques. Ce qui les date, c' est l' absence de grotesques. On n' y voit, non plus, aucune figure. Rien que des ornements, des feuillages.

Un seul homme me gêne cette perfection, le prêtre qui officie. Distract, pressé, regardant sa montre de minute en minute, il bâille d' ennui ou d' impatience. Un tel oubli des convenances me choque au point que, je me détourne, lorsque son tour revient, vers la galerie des tombeaux, qui semble fuir, idéalement belle, dans un lointain mystérieux de pâle soleil et de vapeurs matinales.

Là, dorment les archevêques d' York. Je cherche involontairement la tombe de Scrope qu' Henri Iv fit décapiter. Ce souvenir funèbre me revient avec d' autant plus de force, qu' au-dessus des écussons dont le chœur est paré, je vois partout des têtes. Ces crânes sans bustes, font l' effet de têtes coupées et appendues en trophées aux murailles. Les tapis

p136

rouges, les voiles rouges, ajoutent à l' illusion, on

les dirait teints du sang des suppliciés.
Au centre de ce choeur solitaire, bien en vue du chapitre assemblé, se tiennent cinq ou six pauvres, non déguenillés comme les nôtres, mais plus humiliés, affectant beaucoup de dévotion. En France où la charité est toute fortuite, le pauvre est l'obligé de celui-ci, de celui-là, au total de personne. En Angleterre, la charité étant collective et forcée, le pauvre devient le débiteur de toute la paroisse. Quelque paroissien qu'il rencontre, c'est un bienfaiteur, un créancier, un homme qui peut souhaiter sa mort, par exemple, le travailleur laborieux, assidu, nécessiteux lui-même, qui se voit forcé de payer la taxe au profit d'un mendiant oisif, et cela, au détriment de sa propre famille.

p139

IX De Leeds à Liverpool.

Où est pour l'Angleterre le péril ?

Jefferson a dit : " pour tout homme, le premier séjour préféré, c'est la patrie ; le second, c'est la France. "

mais qu'est-elle cette France, pour celui qui la porte dans son coeur et n'y peut revenir ? ... ce matin, comme nous allions à la cathédrale, et que je faisais à mon ami-M Chéruef-la description d'une gravure shakespearienne que j'avais rencontrée à la vitrine d'un marchand d'estampes, je me suis aperçu que nous étions suivis et écoutés. Je me retourne tout à fait, mon homme se décide,

p140

il nous aborde vivement, et nous demande si nous sommes français.

Question bien inutile. Mais quelle autre manière de se présenter ? Sur sa bonne mine, nous lui faisons accueil. Alors il nous avoue que son coeur a bondi de joie en nous entendant parler si bien, si chaudement sa langue. -lui, est français du Midi, élevé à Lyon. Il a vingt-six ans, et professe à vingt milles d'York, dans un collège de prêtres catholiques. Il faudra qu'il en sorte, ne pouvant se décider à entrer dans les ordres. Il y a bien encore une autre raison. Les anglais, extrêmement sévères pour les étrangers, le sont en particulier pour les français, qu'ils accusent de légèreté. Il suffit d'un mot pour se voir impitoyablement jugé

et sans retour. De là, sans doute, les échecs fréquents dont se plaignent les nôtres. Nous consolons de notre mieux cet enfant du Midi, d' autant plus impressionnable. Nous l' invitons à déjeuner, nous le gardons même avec nous tout le jour. Ce matin, il a bien fallu se séparer. En nous

p141

disant adieu, à la diligence, il avait les yeux pleins de larmes. Nous lui avons rendu la patrie absente, et notre départ était pour lui comme un nouvel arrachement.

On met un long jour de douze heures pour aller d' York à Liverpool. Triste matinée. Jusqu' à midi, un brouillard épais nous dérobe complètement le paysage. Lorsqu' il se dissipe, nous sommes en face de Leeds. Elle monte en amphithéâtre au-dessus de sa rivière, la grande tisseuse de l' Angleterre. Véritable ruche humaine, elle monte avec son essaim pressé de cheminées gigantesques. Tous ces obélisques dressés et lançant au ciel, à torrents, leurs noires fumées, étouffent la cathédrale. Israël, voilà vos dieux ! ... ce brûlant creuset qui vous présente, dans ses usines, ses machines, tous les raffinements de l' industrialisme anglais, n' a pourtant rien changé au caractère primitif de la

p142

contrée. Partout, jusqu' aux limites les plus reculées de l' horizon, de gras pâturages, des arbres robustes, et les sites les plus agrestes. Contraste frappant, mais qui s' harmonise mieux qu' il ne semble au premier regard. Ainsi, le gazon de la prairie boit la pluie, la rosée, il en fait une herbe succulente. Le boeuf, la vache, le mouton mangent l' herbe ; l' homme, à son tour, boit le lait, le sang surtout. C' est en lui qu' il puise l' exubérante force de production qui se manifeste en ce pays sous toutes les formes. La viande est l' aliment indispensable de cette race faite, elle aussi, de chair et de sang. Privez-la de ce régime essentiellement réparateur, vous la voyez, sous ce climat humide, faiblir vite, et présenter le tableau d' une misère hâve et cadavérique. De Leeds à Halifax, c' est la continuation d' une

ville qui s' allonge, bordée de trottoirs en belle dalle pour la facilité des piétons. Elle tourne tout à coup, la jolie route, elle tourne, et plonge dans l' entonnoir de la profonde

p143

vallée, rappelant au voyageur qui a vu la Suisse, la descente rapide du Simplon. Ici, ce n' est pas Brieg, mais Halifax, qui semble dormir, en bas, noyée à demi dans de flottantes et blanches vapeurs. Je n' ai jamais été aussi frappé de ce brouillard mobile qui change, à chaque instant, l' aspect des choses, du paysage, et vous trompe sur la valeur des distances. En réalité, l' Angleterre nage entre deux mers. Son ciel est encore une mer où tout flotte dans la molle douceur d' un pâle soleil d' automne.

Les paysages anglais restent presque toujours ainsi, à l' état mixte, moitié peinture, moitié gravure. Indécision rêveuse, d' un grand charme, mais qui rend d' autant plus surprenante l' activité prodigieuse de ce peuple-le milieu où elle se développe-ne servant pas du tout à l' expliquer. Il y faut, je le répète, la viande saignante, les alcools, peut-être aussi l' action du fer sous toutes ses formes. Le fer, on le sait, aime la grande île dans toute sa longueur.

p144

En sortant d' Halifax, le sol brusquement se redresse pour s' élargir en vastes plateaux complètement déserts, que recouvrent des champs entiers de bruyères. La seule animation de cette profonde solitude, lui vient de mignonnes cascades qui tombent des hauteurs pour rejoindre à notre droite, un charmant petit lac.

Mais voici Rochedale... vous devinez tout de suite un pays de houille à la couleur des moutons, aussi noirs de suie que des mineurs.

Ce qui importe vraiment de l' Angleterre, c' est le lieu même où j' écris ces lignes. Quoique l' Irlande lui fournisse en soldats le tiers de son armée ; quoique, en écosse, Glasgow, devenue presque anglaise, ait colonisé à son tour en face d' elle, l' immense et récente Belfast, les deux royaumes réunis, mettent un faible poids dans la balance de l' empire britannique. Ce n' est pas l' Angleterre

du Nord, tout agricole encore, qui représente le véritable progrès de la vie anglaise.

p145

Il éclate, là où l'industrie prime l'agriculture, c'est-à-dire au centre et au Midi. De Rochedale à Liverpool, la route n'est plus qu'une longue rue bordée de maisons toutes pareilles en hauteur, largeur, et de couleur identique. Uniformité monotone à donner vite le spleen, si les hommes, une fois sortis de ces silencieuses demeures, ne réveillaient autour d'elles l'animation par une débordante activité. Celle des machines tient du prodige. Je viens d'en faire l'épreuve sur le railway qui mène à Liverpool. Cinquante lieues en quatre heures ! ... rien ne peut donner l'idée de la foudroyante vitesse avec laquelle se déroule, comme en un conte de fée, ce surprenant panorama. Nous ne courons pas, nous volons au-dessus des champs, des rochers, des marais, par des ponts suspendus, des aqueducs dont l'étonnante hardiesse et la solidité rappellent, à chaque instant, les

p146

constructions étrusques ou romaines. Nous planons sur les abîmes.

D'autres voitures, lancées avec la même raideur, celle d'un boulet de canon, viennent à notre rencontre. Les deux convois se croisent, l'air siffle, comme sifflerait un gigantesque reptile que couperait en deux l'énorme serpent de fer. Cette perçante clameur des éléments vous avertit seule de la prodigieuse rapidité qui vous emporte, car le mouvement reste très doux. Vous allez en ligne droite, avec une force incalculable et fatale que rien ne semble pouvoir arrêter ni lasser. Et pourtant, tout finit. Le monstre grondant, sifflant, plonge sous une longue voûte ; il stoppe : vous êtes dans Liverpool.

Cette concentration terrible de force, cette accélération désespérée en ligne droite, c'est ce que vous retrouvez partout dans la vie anglaise.

Tous les ressorts sont ici tendus à l'excès.

Machines, chevaux, vaisseaux, les hommes même, sont lancés avec le maximum de vitesse. Pour se soutenir, s'entraîner dans ce continuel effort, nos insulaires

usent, comme nous l' avons vu, de la nourriture la plus simple, mais qui, sous le moindre volume, contient le plus de substance nutritive. Ils se traitent eux-mêmes, comme leurs machines à vapeur qu' ils chargent d' un riche charbon, en mettant le plus possible, pour leur faire produire le plus haut degré d' action et le plus rapide.

Ce problème de concentration qui, à un moment donné, arme en puissance, hommes et machines de façon à leur faire produire d' incalculables résultats, les anglais ont cherché à le résoudre en toute chose, et ils l' ont résolu à tout prix.

Pour l' avoir dans le gouvernement, ils ont brisé l' église, l' ont placée dans l' état, c' est-à-dire annulée.

Pour l' avoir dans la famille, ils ont conservé ce que les lois barbares avaient de plus odieux, la déchéance des filles et des cadets. Ceux-ci n' ont rien à prétendre. La richesse, la puissance, l' autorité passent, sans diminution, du père au fils aîné. Autrefois, ces cadets sans héritage, restaient célibataires,

se faisaient hommes d' église. Aujourd' hui, tout le monde ou à peu près, se marie, et chaque famille, à chaque génération, compte un héritier et cinq ou six pauvres. Le paupérisme est ici fondé par la loi. Cet engorgement d' hommes indigents et avides a de bonne heure lancé l' Angleterre dans les aventures. D' abord, ils se sont jetés sur le continent. Quelles richesses n' en ont-ils pas emportées au profit de leur île ? ... on le devine à leurs prodigieuses constructions du xive et du xve siècle : églises et châteaux forts. Ces titaniques citadelles n' auraient jamais pu être exhaussées avec les ressources limitées de ce temps-là.

Sous Henri Vi, les guerres du continent ne produisant plus rien, la noblesse anglaise se dévora elle-même. Sous Henri Viii, elle dévora l' église.

Nouvelle forme du paupérisme. Les fondations de charité étant sorties des mains du clergé célibataire, les pauvres ne recevant plus l' aumône à la porte des monastères, il

fallut bien suppléer. Sous élisabeth, commença l' *incometax*, la taxe des pauvres.

L' Angleterre, toute guerrière jusqu' au xvie siècle, au xviiie changea de forme ; l' élément civil prévalut. Depuis, il s' est toujours fortifié. Une population nouvelle, plus sérieuse et plus tenace, est arrivée à la vie politique. Dès lors, Albion a souvent payé la guerre, mais elle l' a peu faite par elle-même. Sa guerre véritable a été contre la nature. S' armant d' elle-je pense à ces inépuisables mines de charbon, de fer, qui sont la richesse de l' Angleterre-elle lui a fait partout la guerre, par l' *industrie*, par la *marine*. celle-ci, parcourant le monde, pour placer les produits de l' autre.

Les anglais, grâce à leur puissance maritime, la première du globe, ont été ainsi partout, de gré ou de force, les seuls commerçants. Ils ont conquis les Indes pour avoir à bon marché les denrées de l' Asie. Ils ont combattu trente ans la France, pour garder les marchés de l' Europe acquis aux seuls produits de leurs manufactures.

Question de vie ou de mort. L' encombrement, la pléthore des marchandises, leur accumulation dans les docks, sans écoulement, voilà pour l' Angleterre le péril sans cesse renaissant, redoutable. à la moindre diminution de la vente, elle étouffe, elle crie.

Et cependant, les progrès de l' industrie substituant chaque jour le travail des machines à celui des hommes, la production à bref délai ajoute fatalement à cet engorgement terrible. Le travail des machines équivaut, déjà, à celui de quatre-vingts millions d' hommes.

Qu' en résulte-t-il ? Que ces merveilleux instruments de production et de richesse ont augmenté le paupérisme. Et je ne parle pas ici des ouvriers que l' emploi de la machine jette en masse sur le pavé. Il y a ce fait bien plus grave, c' est que la plupart des machines dispensant de l' emploi de la force musculaire, et, ne demandant pour leur direction que la dextérité, l' adresse des doigts, la promptitude de la main, la sûreté du coup d' oeil, on s' est bien vite aperçu que les

p151

femmes habituées aux fins travaux de l' aiguille, minutieux, précis, pourraient parfaitement suffire. Dès lors, elles sont entrées en grand nombre dans les ateliers.

Mais la nature réserve la femme à un autre labeur, celui de la maternité. De là pour elle, des arrêts forcés, tandis que la machine ne s' arrête jamais. Pour remplacer l' ouvrière dans ses moments de chômage, qui a-t-on pris ? L' homme ? Non. On lui a pris son fils presque en bas âge, on a appliqué sa souple, sa délicate petite main d' enfant à la dure machine de fer. Une fois entré dans l' usine, le provisoire devenant du définitif, il y est resté, a travaillé un nombre d' heures disproportionné à ses forces. Et c' est ainsi que la vie est tuée dans son germe.

p155

X Les docks de Liverpool. -disparition d' une race. -Manchester.

Liverpool, ville maritime d' une création toute récente et demi-irlandaise, diffère en bien des choses des habitudes anglaises. Le *coffee room* où je prends mon thé, est installé tout à fait à la mode de France.

Ne trouvant aucune des personnes auxquelles je suis recommandé-tous les riches fabricants ont passé le détroit-je me rejette sur les consulats, en commençant par celui de Belgique où le consul est un ami de M Van De Veyer. Je le trouve en pleine discussion industrielle avec un de ses compatriotes, un sénateur de Namur, et s' amusant

p156

un peu de son ignorance en matières économiques. Celui-ci, tête de sanglier, pieds d' éléphants, avec une singulière expression de finesse et de ruse, plein de zèle d' ailleurs pour le bien public, est malheureusement trop nourri de théories, et le plus souvent fausses.

Comme il vit beaucoup plus en France et en Angleterre qu' en Belgique, il ne sait rien ou à peu près, des questions les plus élémentaires concernant son pays.

Ainsi, s' adressant au consul, il lui fait cette singulière question :

" comment donc préparez-vous ici votre lin pour qu' il soit si soyeux ? "

" mais, à l' exception du lin d' Irlande, nous vous le prenons tout préparé, nous le tissons et vous le rendons sous cette nouvelle forme. "

voilà un homme bien surpris et mortifié de recevoir une leçon en chose si ordinaire, et cela, en présence d' un étranger. Aussi, lorsqu' on en vient à parler de la France, sa mauvaise humeur éclate dans ses plaintes. à propos de la coutellerie de

p157

Namur, jadis renommée, aujourd' hui médiocre, il s' écrit avec une plaisante aigreur : " si nos couteaux valent moins qu' autrefois, cela tient à ce qu' il a fallu réduire les salaires par suite de l' invasion des produits français. "

comme il me darde et me perce de son petit oeil dur, aigu, pénétrant, sous le couvert de ses gros sourcils, je riposte vivement : " monsieur, il en est presque toujours ainsi dans les rivalités industrielles ; ce qui enrichit l' un, appauvrit l' autre. Mais les masses y gagnent, elles connaissent à leur tour le bien-être resté jusque-là le monopole d' une aristocratie improductive. Il n' y a donc qu' à se réjouir d' un préjudice qui ne peut être d' ailleurs que momentanée. "

là-dessus, prenant congé, j' ai trouvé doux d' aller me refaire l' âme en France, je veux dire près de notre consul. Avec lui, j' ai visité d' abord la merveille de Liverpool, les docks qui bordent la Mersey. Le nombre des bateaux à vapeur qui entrent dans cette rivière et qui en sortent, est prodigieux ; presque autant

p158

d' activité que sur la Tamise. Ce mouvement tient à la proximité des villes industrielles qui reçoivent de Liverpool la matière brute, et la lui rendent manufacturée.

Tout le long de ce quai immense, on croirait voir des édifices somptueux. Ce sont, tout simplement des magasins de huit, dix étages. Pour atteindre les plus élevés, il a fallu les pourvoir, à mi-hauteur, d' une vaste porte croisée par laquelle on fait entrer,

en les hissant, les innombrables balles de marchandises qui attendent là leur chargement pour une nouvelle destination.

C' est, sur une lieue d' étendue, une scène indescriptible d' appels, de cris, de grincements de poulies, de bruits de chaînes, et comme une plainte universelle des hommes et des choses, dans la souffrance d' un titanique effort.

J' assiste à l' embarquement d' un malheureux cheval ; il résiste et se cabre. Le tapage assourdissant, infernal de vingt chaudières à vapeur sifflant à ses oreilles le signal du

p159

départ, pénètre d' effroi cet enfant de la prairie... maintenant, c' est le tour des pauvres émigrants que l' on pousse en masse sur le pont. Pauvre bétail humain ! ... celui-ci plus résigné en apparence, au fond si triste ! ... c' est à Liverpool qu' ils s' embarquent en grand nombre pour l' Amérique. Il faut bien qu' ils partent. Les petits tisserands meurent de faim aux environs de Manchester.

En voyant monter les cheminées colossales de Leeds, Halifax, Liverpool, je me suis dit : " voilà les tours de la féodalité nouvelle. Plus d' industrie sans grands capitaux. Le petit fabricant, cet admirable élément du monde moderne, est condamné à disparaître, si l' on ne cherche pour lui un moyen de salut, dans l' association proportionnelle aux bénéfices du grand industriel. -mais quelle chose difficile pour celui qui a jusqu' ici tout possédé, d' entrer dans des idées de partage... y serai-je, le jour où il saura se résigner à ce juste sacrifice ?

Pour l' Angleterre, l' avantage inappréciable,

p160

c' était, précisément, cette race d' hommes qu' elle avait formée, ces ouvriers patients, persistants, soigneux du détail, qui marquaient chaque produit de leur personnalité, supérieure à celle du reste du monde.

Je sais bien que ces machines qui les remplacent de plus en plus, fabriquent à meilleur compte. Cela semble d' abord être pour tous un grand avantage. Mais voici où est le péril : la machine supprimant une main-d' oeuvre quotidienne et coûteuse, le fabricant a multiplié la machine dans une proportion telle,

qu' il est impossible que la consommation du monde augmente dans un rapport égal à celui de la production.

D' ailleurs, les autres nations imitant l' Angleterre, vont, elles aussi, se pourvoir de machines et fabriquer à leur tour. De là, pour ces pays nouvellement productifs, la nécessité de se créer des débouchés au dehors, d' avoir, comme l' Angleterre, des colonies à fournir.

De ces rivalités, naîtront inévitablement des conflits avec celle qui, semblable à l' hydre

p161

aux cent bras, jusqu' ici a enserré le monde. Si vaste qu' il soit, et le gardât-elle tout entier, on pourrait prédire, sans être grand prophète, qu' elle trouvera la limite de ses débouchés. Une telle accumulation de produits rapides doit être tôt ou tard la cause déterminante d' une crise sociale.

La ruine de l' Angleterre-cela peut sembler un paradoxe-viendra précisément de l' excès de sa richesse.

Une autre conséquence tout aussi grave de l' introduction à outrance de la machine, c' est qu' elle ne supprime cette race d' hommes incomparables dont je parlais tout à l' heure, qu' après l' avoir irrémédiablement déformée.

L' enfant qui est entré avec sa mère dans l' usine, devient homme à son tour. Or, que résulte-t-il pour lui d' un travail trop précoce ? C' est qu' au moment où il atteint l' âge viril, il est déjà affaibli, usé, et qu' il retombe pour vingt ans, trente ans, c' est-à-dire jusqu' à la mort, à la charge de la paroisse.

D' où vient qu' il dort tout le jour sur le

p162

gazon, cet homme encore dans la force de l' âge ? Son incapacité n' est-elle que de la paresse ? La paroisse qui lui fait sa part dans l' *incometax* sait bien que non. Ce qui fait de cet homme un infirme à quarante ans, c' est qu' enfant, l' usine, par l' excès du travail, l' a brisé.

Ainsi, peu à peu, cette race vaillante, industrielle, qui a créé ce grand mouvement, l' a vu tourner à son dommage. Ainsi, des générations entières ont été, comme je l' ai dit, tuées dans leur germe. Car c' est

un véritable meurtre d' utiliser pour le gain, dans l' atmosphère morbide des ateliers, les années dont l' enfant aurait besoin pour se préparer à vivre ; d' appliquer à la production des choses, le temps qui devrait être employé à la production des hommes. J' entends par là, l' éducation de l' enfant. Non pas l' éducation qui consiste à clouer dix heures par jour sur son banc d' écolier, le plus mobile des êtres, mais une éducation où le corps et l' intelligence se développant dans une complète harmonie, prépareraient admirablement le

p163

fils de l' ouvrier à son futur rôle de producteur. Le railway de rapidité foudroyante-vrai symbole de l' Angleterre-m' a emporté ce matin de Liverpool à Manchester. Inutilement. Tout ici est rigoureusement fermé. Concurrence, jalousie, mystère. Alors je me

p164

suis mis à errer tristement dans la boue, sous la pluie, à travers un dédale de rues qui ne m' offrent, pour toute étude, que leurs noires murailles. Mais si épaisses qu' elles soient ces murailles, on ne peut empêcher que le regard les perce, et qu' il pénètre au dedans. Les pâles visages des ouvrières que je vois sortir des ateliers, mal abritées sous un mauvais chapeau de paille, me racontent déjà quelque chose de ce qu' on tient tant à cacher, ceci, par exemple : c' est que si la classe bourgeoise et l' aristocratie gardent toujours la même exubérance de force sanguine, la classe ouvrière, en revanche, semble de plus en plus minée aux sources mêmes de la vie. Nulle autre part ailleurs, vous ne rencontreriez ces pâleurs de spectres que j' ai vus errer sur une place de Londres, la nuit, à la lueur du gaz, et dans la fantasmagorie du brouillard. Rentrez dans la nature, c' est toujours la riante idylle anglaise, quand le soleil veut bien être de la partie, chose malheureusement trop rare.

p165

Nous allons mettre un long jour à franchir la distance qui sépare Manchester de Londres. Aucune autre distraction, que cette vue d' une campagne très riche en arbres, en pâturages. Entre Derby, la patrie de Richardson, et Northampton, qui fabrique des souliers pour le monde entier, dans ce riche centre de l' Angleterre, les prairies deviennent des parcs magnifiques toujours peuplés de nombreux troupeaux. Mais voici le brouillard... il tombe si bas, qu' il supprime toute perspective. En même temps, le coloris de la végétation s' efface, et la plus verte verdure n' est plus qu' une terne grisaille. Notre postillon se voit forcé d' allumer bien avant l' heure, ses fortes lanternes, deux énormes yeux jaunes qui nous précèdent et nous éclairent les ombres. Je jouis vivement à voir défiler les beaux villages qui se succèdent et se multiplient en approchant de Londres : riches maisons enguirlandées de verdure, charmantes villas où se joue la fantaisie, plusieurs, échiquetées de noir et

p166

de blanc, selon la vieille mode flamande. Beaucoup d' églises, riches aussi, d' un gothique moderne, mais qui ont trouvé moyen de se vêtir d' antiquité, en jetant sur elles un ample et sombre manteau de lierre. Vision rapide, féerique, comme frappée de phosphorescence par les jaunes lueurs de nos lanternes... on se sent rouler dans le *songe d' une nuit d' été*.

il aboutit hélas ! à la plus triste entrée dans la capitale du royaume. Londres m' accueille par le même temps qu' à mon arrivée, il y a un mois : petite pluie fine, ou, ce qui ne vaut pas mieux, une brume noire et pénétrante.

p169

XI Dernières impressions.

ce qui ajoute, pour les malheureux piétons, au désagrément de la pluie, c' est la nécessité de naviguer dans une boue qui est, comme le brouillard, noire de charbon et de suie.

En cherchant, ce matin, à me garer des éclaboussures, je remarquais que la plupart des maisons de Londres offrent la monotone régularité que j' ai observée déjà dans les autres villes de l' Angleterre. Cette uniformité, l' ennemie de l' art, est bien dans le

caractère anglais. Ainsi, les hommes et les femmes adoptent volontiers des *complets*

p170

taillés dans une seule et même étoffe, généralement de couleur terne. Pour les enfants aisés qui vont aux écoles, tous portent, en ce moment, le costume des enfants d'édouard. Je vois encore dans les rues, tous ces gens si fiévreusement affairés, observer dans leurs mouvements un ordre parfait, les uns suivant leur droite, les autres leur gauche, selon qu'ils remontent ou descendent, et cela, sans se mêler jamais. Peu à peu, on prend l'idée d'un immense couvent où tout se fait aux mêmes heures et de la même manière, par un règlement identique.

Pour ce qui est des maisons, la nature se charge de rompre la monotonie d'un plan uniforme. Elle égaye les façades et les diversifie par des accidents pleins de charme. Les plantes sont ses auxiliaires. Partout elles font irruption. Profitant des moindres ouvertures, elles s'insinuent, puis, une fois entrées, elles grimpent, s'enroulent aux fenêtres, courent le long des balcons, se laissent tomber en draperies flottantes, se couvrent d'une riche moisson de fleurs. Et voilà chacun de

p171

ces *cottages* paré d'une originalité personnelle, mêlée de grâce et de vie mouvante.

Je viens de retrouver mes impressions personnelles sur l'architecture anglaise, chez le marchand d'estampes le plus en renom de Londres et peut-être de l'Europe : Colmaghi. Italien de naissance, il parle très purement notre langue et reçoit les étrangers avec une exquise politesse.

Il a toute l'oeuvre de Martyn. Son estime pour le célèbre graveur anglais est médiocre. Il est pourtant forcé de reconnaître qu'il est le créateur d'une architecture tout à fait nationale, en même temps que piranésienne.

Ces constructions sans fin qui produisent l'effet du grandiose, moins par la hauteur que par l'étendue, la continuité, la répétition des mêmes parties ; -ces rues immenses, ces maisons uniformes, ces innombrables colonnades : les croissants de Londres ; les squares si originaux d'édimbourg, les docks

p172

sans fin de Liverpool, toute cette architecture appropriée à la vie anglaise, est résumée, systématisée, idéalisée par Martyn. Il en est, à mon avis, le prophète.

Un portrait de Coleridge, qui me tombe sous la main, me remet en mémoire toute sa destinée. La misère l'obligeant à s'engager, il entre dans un régiment de dragons. Son capitaine lui demande son nom ; il ne peut se résoudre à donner le véritable. Ceci est encore anglais. En France, personne ne rougit de se faire soldat. Coleridge cherche donc le moyen de s'en tirer. En cherchant, il regarde autour de lui. Tout à coup, sur la devanture d'une boutique, il lit ce nom étrange : *Kammerback*. il est sauvé : " je m'appelle Kammerback... "

p173

jamais on ne put lui apprendre à bien monter à cheval. C'était un lettré. Il le révéla en écrivant sur la muraille, au-dessus de son lit, une citation latine d'Horace. Comme il dépérissait d'ennui, on eut pitié, on se cotisa pour lui donner le moyen de quitter le régiment.

Libre et maître de son temps, il voyagea d'abord en Allemagne, généreusement défrayé de la dépense par le poète Wordsworth. Longtemps méconnu, il dut à un ennemi, à Byron, de voir proclamer son mérite. Je voulais aussi causer avec quelques éditeurs anglais pour savoir où en est notre littérature dans leur île. Mais ces messieurs sont aussi des grands seigneurs qui prennent leurs vacances. En ce moment, ils courent le monde. Le seul qui soit resté à son poste, est un français marié à Londres. Ses favoris roux, l'ont peut-être aidé à s'ennoblir, en épousant une riche et orgueilleuse héritière qui l'oblige à mettre son nom

p174

avant le sien. Auteur en même temps que libraire, il s'est fait rapidement une fortune personnelle, par la vente de ses propres livres de classe. Plusieurs de ces manuels, entre autres, le *trésor de l'écolier*, sont en usage dans cinq mille pensions anglaises. Ce seul manuel, malgré la

cherté de la main-d' oeuvre à Londres, lui a créé une source inépuisable de revenus. Et comme si ce n' était pas assez, il y ajoute un autre négoce fructueux, le placement des institutrices sur le continent. On les lui envoie de tous les points de l' île ; il se charge de les faire passer en France, en Allemagne, en Russie, " magnifiquement payées, à mille francs par an " .

Voilà donc un homme parti de rien, et devenu en peu de temps, plus que millionnaire, ce qui ne nous arrive guère à nous autres, pauvres auteurs. Mais il paraît que l' argent ne fait pas à lui seul le bonheur. Lorsque je lui vante les avantages de la vie anglaise, il me répond tristement : " celui qui a goûté de la vie de Paris, partout ailleurs se sent en exil. " c' est Madame De Staël,

p175

regrettant au milieu des beautés alpestres de la Suisse et de son air pur, la bonne odeur de son ruisseau de la rue du bac.

Pour mon libraire, il n' y a pas de bonheur comparable à celui de descendre nos boulevards, de la bastille à la madeleine. " Londres, avec ses parcs immenses, ne me fait point l' effet d' une ville, je me sens toujours à la campagne. "

hyde park qu' il habite, n' est en effet, qu' une vaste prairie ceinte, il est vrai, de demeures luxueuses, mais d' où l' on voit paître partout les troupeaux. Cela semble d' abord tout à fait étrange. Le contraste est trop heurté, entre l' extrême simplicité et l' extrême magnificence. Tout ce bétail : veaux, vaches, moutons, brebis, a bien l' air d' être le véritable propriétaire du parc. On pourrait, tout au moins, se croire au milieu d' une ferme-école. Les anglais paraissent s' être ennuyés, eux-mêmes, du caractère agreste et uniforme de leurs jardins publics. Il en ont rompu la monotonie, parfois assez maladroitement,

p176

je pense à leurs arcs de triomphe qui ne font bien qu' aux pays du soleil. Leur Achille wellingtonien produit aussi un assez singulier effet au milieu de tous ces bestiaux. Ce pauvre diable qui semble en être le gardien, devrait bien être pourvu au moins d' une culotte. Il était du devoir des dames

fondatrices d'exiger qu'il en fût ainsi.
Une inscription défend qu'on lui jette des pierres,
ce qui n'empêche pas que l'intervalle entre la grille
et le piédestal de la statue ne soit une carrière
de gros cailloux.

Ce soir, en revenant de la bibliothèque, je l'ai
traversé ce beau parc que dédaigne mon éditeur. Il
était déjà sombre. Les troupeaux mugissaient sous la
pluie fine. C'était la mélancolie d'un tableau de
Paul Potter, lorsque les vaches sentant venir la
nuit, appuient leur tête sur la barrière des
prairies et demandent qu'on les rentre. D'autres,
soupaient paisibles, pendant qu'on était occupé à
les traire et à débiter leur lait tout

p177

chaud, aux enfants ou aux promeneurs attardés.
Champêtre et charmante idylle, d'un doux repos.
Pourquoi faut-il qu'à deux pas, je l'aie vue se
gâter par un acte de barbarie révoltante ! ... dans
mes courses à travers les quartiers les plus
populeux de Londres, j'avais déjà remarqué que le
bas peuple est peu intelligent, brutal, cruel même,
à l'égard des faibles : les enfants et les animaux
domestiques. Ce soir, devant la poste, en présence
d'une foule qui ne réclamait pas, un homme, tenant
un chien malade par les pattes de derrière, lui
brisait le crâne contre les barreaux d'une grille.
Impatienté de ce que sa victime mettait trop de
temps à mourir, il a fini par la lancer pentelante
et hurlante, sous les roues des voitures pour qu'elle
y fût écrasée.

Une pareille scène pourrait se passer dans nos
campagnes de France où le paysan, dur pour
lui-même, le devient pour les animaux. Dans les
villes, jamais. L'indignation, la pitié,
soulèveraient tous les coeurs.

p178

Le gin, les boissons fermentées, prises avec excès,
doivent jeter l'homme dans la sombre et délirante
ivresse qui s'exprime par des actes atroces.
à en juger par un fait que m'a raconté l'un de mes
élèves : M Bernier, aujourd'hui secrétaire de
M De Talleyrand, il y aurait aussi une grande
indifférence pour les souffrances humaines.
Un jour, dans la rue, il se sent tout à coup très

malade, et reste sur place, vaincu par la douleur, à moitié évanoui, les mains crispées aux barreaux d' une grille, et cela, sans éveiller la moindre compassion chez les nombreux passants qui le croisent, le heurtent même, et ajoutent ainsi à ses cruelles souffrances.

Aujourd' hui dimanche, j' ai reçu une invitation à dîner du bon docteur Matterson qui m' a été si utile à mon arrivée à Londres. Il a voulu m' abrégé la longueur de cette ennuyeuse journée. Belle et nombreuse famille,

p179

la grand' mère pleine de dignité, de sensibilité, de raison. La jeune femme du docteur, douce et conciliante. Ses deux filles, toutes semblables, silencieuses miss, aussi peu lisibles que deux lignes de belle écriture anglaise. Une nièce fait grand contraste avec cette froide réserve. C' est que celle-ci, née d' un père français, a été élevée en France jusqu' à l' âge de douze ans. Cela ne s' efface pas.

En opposition avec cette personne mobile et parlante, le vieux Matterson, figure rigide, et silencieux autant que ses petites-filles. Il ne sort de son mutisme que pour invectiver la France.

" pour rien au monde, s' écrit-il, je ne voudrais habiter un tel pays de perdition. "

voilà tous les convives bien embarrassés d' une apostrophe aussi violente. Elle m' a remis en mémoire, le mot d' une jeune anglaise qui venait de repasser le détroit. Ses amies l' entourent curieusement, et lui demandent ce qu' elle a vu, ce qu' elle pense de Paris ? ...

" Paris, répond la vierge courroucée, je n' ai eu garde d' y entrer. L' air qu' on y respire,

p180

est, à lui seul, une souillure. " -pauvre miss ! ... la belle, la bonne Madame Matterson, s' efforce d' atténuer le fâcheux effet de la virulente sortie de son beau-père. Mais la charmante femme a beau former des vœux pour l' union des deux peuples, sous sa disposition bienveillante, le sentiment anglais perce et finit même par s' exprimer d' une façon assez étrange. Ainsi, elle trouve fort mauvais que Bonaparte ait saisi, en France, des voyageurs

anglais, mais fort naturel, et même fort bon, que les anglais aient capturé nos vaisseaux.
Aujourd' hui lundi, j' ai passé ma journée au british museum et tout revu avec grand profit, quoique à la hâte, grâce au secours empressé des conservateurs. Les nombreuses antiquités égyptiennes m' ont longtemps arrêté. à la richesse de cette collection, on sent de suite que l' Angleterre a de tous temps visé ce pays.
Je reste fasciné par ces graves figures de

p181

porphyre qui me regardent du fond de leur antiquité, ou plutôt, regardent au dedans d' elles-mêmes, leur propre pensée. Une tête toute juvénile et cependant dégradée déjà, me frappe par son extrême douceur. En face de cette image résignée dans la servitude, un formidable colosse se dresse, amer, satirique, rictus terrible d' esclave révolté.

... beaucoup de médailles d' un très haut intérêt : Alexandre, le col saillant ; Philippe, qui ressemble à Jupiter, etc.

Mes guides m' entraînent vers les sculptures du temple de Thésée. Elles sont bien propres à modifier nos idées sur l' art antique. Si le héros divinisé, plane du haut de l' Olympe immobile, les autres personnages-simples mortels-ont les mouvements les plus animés, les plus pathétiques. Il y a là une femme que les anglais ont eu la naïveté d' appeler *Isis*, et qui est, sinon une Ariane au moment que décrit Catulle, tout au moins une des mères dont les fils viennent de tomber au sort : *stat ductis fortibus urna*.

p182

on peut en dire autant de la merveilleuse statue de femme évanouie. L' une et l' autre, laissent bien loin la Vénus De Médicis. Il y a là une noblesse, une vie que n' a guère la jolie petite statue tant admirée.

Ce qui sans doute a fait croire que l' art grec a été un art froid, c' est qu' il ne reste, le plus souvent, que les seules statues des héros et des dieux. Celles-ci se sont conservées jusqu' à nos jours, parce que la religion les a fait respecter. Mais voyez à côté, les bas-reliefs qui rendent les scènes de la vie humaine ; ils ont autant d' animation que

les peintures du xvie siècle. Même vie dans les chevaux, qui jouent dans l' art grec un si grand rôle. Pour apprendre aux élèves auxquels on donne des leçons d' équitation, les poses les plus normales, il n' y aurait qu' à les mener devant les marbres du parthénon. Admirables bêtes ! Coursiers aussi fougueux que les hommes qui les montent sont calmes. J' ai terminé ma longue visite par l' histoire

p183

naturelle. Le savant conservateur de cette partie du museum, M Holm, m' a montré un objet fort curieux, le squelette d' un homme fossile dont l' âge reculerait singulièrement l' apparition du règne humain sur notre planète. Je m' en doutais... que d' âges du monde j' ai senti mille fois, d' instinct, avoir vécu déjà ! être le contemporain du plésiosaure ! Cela plaît à l' historien. Un de ces géants est précisément là, debout, en face l' homme fossile qui n' a pas encore pris les dents canines du carnassier. L' autre le regarde, et son immense et monstrueuse bouche rit effroyablement. Rire d' orgueil qui dit à son vis-à-vis, en langue de plésiosaure et dans une ironie superbe : " l' ami, ne disputons pas ; je t' accorde des siècles d' antiquité, mais j' y étais avant toi... " ce musée qui regorge de richesses conquises sur la terre entière, m' a remis en pensée les alluvions d' hommes que le courant

p184

des émigrations a portés dans cette île. Au moyen âge où elle est l' asile du monde, elle a été durcie des hommes les plus indépendants de chaque race. Remplie, alors, aujourd' hui comble, il faut bien qu' elle déborde sur le monde. En Europe, elle répond par l' agriculture et l' industrie à la Flandre ; par le commerce à la Hollande ; par la guerre à la France. Celle-ci, la France, n' est pas but pour l' humanité, mais moyen... elle est une initiation pour les races. Celles qui se refusaient à la centralisation et qu' elle a rejetées de son sein, ont fécondé les pays voisins. Les saxons refoulés par Charlemagne, ont occupé, comme danois et normands, une partie de la France et de l' Angleterre. Mais cette première

migration était à l' état brut. Les normands de France, sont les seuls qui aient fécondé l' Angleterre, après avoir reçu l' initiation de la langue et de la civilisation latines. L' Angleterre, ayant dompté la nature dans ses éléments les plus rebelles, les plus

p185

indomptables : la mer et les métaux, est peut-être, jusqu' ici, le but de l' humanité. Mais par cela même qu' elle est déterminée, elle est moins humaine que la France, principe indéterminé et par là perfectible. C' est en elle que les éléments, partis des matrices européennes, venaient recevoir un degré d' animation, avant de diverger sur les pays qu' ils devaient empreindre d' un caractère plus marqué de civilisation. Pour ne parler que de l' Angleterre et de la France, la belle action alternante de ces deux grands peuples : flux et reflux, alluvions d' hommes différents de race, peut se constater dès les siècles les plus reculés.

Ainsi, César, Constance Chlore passent de la Gaule sur la Grande-Bretagne. Mais si le flux porte là-bas César et le christianisme, le reflux nous rapporte Pélage et Colomban qui agiront à leur tour sur la Gaule.

Au xie, xiie et xive siècle, nouvelle alternance. Au xie, le flux pousse de l' autre côté du détroit Guillaume le conquérant ; au xiie, les Plantagenet. Ils vont conquérir la

p186

grande île, régner sur elle et la civiliser. Mais le xive siècle nous ramène l' anglais qui vient *réformer* la France.

Au xvie siècle où notre patrie a repris possession d' elle-même, élisabeth n' agit pas moins sur nos protestants.

Au xviiie au contraire, Richelieu, Henriette de France et nos français réfugiés, marquent de leur empreinte la révolution d' Angleterre.

Celle-ci, de nouveau, prédomine au xviiiie siècle. Voltaire et Montesquieu sont atteints d' anglomanie. On a admirablement défini ces deux peuples, deux prodigieux aimants faits pour s' attirer et se repousser sans cesse l' un l' autre. Ils se guerroyent lorsqu' ils sont front à front ; ils se rapprochent

lorsqu' ils se rencontrent chez l' étranger.
L' antagonisme entre ces deux peuples frères, non amis, nous a été plus utile que l' amitié ; la force de répulsion n' a pu empêcher, d' ailleurs, les mélanges féconds. Notre influence apparaît à travers l' histoire par les

p187

unions dynastiques. Or, dans les mariages princiers, comme dans les autres mariages, la supériorité est à celui qui aime le plus.

Ainsi les peuples vont deux à deux. C' est une condition de leur viabilité. Exemple : Rome-Grèce ; Rome-Gaule ; France-Angleterre. Celle-ci, dans son orgueil solitaire, se prête moins que la France aux rapprochements, mais la nature ne perd jamais ses droits.

Nonobstant nos divisions, nos querelles, éléonore D' Aquitaine, au xiie siècle, épousera Henri li Plantagenet.

Au xiiie, Jean Sans Terre enlèvera, pour en faire sa femme, Isabelle De Lusignan.

Au xive siècle, la fille de Philippe Le Bel, Isabelle De France, passe le détroit, prend pour époux édouard li, et règne à sa place.

Dans ce même siècle où l' anglais vient s' implanter sur notre sol et tient la France humiliée, son vainqueur, Henri V, ne veut pour femme qu' une française, Catherine, fille de Charles Vi.

p188

Un fils naîtra de ce triste mariage, Henri Vi, pâle image de la France souffrante.

Au xvie siècle, Marie Stuart, emprisonnée, décapitée par élisabeth, fera mieux que régner, elle remuera le monde par la légende de ses malheurs, par la pitié.

Au xviiiè siècle, Henriette, fille de notre béarnais Henri Iv, mariée à Charles Ier et reine d' Angleterre, nous donnera *notre* Henriette, née d' une larme et d' un baiser d' adieu.

Ainsi, pendant des siècles, la France, en bien en mal, influera de l' autre côté du détroit, comme femme et comme grâce.

La grâce ! Chose précieuse pour un peuple qui en manque souvent par excès d' orgueil. Nous avouons volontiers, et trop peut-être, nos infériorités.

L' anglais, jamais...
je ne vois pas non plus qu' il ait eu certaine délicatesse de religion. Vous ne trouvez en Angleterre, ni l' *imitation*, ni Jeanne D' Arc, ni Fénelon. Bien plus, l' anglais ne comprend pas la sainte folie du moyen âge : les *croisades*. il comprend encore moins la pucelle.

p189

La délicatesse chevaleresque lui a aussi manqué, lorsque Henri V, épousant notre Catherine dans le deuil, parmi les larmes, n' a pitié, s' en moque. Dieu me garde de nier, par représailles, les grandes qualités de ce peuple. Son héroïsme est incontestable. Il a encore pour lui, cette chose enviable : force, persévérance, esprit d' association, d' où résulte une puissance formidable dans le combat qu' il livre chaque jour à la nature, la domptant, la subjuguant par le fer et le feu. Je voudrais seulement, pour admirer sans réserve cette grandeur de volonté, qu' elle ne fût pas appliquée tout entière à l' intérêt personnel. Elle est héroïque, la conjuration d' une nation qui s' engage à combattre contre le monde et la nature, à mourir même, s' il le faut ; mais je voudrais que ce ne fût pas, avant tout, pour bien faire ses affaires, pour bien dîner. La France dont je sais tous les défauts, a ceci pour elle, d' agir, souffrir et s' immoler même, pour le triomphe d' une idée. Son

p193

ambition est d' en faire profiter le monde, dût-elle le voir se tourner contre elle, comme il est arrivé dans notre grande révolution de 1789.

L 2 FLANDRE ET HOLLANDE

en Flandre
I De Paris à Bruxelles. -Sainte-Gudule.
Waterloo.
j' ai gagné notre Flandre française par la route accidentée de Compiègne, de Noyon, Saint-Quentin, par Cambrai et Douai.
Lorsque sortant de Compiègne, vous êtes arrivé à l' autre bout du pont, retournez-vous, vous verrez, à

l' opposé, la ville sur la hauteur, dominant sa jolie rivière. Belle et

p194

romantique position. Mais, hélas ! C' est là que fut prise la pucelle ! ...

Noyon, ville picarde de Calvin, est le berceau de la réforme française et de la monarchie. Là fut couronné Charlemagne en 768, et Hugues Capet élu, en 967.

Rien ne subsiste plus, malheureusement, de ces vieux souvenirs. Tout ce qu' on voit à Noyon, c' est la cathédrale bâtie au xiii^e siècle. Par son énormité, elle rappelle éloquemment la domination de cette ancienne pairie ecclésiastique.

C' est peut-être cette grosse cathédrale qui pesa trop lourdement sur l' âme du fils du tonnelier et en fit le grand révolutionnaire qui devait, en tant de pays, républicaniser l' église.

Ces villes de Cambrai, de Douai, qui tiennent la clef de la Flandre, ont encore une grande figure ecclésiastique, militaire, universitaire. Le beffroi de Douai, flanqué au plus haut de quatre tourelles, n' est-il pas, à la fois, tour d' église et tour communale ? à Douai ou Cambrai, le veilleur doit encore,

p195

à minuit, sonner la trompe aux quatre vents. Quant aux heures, elles ne sont plus dites que par une crécelle. La ville, sous l' empereur Frédéric iii, perdit sa cloche avec sa liberté.

Les cousinages sont infinis dans ces provinces. En revanche, les communes s' aiment peu. Elles se raillent mutuellement pour leur mauvais patois. La langue change de village en village.

Dès Saint-Quentin, vous pressentez la Flandre à sa charmante et rouge maison de ville. Les flamands, comme les espagnols dont ils ont subi longtemps le joug, aiment le rouge. Partout, ils en font la livrée de leurs moulins.

Ce peuple laborieux ne s' inquiète pas de ce qui se passe sur la route ; il lui tourne volontiers le dos et regarde de l' autre côté, sur le petit jardin plein de fleurs, sur la campagne qui s' étend à l' infini, plate, monotone, mais riche de fécondité. Pays d' agriculture et de grands résultats.

p196

à la parole, aux gestes, vous surprenez le tempérament de la race : flegme et lenteur. Ici, comme en Angleterre, le peuple recherche les excitants. Les enfants même, chose triste, imitent leur père, ils fument.

Mais nous voici dans Lille. On pourrait croire la ville toute militaire à voir défiler, en petite armée, la sombre artillerie noire et bleue, tambours, canons, drapeaux en tête ; les petits canons, de lueur formidable, traînés à grand bruit par des chevaux noirs pleins de feu. Une autre rue, presque en face de mon hôtel, vomit aussi des torrents de baïonnettes. Les tambours battent avec ardeur, réglant le pas des jeunes conscrits. Ils marchent d'ensemble avec une ardeur contenue. Ces masses d'hommes concentrées pour la défense du pays, lorsqu'elles sont ainsi en marche, font battre notre cœur d'émotion et d'orgueil patriotiques. Les officiers surtout font plaisir à voir. Ils me rappellent le mot du général Foy :

p197

" nos officiers d'infanterie resplendissaient d'honneur, de pureté, de désintéressement. " la garde nationale de Lille défile à son tour, le corps municipal en tête. Malheureusement l'habit noir et la simple écharpe rappellent d'une manière bien mesquine, l'importance de ces vieilles municipalités souveraines des Flandres. Les militaires sont les moines de ce temps. Dur célibat ! Mais si douloureusement pauvres lorsqu'ils se marient. Aujourd'hui, comme au moyen âge, toute grandeur vient du sacrifice. Cette garnison de Lille est donc un couvent mobile, au milieu d'une grande ville industrielle fort corrompue, fort gâtée par la misère. Vous n'y trouverez pas l'austérité de la Meuse, mais quelque chose qui brise le cœur. Je veux parler de ces sombres rues où vit, dans un si profond dénuement, le pauvre tisserand de Flandre, le Lollard des temps modernes. J'ai vécu, grandi, travaillé, moi aussi,

p198

dans une cave humide ; et, comme le tisserand, j' ai
appartenu à ce grand peuple de travailleurs
infortunés qui, dans l' Allemagne et tout le Nord,
consola son labeur, en chantant à voix basse la
bonté de Dieu. Moi je ne chantais pas, mais ayant
partagé son sort, je sais ce qu' il chantait ce
peuple dont la destinée fut toujours de vivre dans
les ténèbres. Six jours de nuit, et le septième
aux églises... jamais les champs, jamais la large
vision du ciel qui eût dilaté la pauvre poitrine
comprimée, foulée, refoulée toute une longue semaine
aux battements du dur métier... dans sa cave, non
pas même la toute petite fenêtre, le soupirail qui
permettrait de mettre un peu de terre, et de voir
une pâle fleur égayer son tombeau.
Combien de fois enfant, j' ai envié moi aussi, ce
sourire du ciel !
Il n' avait rien le misérable tisserand du moyen âge ;
il n' avait rien, et il chantait Dieu. Non le dieu
de la nature, ne voyant jamais

p199

celui-ci par ses créations, mais le dieu inconnu.
Ce petit chant de nourrice, c' est lui qui a ouvert
la voie des psaumes et rempli le siècle de leurs
graves mélodies. Voix isolées d' abord, que tous un
jour chantèrent dans la liberté.
L' harmonie nommée par Pythagore, et par lui évoquée
du ciel, elle sortit, avant ce jour, des caves
obscurcs. Plus d' un prophète s' élança de cette nuit,
et on l' entendit chanter dans les flammes, tandis que
d' autres cherchaient, pleurant, à voir parmi leurs
larmes, l' aube encore pâle de ces temps à venir,
poindre dans le feu des bûchers.
Si profonde que soit aujourd' hui la dégradation,
comment oublier ce passé ? Ne sommes-nous pas
d' ailleurs responsables de cette misère morale ?
Celle qui est soufferte physiquement au fond de ces
ténèbres, par ceux que nous condamnons si vite, est
à faire frémir.
Après deux jours d' un travail de bénédictin

p200

dans les archives de la ville, je suis parti pour la
Belgique. Un pont sépare les deux royaumes. La
nature ne sait rien, le plus souvent, de nos
divisions arbitraires.

Arrivé à Bruxelles à sept heures du matin, un dimanche, je n' ai rien de mieux à faire que de visiter les églises où se portent, en foule, les fidèles. J' ai toujours eu profit à ce moyen d' étude de la population ouvrière, dans les pays fortement catholiques.

La cathédrale, sainte-Gudule, que je vois la première, rappelle notre église métropolitaine de Bourges, assise, elle aussi, dans une position dominante, mais moins bien orientée. Ici, le portail regarde la pente de la colline que l' on gravit par un escalier capitolin de cent marches. église vaste et lourde, même dans la partie qui date du xiii^e siècle. Cela tient à ce que les piliers ne partent pas de terre, ce qui élève la voûte et donne de la légèreté à l' ensemble du monument. Ces piliers s' appuient sur d' énormes colonnes rondes. Les chapelles sont fort sculptées, cela ajoute encore à la lourdeur. Et pourtant,

p201

point d' ombre ni de recueillement. L' église est trop claire. Les murailles, d' abord rouges comme celles de notre-dame, ont été badigeonnées en blanc. Ce qui rend la lumière encore plus crue, c' est que les anciens vitraux brisés par les calvinistes au temps de la réforme, n' ont pas été refaits, du moins ceux de la nef. La fabrique aura sans doute trouvé la chose trop coûteuse. Les vitraux du chœur, revus et corrigés par Rubens, sont immenses et splendides. Chaque croisée est une grande scène architecturale, un arc de triomphe à plusieurs étages. Le jaune domine au Midi, le bleu au Nord. Ce n' est pas le sombre et mystérieux effet des vitraux de Bourges. Comparez le seul beau vitrail qui reste de cette époque reculée, à la verrerie moderne, d' un vert, d' un bleu si faible et si pâle, vous sentirez tout de suite la différence. Ce temps n' a pu symboliser ni le ciel ni la terre.

Remarquez ceci encore : dans les vitraux anciens, les figures sont presque toujours de teintes moins vives que le fond. L' homme

p202

s' anéantissait alors devant Dieu. Ici l' homme domine, et l' orgueil de l' homme.
Le dessin est excellent, souvent très gracieux, mais

peu de goût dans la composition. Ainsi, la rose de la grande entrée est un jugement dernier pâle et confus. En outre, il est fort mal placé. C' est commencer l' église par la fin. Au Nord, près d' un juif achetant l' hostie pour l' assassiner, je lis sur un vitrail cette triste page de notre histoire : François Ier à Pavie, tombé de cheval, et tout près du poignard. Au-dessus, l' action de grâces. Il est à genoux avec sa femme, et remercie Dieu. Un clergé nombreux officie en riches chapes de velours rouge et or. Il chante la grand' messe. Une musique suave, puissante, lui répond de l' autre bout de l' église, de la tribune même de l' orgue. Je me tiens, avec intention, au milieu de la nef. Entendus à distance, les instruments et les voix ont un effet tout autrement grandiose et dramatique. Ainsi comprise, la musique peut être un élément de révolution.

p203

Le *serpent* bien employé, la *voix* et l' *orgue* font un admirable trio ; l' *orgue* est la voix du ciel, la voix d' en haut qui soulève la voûte et monte au delà ; le *serpent*, la voix grondante et murmurante de la foule obscure, inintelligente et passionnée ; la *voix* humaine, le son idéalisé que rend la créature intelligente. La musique a commencé sous Louis Le Débonnaire, au moment de l' éveil de la conscience. Malgré tout l' éclat de cette mise en scène, l' église est à moitié vide. Et, parmi les fidèles, ce n' est pas la haute classe qui domine, mais la classe ouvrière. Population laide qui me rappelle celle d' Irlande, et comme elle, touchante par sa piété. Bruxelles n' est pas une ville flamande. La Flandre se révèle à Malines par son ravissant jardin des plantes, comble de fleurs, par sa très jolie tour à angles et facettes, avec ses

p204

quatre cadrans d' or mobiles, détachés de la muraille à jour. Dans les Flandres, la tour est l' exquis. à côté, l' église est d' une architecture plus négligée. Je me rappelle l' avoir vue à l' automne, cette tour charmante, à travers une jolie pluie soleillée... vision idéale, d' une indicible poésie.

Dans la tour, logeait le carillon bien-aimé de la commune. Il lui sonnait les heures gaiement, pendant qu' elle était au travail. L' artisan solitaire enfermé chez lui, se sentait moins seul et jouissait d' autant plus du concert de la cité.

Bruxelles, comme toutes les petites capitales modernes que je connais, est une ville ennuyeuse pour l' étranger qui la traverse seulement, et n' en voit que l' extérieur, les rues rectilignes, tracées au cordeau. Sa belle allée verte qui mène à Laecken, la jolie résidence de la reine ; son beau parc où j' erre une partie de la journée, triste de ma solitude, ne m' ont pas tout à fait réconcilié.

Après la tour, la maison commune, voilà la chose chère aux flamands. L' hôtel de

p205

ville de Bruxelles, daté du xvie siècle, vaste et splendide édifice, reste pourtant inférieur à la partie antique de celui de Gand. Mais en revanche, sa tour est de cent pieds plus haute.

Le musée renferme des tableaux précieux, très anciens, naïfs, vrais et religieux. Quel contraste avec les Rubens, d' une verve effrénée, d' un génie, d' une fougue, d' une brutalité terribles.

Dans le *portement de croix*, la Madeleine, en noir, belle flamande, essuie la sueur de sang du christ, avec le sang-froid d' une mère qui débarbouille son enfant. En bas, les deux larrons, l' un roux, l' autre gris, merveilleux de vigueur. En haut, le centurion à cheval, en manteau rouge, l' air triste, semble montrer la scène. Tout le tableau a un mouvement admirable et semble marcher.

Avant de m' engager plus loin dans l' intérieur du pays, j' ai voulu revoir le champ de

p206

bataille de Waterloo. Il y a cinq ans, venant de Charleroi, et passant le matin, avant l' aube, dans le chemin de la belle-alliance, j' avais entrevu, à la lueur des étoiles, l' ombre funèbre du tumulus barbare et le lion colossal qui regarde la France. Cette fois, j' ai pris par la belle forêt de Soignies et cheminé sous ses hautes futaies. La langue française commence après Bruxelles. à côté de Waterloo, nom flamand, le mont Saint-Jean, nom français. C' est là, au point de section des deux

langues, que s' est combattue la bataille des races celtique et germanique : le lion belge et le lion britannique, contre l' aigle... mais c' est le lion britannique qui a mordu ; l' autre est venu au bout de huit ans parader et triompher sur ce champ de désastre dont il est bien innocent. Toutefois le prince d' Orange y fut blessé.
Pour les anglais, les hanovriens : la pyramide

p207

orgueilleuse ; -pour Gordon, l' aide de camp de Wellington, à la place où il fut tué, la colonne tronquée. Dans le lointain, la colonne de fer des prussiens.

Et pour les vaincus ? ... pour les français ? ... pour ceux-ci, rien !

Je suis sur la pyramide, du côté anglais, vers la ferme du mont-Saint-Jean, et j' ai en vue la ferme de la belle-alliance où se tint l' empereur, et non à une lieue, dans le télégraphe, comme le dit le plan fait évidemment pour flatter les anglais, en opposant Bonaparte à l' abri, et Wellington au plus fort de la bataille.

Le courage du vainqueur d' Austerlitz n' est pas à prouver. Mais Napoléon était un homme du Midi, nulle soif du danger. Cette fois, il s' y prit trop tard, calcula mal. Ce n' était plus l' audacieux capitaine des premières années de l' empire. Il laissa aux prussiens tout le temps d' arriver, se vit accablé par le nombre. Sans parler des plus jeunes recrues, -30,000 enfants sortis à peine des lycées et des bras de leur mère,

p208

tous furent héroïques, mais la plupart sans aucune expérience de la guerre, et mis en face des vieux soldats anglais, de cette armée mercenaire, bien nourrie, bien ménagée jusque-là, bien habituée à voir les français.

Ce fut un poignard de miséricorde gardé par les alliés contre nous pour le dernier moment ; la dernière levée de ces légions généreuses qui, tant de fois, prodiguèrent leur sang pour assurer la victoire d' autrui.

p211

Il Ypres. -La halle aux draps.
j' aime à entrer le soir dans une ville qui m' est
tout à fait inconnue, et en faire seul, la découverte.
Rien ne prête aux objets autant de fantasmagorie que
les demi-ténèbres.
Ypres, vieille petite cité flamande, éveille entre
toutes la curiosité.
Hier soir donc, après avoir assuré mon gîte dans le
seul hôtel acceptable de la ville, je me suis mis en
route, et, par des rues obscures, j' ai marché vers
une grande ombre que je croyais être la cathédrale.
Je ne me trompais qu' à demi. C' était la cathédrale
du peuple, la fameuse halle d' Ypres. Mon

p212

oncle, qui a longtemps habité le pays, m' en avait
souvent parlé ; l' impression a pourtant surpassé
mon attente.
J' ai vu, en effet, dans l' ombre, s' allonger sur une
longueur qui me semblait infinie, un prodigieux
portail à triple rang de fenêtres gothiques. Aucune
cathédrale ne présente un pareil développement.
L' *immane dorsum* était dentelé au comble, comme
d' un peigne délicat qui mordait dans le ciel sombre.
Le tout, dominé au centre par une large et souveraine
tour, ouvragée, percée de croisées de même style et
qui montait comme une mère géante dont tout le reste
serait sorti.
Voilà la première vision, écrasante. Elle a hanté
toute la nuit mon sommeil. Ah ! Que l' homme se voit
petit à côté de ses propres oeuvres !
Ce matin, levé à cinq heures, j' ai couru à six, chez
le vieil archiviste de la ville qui a fait
l' historique du monument. Je lui ai acheté son
livre, et, remettant de l' entretenir,

p213

je suis retourné à ma vision. La lumière du jour
n' a pas affaibli la grande impression de la nuit.
Le portail est bien de cent pieds plus long que
notre-dame de paris vue de côté. Et, ce que n' offre
pas notre-dame, ni aucun monument de moyen âge, c' est
que toutes les croisées, tous les ornements de la
halle d' Ypres étant rigoureusement du même style :
triple rose du xiii^e et du xiv^e siècle, toute cette
féerie de pierre, semble avoir jailli d' un seul jet.

Quel était donc l' empire, quelle était la nation puissante qui bâtissait de tels monuments ? ... une seule, une toute petite ville qui n' eut jamais la population infinie de Gang, ni, comme Bruges, les grandes ressources pécuniaires d' un commerce lointain.

Une construction à ce point vaste et colossale, ne se comprendrait pas, si elle n' eût été qu' un simple hôtel de ville, le siège de la souveraineté, ou même le lieu de réunion du peuple sous ce climat pluvieux. La disposition seule de l' édifice, à deux étages, indique

p214

un autre emploi. Le livre de M Lambin m' a donné le mot de l' énigme. Le premier étage était destiné à recevoir les métiers des tisserands de draps et d' étoffes de serge. Le rez-de-chaussée était occupé par les peigneurs, les cardeurs, fileurs, tondeurs, fouleurs, et par les teinturiers. Les vendeurs avaient aussi là leur comptoir.

Ainsi, dès le moyen âge, nous voyons naître le grand mouvement de travail sinon collectif, du moins simultané, exercé dans un même lieu. Les moines en avaient donné les premiers l' exemple, en ce sens que s' ils ne fabriquaient point eux-mêmes, ils réunissaient, du moins, des ouvriers dans leurs abbayes. Dans la halle d' Ypres, il y avait cette différence, que c' étaient des séculiers qui travaillaient librement ensemble.

La commune, à la fois protectrice et juge de leur travail, l' approuvait ou le rejetait, sans appel. à Gand-cette immense ruche de tisserands-la toile condamnée comme défectueuse et blâmée par les experts, cessait d' appartenir à celui qui l' avait fabriquée. Le

p215

vendredi, jour de grand marché, elle était attachée par un anneau à la haute et souveraine tour pour être distribuée aux hospices. à Ypres, j' ai vu le sceau réprobateur : *condamnée par Ypres*. la sentence, en français, semblerait indiquer que le principal marché, pour ce pays, était la France. Maintenant, quelles étaient les conditions du travail dans ce grand atelier commun où l' émulation devait être si vive pour se surpasser dans la

perfection des produits ?

Y avait-il vraiment communauté, et les bénéfiques se partageaient-ils comme dans les monastères anciens ?

Ou bien, n' étaient-ce que de simples places louées pour les métiers et l' étalage des étoffes dans ce bel et lumineux emplacement qui devait si bien les faire valoir ?

J' aurais bien de la peine à me ranger à ce dernier avis. Le travail y était libre sans doute, mais il y avait en outre, de grands avantages attachés à cette réunion dans un

p216

même lieu. Ceux qui occupèrent les premiers l' édifice capital d' Ypres, le centre de la souveraineté, avaient, par cela seul, une sorte de force politique. Ils étaient toujours en mesure de prêter main-forte aux magistrats, s' ils ne l' étaient eux-mêmes. Je croirais volontiers, que c' étaient les plus anciens habitants de la cité qui s' étaient bâti pour forteresse, autant que pour atelier, ce puissant édifice d' où ils pouvaient commander à la foule des nouveaux venus. En 1245, la halle comptait déjà 400 métiers à 30 et 40 ouvriers chacun.

L' ambition pour tous, c' était d' entrer là, et de prendre ainsi droit de cité. Mais bientôt il n' y eut plus de places libres. Il fallut que le tisserand se résignât à tisser chez lui. La ville devenant à son tour trop petite, car il en venait toujours, attirés par la prospérité croissante d' Ypres, on créa les faubourgs que devait ruiner Philippe Le Hardi. En 1200, la tour d' Ypres fut fondée. En 1304, cent ans après, le colossal édifice s' ouvrait tout entier à l' industrie.

p217

Vous croyez peut-être que l' héroïque petite ville, ayant exhaussé sa montagne de pierre et fondé sa royauté industrielle, se déclara satisfaite et prit un peu de repos ? Ce serait la méconnaître. Il ne suffisait pas de fabriquer, il fallait exporter les produits. Mais comment ? Point de routes faciles ni de rivière. Il y avait bien la Lys, tout à portée, à deux lieues de la ville ; mais Gand la revendiquait sa propriété. Il ne restait donc à Ypres, pour toute ressource, que l' Yperlé qui

n' était pas navigable. Ypres décida non seulement de le canaliser, mais encore de le diviser en deux bras, l' un allant à Furnes et le côté maritime ; l' autre, vers les villes qui avaient leurs débouchés sur des rivières.

Cette dernière grande oeuvre achevée, l' héroïque petite ville entra dans l' âge d' or. J' entends encore rouler sous ses voûtes profondes les puissantes rumeurs du passé. En haut, le va-et-vient des métiers frappant à chaque coup une poitrine d' homme. En bas, les mille bruits des instruments employés à préparer la besogne aux tisseurs ou bien à

p218

l' achever. Ici, le bruit aigu comme un chant de cigale, que rend le peigne du cardeur ; là, le coup sec des grands ciseaux du tondeur de laine. Plus loin, les bouillonnements de la chaudière où se cuit la teinture pour les étoffes. Au fond, les comptoirs de la vente, les voix qui se croisent ou se répondent ; les prix jetés au vol, acceptés ou refusés par la foule des clients qui venaient là, de l' Orient et du bout du monde : de Venise, de Bergen et Novgorod...

hélas ! Cet âge d' or fut de peu de durée. Le siècle qui le vit commencer, fut aussi le témoin de son déclin.

Philippe Le Hardi, 1er duc de Bourgogne, en épousant Marguerite De Flandre, était devenu le maître de ses états. Bientôt, mécontent de ses nouveaux sujets et voulant les châtier, il vint mettre le siège devant Ypres (1383). Pour y entrer, il fallait d' abord se rendre maître des longs faubourgs occupés par ces tisserands qui n' avaient pu rester au coeur de la ville.

Ceux-ci, ayant tout intérêt à la protéger,

p219

soutinrent vaillamment l' assaut. Ils virent, sans faiblir, leurs maisons tomber une à une en ruines. Le plus cruel, ce fut l' interdiction de les relever. Le vainqueur, profondément irrité d' une aussi longue résistance, punit les vaincus, en leur défendant le travail dans la banlieue. C' était pour ces malheureux un ordre d' exil. La moitié de cette population laborieuse qui faisait la richesse d' Ypres et son légitime orgueil, dut quitter le

pays, s'arracher de la chère cité pour n'y plus revenir jamais.

Quarante ans après ce funèbre adieu, l'Yperlé cessait d'être navigable. On imagina de planter sur tout son parcours des pieux, de façon qu'il n'y eût plus de passage que pour les toutes petites barques. Cela seul eût été pour Ypres une sentence de mort... mais déjà, Ypres n'était plus.

La rivalité entre les villes souveraines de Flandre : Gand, Bruges, Ypres, voilà surtout ce qui les a successivement tuées.

p220

Au moment où la halle d'Ypres s'achevait, celle de Bruges sortait de terre. Qui croirait à voir le lourd édifice-la tour seule est svelte et légère -qu'il soit postérieur d'un siècle à celui d'Ypres. C'est que la destination n'était pas la même. Bruges fondait des magasins, un entrepôt pour les villes de la ligue hanséatique. Ypres avait, avant tout, créé un vaste atelier de travail. Il fallait, dès lors l'éclairer, y faire entrer à profusion la lumière.

De là, ces hautes fenêtres, qui donnent au monument sa légèreté, son élégance.

La grande querelle d'Ypres ne fut pas tant avec Bruges qu'avec Poperinghen qui fabriquait et détournait à son profit la clientèle des acheteurs. Néanmoins, la commerçante Bruges ne se sentit vraiment reine de la Flandre-Occidentale-sa tour porte couronne-qu'après l'abaissement de la petite ville industrielle, petite comme espace, mais si grande dans l'histoire !

Ypres sembla, dès sa naissance, prédestinée pour le pouvoir. Avant sa grandeur

p221

industrielle, nous trouvons la domination ecclésiastique fortement établie. Saint-Martin qui semble commander encore la gigantesque halle, a primé l'industrialisme avant 1200, après 1500. En 1010, Robert li de Jérusalem, comte de Flandre, fit don au patron et protecteur de la ville, à saint Martin-par son prévôt-de tout le territoire que lui avait voué la piété des fidèles. C'était étendre son comté de la ville dans la banlieue. Le pape vint à son tour ajouter à sa suprématie, en faisant défense d'élever aucune autre

église sans l'aveu de saint Martin, *seul*
possesseur. notre-dame, elle-même, qui fut
accordée à la prière des habitants, se vit reléguée
au fond d'un faubourg.

Mais une église à laquelle personne ne songeait,
l'église du travail, sortit elle aussi de terre,
puissante et haute. Saint-Martin, rebâti dans le
cours du xiii^e siècle, montait en même temps que
la halle. Ainsi s'élevaient, à l'envi, les édifices
rivaux, celui-ci, espérant bien masquer celui-là.
Saint-Martin

p222

un moment humilié, en 1500 prit sa revanche ; il
triumpha, il triomphe encore aujourd'hui.
Cette église, pleine du pouvoir occulte des jésuites,
nous raconte à la fois l'histoire du passé et
l'histoire contemporaine.

La chaire dont la balustrade présente une tête de
pape avec la tiare, est soutenue par qui ? Par la
statue d'Ignace De Loyola. à vrai dire, celui-ci
soutient tout.

Un vieil habitant de la ville m'a aidé à trouver la
pierre de Jansénius parmi celle des autres évêques
d'Ypres. Ils n'ont pas osé supprimer ses armes. Mais
il est certain que le prédestinarianisme dut être haï
aux pays-bas espagnols, comme doctrine hollandaise,
de même que l'arianisme fut haï en Hollande, comme
pélagianisme jésuitique.

et pur si muove. et pourtant le monde marche.

La date à laquelle nous arrivons, 1840, marquera
trois jubilés à la fois : celui

p223

de l'imprimerie en 1440, c'est-à-dire, l'élan de la
liberté ; en 1540, celui des jésuites, c'est-à-dire
la réaction contre la liberté religieuse. Enfin,
1640, le jubilé de Rubens, ou le triomphe,
l'apothéose de la nature.

Il est amusant de voir comment cette nature
trionphante s'est jouée, par le pinceau de Rubens,
dans la réaction un peu païenne des jésuites. Son
François-Xavier, qui est à Lyon, semble dire
familièrement au christ foudroyant : " tout beau !
Tout beau ! " il est vrai que le christ n'a pas
grande envie de foudroyer. *tout père frappe à
côté.*

d' autre part, dans un mauvais tableau que possède l' église de saint-Martin qui n' est pas de Rubens, mais fait penser aux siens, on voit Ypres assiégée par les gantois et les anglais. La vierge s' interpose, elle s' avance, reçoit dans un pli de sa robe les boulets ennemis, et s' amuse à les relancer aux assiégeants, parmi lesquels ils font rage. Revenons à Ypres. Celui qui veut comprendre l' Italie doit voir Pise, et celui qui

p224

veut comprendre les Flandres doit voir Ypres. Si déchue qu' elle soit aujourd' hui, cette pauvre petite ville communale, elle a encore, tout comme l' église triomphante, son sanctuaire, ses reliques. Ce sont ses vieilles archives si bien gardées dans leurs coffres de fer et de chêne massif, de l' épaisseur d' un demi-pied. Deux coffres plus modernes sont une merveille, l' un, par ses gonds et serrures dans lesquels on lit les chiffres même des actes, qui y sont enfermés ; l' autre, par ses sculptures en bois qui représentent les quatre membres de la Flandre, c' est-à-dire, les quatre cités souveraines : Gand, avec son lion au repos, endormi au sein de la vierge ; Bruges avec son ours ; Ypres, ses deux croix unies ; Le Franc ou libre pays, avec ses deux anges. Les armoiries de Gand et de Bruges semblent féodales.

En face de l' immense témoin de la grandeur industrielle d' Ypres au moyen âge, en face de la halle, de cette antiquité vénérable, dans l' hôtel même où je loge, j' ai sous les yeux le souvenir vivant de ce passé, dans

p225

ma très vieille hôtesse. Petit commerce et petit esprit sans doute, mais cette octogénaire avec son énergie, sa facilité à tout apprendre : langues, usages et toutes choses, me représente, à merveille, l' universalité pratique de cette ancienne population des pays-bas, ardente comme wallonne, laborieuse comme flamande, et si digne d' être relevée de sa déchéance.

p229

III Anvers. -la peinture flamande.

Quintin Metsys.

la Belgique est une Lombardie dont Anvers est la Venise. Bonaparte, qui sentait toute l'importance de ce port multiple, l'avait donné à son frère Louis : " j' ai là, disait-il, une mine chargée au coeur de l' Angleterre. "

les magnifiques bassins d' Anvers sont, en effet, tout autre chose que notre port du Havre, unique, étroit, étouffé.

Le génie même d' Anvers, puissant, sensuel, éclate dans sa charmante tour aux formes si moelleusement arrondies. Quadrangulaire à sa base, qui est du xive siècle,

p230

en montant, elle devient hexagone, mais elle cache ses angles sous les ornements. Elle a monté, doucement, par une suite d' étages ou mieux d' encorbellements successifs, en si parfaite harmonie, et si bien mesurés dans l' amincissement, qu' elle n' étonne pas. Elle a grandi, s' est élancée des brouillards de l' Escaut, et comme tressée de ses joncs, non pas sublime, malgré sa hauteur, mais belle, svelte et gracieuse.

Les tours, voilà la merveille des Flandres. Elles rivalisent avec les *mirandas* de l' Italie. Mais si haut qu' elles aient monté, ne cherchez pas, dans ces tours d' église, l' élan moral qui lança au ciel la flèche de Strasbourg. Dans cette bonne, grasse et sensuelle Flandre, la forme mollit, la pointe aiguisée s' émousse, ou plutôt, elle n' existe plus. Les nombreuses églises d' Anvers sont plus propres, mais aussi païennes que celles de l' Italie. Il y a profusion de cuivres, de marbres noirs et blancs à l' espagnole, et d' un effet merveilleux. Ce qui est infiniment regrettable,

p231

c' est le mélange des sculptures en bois, presque toujours colorées et grossières en comparaison. Ces immenses décorations peu coûteuses qui font l' effet de joujoux, plaisent au peuple. Il aime les couleurs vives, le rouge surtout, la chair, le sang ; cela se voit bien dans ce tableau, qui est au Louvre, et qui nous donne le spectacle d' une

fête flamande.

ainsi parées, fleuries, ces églises ne sont autre chose qu' un musée profane. La nature triomphe jusqu' au saint des saints. Par son apothéose effrénée, le travestissement de tous les mystères, elles sont encore toute comédie.

à voir les nombreux Rubens qui les décorent, on le croirait un enfant d' Anvers. Il y règne, il en est le roi. Pourtant, Anvers n' est pas sa ville. L' anversois qui remue tant d' affaires, ne reste pas moins flegmatique. C' est ailleurs, au pays de la vigne, sur les bords du Rhin, que ce puissant coloriste a

p232

pris la vie, la chaleur, le mouvement, la fougue inspirée de son génie. Et néanmoins, il remplit tout ici.

à la cathédrale, ses deux tableaux : l' *élévation* et *la descente de croix* sont un poème complet.

L' *élévation* a été peinte sur deux volets. à droite, le centurion qui commande. C' est le personnage obligé de toutes les toiles de Rubens. J' y vois également le beau, le terrible cheval qui se cabre, et dont la dilatation des narines exprime si fortement l' effroi que fait éprouver à tous les êtres animés, un événement aussi fort contre nature que le meurtre d' un dieu.

Au centre, dans un furieux effort, le géant chauve qu' on ne voit que de dos, l' homme jaune dont on frémit d' apercevoir la face. à côté, tout bardé de fer, l' un de ses aides. Le troisième, pour faire monter le corps de Jésus, tire, en tordant la corde à son poignet. Le patient est plein de noblesse. Quoiqu' il monte malgré lui, il semble qu' il y ait élan. Tout cela n' est qu' esquissé. Rubens avait

p233

hâte de passer à la dernière scène de la passion. Le premier tableau est du matin, le second du soir. Tout est fini, la sainte famille descend le christ... le grand artiste atteint ici sa plus haute idéalité. Pour avoir le grand effet, il faut partir du bout de l' église. On voit d' abord, dans un fond noir, deux taches, l' une blanche, le linceul, l' autre rouge, saint Jean. Cela seul est d' un effet sinistre. En approchant, on distingue la disposition en

échelle : *en haut, l' effort*. l' un des hommes pour retenir le corps, voltige sur l' un des bras de la croix ; l' autre, mord le drap sanglant dans lequel on descend la victime affaissée. *en bas, le repos*. Madeleine est à genoux. Un doux sein de femme pour la recevoir. La robe est verte. C' est la femme terrestre, mais si blonde, si pure, qu' elle ne rappelle rien de la pécheresse. à droite, en robe bleue, la femme céleste, la vierge-mère, tout effacée dans la douleur. à gauche, en contraste, saint Jean, rouge et roux, les yeux rougis de larmes, drapé

p234

dans sa robe rouge et posé au pied de l' échelle d' une façon trop académique. Cette robe rouge va bien à cette scène de sang, mais non à saint Jean, à celui qui fut l' ami de Jésus.

Telle est cette magnifique gradation. Le fruit mûr de la mort tombe dans la vie, dans la fraîche et vive jeunesse. Ce n' est pas Madeleine, mais le symbole de la vie, l' éternelle résurrection.

Il doit être facile de se procurer la gravure de ce tableau capital. " Anvers seule a produit plus de graveurs que la France tout entière. " il le sait bien, celui qui me disait cela. On rencontre partout de ces hommes admirables qui se vouent à une mission et lui sacrifient tout. L' archiviste d' Anvers, le bon M Vérachter, est resté garçon, ayant épousé la ville dont il représente si bien le tempérament. Il a recueilli tout ce qui touche directement ou indirectement à sa chère cité : histoire, littérature, monnaies, surtout les gravures. Il a des spécimens de trois cent quatre-vingts maîtres. Je n' ai pu qu' entrevoir

p235

ce trésor. Que de choses m' en restent pourtant ! Les hommes, en Belgique, sont aussi assidus que les femmes aux offices du dimanche. Mais y viennent-ils seulement pour prier ? Ici comme à Bruxelles, une musique immense triomphe dans l' orgue, comme les trois Rubens sur l' autel même. Combien faible et effacée, en opposition à ces grandes voix du peuple et de la nature, la personnalité du vieux prêtre qui, tout seul, dit la messe à voix basse. évidemment, le sacrifice est l' accessoire.

La couleur est aussi une musique, et celle-ci ne se tait jamais.

On affirme, et je le crois, que l'oeuvre entre toutes inspirée du grand maître, est son *saint Georges* et la *sainte famille*. le premier de ces deux tableaux appartient à l'église saint-Jacques. à lui seul, il remplit la chapelle que Rubens s'est bâtie pour son tombeau. L'artiste-roi a pris pour lui, ni

p236

plus ni moins que la chapelle de la vierge. Mort, il en occupe les caveaux avec ses morts : ses deux femmes. Sur la dalle funéraire qui le recouvre, sont gravées les armes orgueilleuses qu'il se composa lui-même : le lion belge, le cor d'Espagne, les deux roses d'Angleterre, le lys de France, un royaume pour chaque quartier, tous les états tributaires.

Mort, il vit toujours et triomphe. L'insolence du génie éclate dans cette toile, avec une impétuosité extraordinaire. La vierge n'est autre que la jeune femme, dite *au chapeau de paille*, et connue de tout Anvers. Elle trône en robe bleue. En face, sont les deux femmes légitimes, la première en madeleine, vêtue de noir, sans doute pour faire ressortir l'admirable blancheur des chairs. Les deux épouses sont debout, modestement, devant la maîtresse.

Derrière, un chevalier tout couvert de fer, un ardent saint Georges, qui n'est autre que Rubens, dans une attitude héroïque, dominatrice, avec son drapeau au vent. Dominateur

p237

de la religion même. Ce drapeau, qu'il tient d'un bras si ferme, c'est le drapeau vainqueur de la renaissance.

Une figure, une attitude si énergiques, ne rappellent guère le portrait traditionnel, la tête coiffée d'un chapeau, qui est reproduite partout, notamment dans le tableau de l'apothéose des grands hommes belges, au musée de Bruxelles.

Ce saint Georges plein de feu, de matérialité, est l'âme de tout, son souffle vivifie tout. Le vent de l'esprit passe sur lui, ses cheveux volent, son drapeau frémit. Sur le devant de la scène, noble,

triste et solennel, un grand vieillard, le père de Rubens, montre ces belles formes passagères. Ce vieillard, c' est le *temps*. le temps, ce fond immuable de mobilité, d' où la nature suscite des formes éphémères. Mais le génie les immortalise par une seconde création. à distance, ces toiles paraissent admirables encore, comme gamme harmonieuse de couleurs. On approche, et l' on voit que le progrès de la lumière est en rapport avec

p238

le progrès de l' action. Par exemple, dans l' *élévation de la croix*, la lumière et le mouvement partent du cavalier en rouge qui ordonne ; de là, au christ soulevé dans le demi-jour, et enfin, la lumière décroissante s' éteint tout à fait dans la vierge, dans la nuit du désespoir. Mais la plus belle harmonie de couleurs, c' est peut-être avec la *descente de croix*, l' *assomption*. cette toile est aussi dans la cathédrale, au-dessus du maître-autel. L' ensemble est éclatant, et pourtant si doux, si fondu, d' une lumière si suave ! J' allais dire, attendrissante à faire pleurer. Quant au dessin, les formes sont larges et pleines, mais non pas grasses et lourdes, quoi qu' on ait dit. Rubens les évite d' ailleurs fort bien quand il veut, ces formes trop amples et pesantes qu' on lui reproche. Il suffit de citer son *saint François mourant*. les moines qui sont autour de lui, présentent une rare collection de formes maigres, avec l' expression de rétrécissement, de contraction nerveuse qu' imprime aux vivants, la vue

p239

de l' agonie et de la mort : pitié, dégoût, frisson involontaire. Pour lui, le saint, tout mort qu' il soit déjà de corps, il tremblote aux mains, de fièvre, et grince des dents du désir d' atteindre l' hostie. Ces mérites si divers dans un même artiste, me font croire que Rubens a été la fin de cette longue carrière de la peinture, ouverte par Van Eyck, c' est-à-dire le plus haut point de *liberté*, de *facilité* que l' art humain ait pu atteindre, qu' il ait acquis : le triomphe le plus complet de l' homme

dans cette rivalité avec la nature.

Depuis les miniaturistes jusqu' à Rubens, les conditions de la peinture, ses facilités, ses libertés ont été croissant. La grandeur des figures a augmenté, et le nombre, la diversité des objets servant de cadre : paysage, architecture, animaux, meubles, etc.

Les peintres du xve siècle sont assurément de bien grands peintres. Que leur manque-t-il ? Ce qu' eut Rubens : la facilité, la liberté.

p240

La peinture fut pour eux un labeur. Retardés, ralentis par la partie technique, ils ont beaucoup de l' ouvrier. Il y a tâtonnement. Les personnages ne sont pas habilement mis en scène ; ils semblent préoccupés du public. Ceux de Rubens, au contraire, parfois d' une violence effrénée et souvent cyniques, agissent comme s' ils étaient seuls ou bien se moquent du spectateur. Je pense, ici, au tableau de la *flagellation* où l' un des flagellants, dans le feu de l' action, pour se donner plus de force, appuie brutalement son pied sur le mollet du christ, tandis que l' autre, au repos, regarde effrontément la foule par-dessous la main.

L' art est art au plus haut degré, lorsque les conditions techniques ne le retardent pas, lorsqu' il accomplit son oeuvre comme création naturelle, lorsque enfin l' art devient nature. Peut-être Rubens l' est-il trop, et trop affranchi des obstacles.

Il trouvera pourtant sa limite, l' impossibilité de pousser son art plus loin. Cette impossibilité explique comment ce prodigieux

p241

artiste qui avait réuni toutes les habiletés et les expériences acquises par la peinture-en trois siècles de labeurs-parvenu à la limite de son expérience, se tourmente, s' irrite, se torture... en vain. Il faut qu' il s' arrête.

Après Rubens, la peinture faiblissant comme conception, va s' appliquer au portrait, c' est-à-dire à l' imitation des réalités telles quelles.

Alors, l' art se continuera dans la musique, cette autre gloire des pays-bas.

Pour nous résumer, où est la moralité de ce

mouvement de renaissance qui semble, au premier regard, immoral dans son triomphe ? C' est que l' art, arrivé à ce degré, donne le change aux passions. Au contraire, lorsqu' il est faible, il est un instrument de passion. Mais qu' il grandisse et se répande, alors il cultive, élève la pensée de tous. Bientôt nous verrons la foule comparer, discerner d' elle-même, et, sans guide, s' éprendre, autant que des beautés réelles, de la beauté symbolique, forme supérieure de l' amour.

p242

Je l' ai dit :
le vrai peintre d' Anvers n' est pas Rubens. Il a beau remplir de son long règne la ville flamande, ce titre appartient au *forgeron d' Anvers*, à Quintin Metsys. Ses oeuvres, si justement populaires, portent bien cette empreinte d' une main soigneuse, patiente, d' ouvrier. Les deux saint Jean du triptyque qu' on voit au musée de la ville, sont également marqués de ce caractère. Dans le tableau de *saint Jean l' évangeliste*, la plupart des personnages grimacent, les figures sont cherchées, intentionnées à l' excès. Il faut en excepter pourtant les deux hommes qui attisent le feu sous la chaudière. Ce sont d' excellentes personnifications du peuple. L' artiste, on le sent, les avait sous les yeux, ou bien il les retrouvait en lui, vivants, par ses réminiscences populaires.
saint Jean-Baptiste décapité, voilà l' oeuvre

p243

supérieure. Accomplie de conception, elle le serait d' exécution, s' il n' y avait encore quelque raideur dans les mouvements. La fille d' Hérodiade, hors d' elle-même, toute blanche de saisissement, apporte sur un plateau l' horrible présent d' amour que sa mère a exigé du roi. La petite fille raconte l' étrange chose. Sans doute, elle n' a jamais vu la mort violente. Elle en frémit. La belle Hérodiade qui a plus d' expérience, ne se trouble pas, elle ne change pas de couleur, mais plutôt, semble tout *accoutumée à de pareils présents*. de sa jolie main, elle dirige un petit couteau sur l' auguste front du précurseur, sur cette tête pâle qui, les yeux fermés, n' en regarde pas moins les deux coupables et semble porter écrite leur condamnation.

Les spectateurs sont tous gens de cour, bien élevés et bons courtisans ; ils ne témoignent aucune horreur. Le petit chien seul japperait, sans un page qui le retient. Derrière la fille d' Hérodiade, apparaît le visage calme d' un discret serviteur. Aux tribunes qu' on distingue au fond, quatre musiciens en

p244

rouge ont suspendu le concert et regardent. L' horrible incident a lieu entre deux coups d' archet.

Le roi lui-même, énorme tête à barbe et cheveux noirs, regarde aussi et reconnaît le mort ; il n' exprime pas même un regret. Il avait donné sa parole, il n' y avait pas à s' en dédire. Peut-être le pauvre homme, tout roi qu' il est, et si imposant dans son immense crinière, n' ose avouer ce qu' il en pense. Il pourrait bien être grondé et mis par elle en pénitence.

Un autre artiste flamand, Memling, a traité le même sujet en deux grands tableaux qui sont au musée du prince d' Orange à Bruxelles. Il y a moins d' éclat de coloris, de nature peut-être, mais une expression rêveuse et mystique. Ce grand peintre évangélique était moins propre à ces atroces sujets juifs que le *forgeron d' Anvers*.

p247

IV Gand. -son passé. -Van Eyck.

Encore Rubens.

celui qui veut aller d' Anvers à Gand, doit prendre d' abord le bateau à vapeur qui remonte l' Escaut.

Tels ont été, en 1832, les adieux des hollandais.

Ils ont inondé cette partie de la tête des Flandres afin de rester, par eau, en communication avec la formidable citadelle d' où leurs soldats bombardaient la ville.

p248

Comme pour laisser des regrets au voyageur qui la quitte, Anvers déroule devant ses yeux son magnifique panorama ; au-dessus des nombreuses églises, plane la gracieuse tour, immuable, sur les révolutions qui ont changé tant de fois le destin de la cité.

En 1492, les marchands de Bruges émigrent à

Anvers ; en 1576, d' Anvers, ils passent en Hollande, à Amsterdam ; en 1732, d' Anvers, ils se portent à Rotterdam. Mais les positions exceptionnelles comme Amsterdam, Venise, Bruges, sont tôt ou tard abandonnées. Au contraire, Anvers assise en reine sur son fleuve (l' Escaut mesure ici, entre ses deux rives, cinq cents mètres de largeur), Anvers ne peut périr. Les bouches de l' Escaut regardent celles de la Tamise. Le traité de Westphalie, en

p249

1648, les avait fermées au commerce du monde. Les français les rouvrirent en 1792. Vous la retrouvez partout et toujours, notre France, en défenseur généreux, désintéressé du droit et de la liberté des peuples...

la traversée dure une heure à peine. Embarqué à six heures du matin, je descends à sept du bateau, pour m' engager à travers des champs admirables de culture. Ils se déroulent à l' infini, sur la vaste plaine tant de fois abreuvée, nourrie de sang, de chair humaine. Elles n' en sont que plus fécondes ces riches campagnes ! Au moment de l' année où la nature se fait sa fête, vous croiriez voir, descendu sur terre, le ciel même. Jusqu' aux dernières limites de l' horizon, elle ondule, la mer d' azur, sous la brise. C' est la fleur du beau lin de Flandre que les délicates mains de nos mères ont si longtemps filé, et qui paya, en partie, la rançon de Duguesclin.

Partout, sur la route, les fenêtres vous regardent parées de fleurs et de verdure. Chacun, ici, a sa petite maison, son petit jardin, sa petite terre. La maison, très

p250

propre, n' est plus peinte à l' huile comme en Hollande. Elle craint moins l' humidité. La vie du foyer est forte dans les Flandres, le travail s' y fait en famille. Plus on a d' enfants, mieux on est secondé. Les mères, en ce pays, ne maudissent pas leur fécondité. Dieu veuille que cela dure. Ce qui me touche encore, c' est la sollicitude qu' ils ont tous pour les bêtes et même pour les plantes. Je vois un aubergiste qui arrose, avec des précautions infinies comme on ferait de la plus délicate fleur,

un arbre déjà fort, planté devant sa porte.
Visiblement, c' est pour lui un ami.
Au bord des chemins, les jeunes plantations sont
toutes entourées d' un grillage. De même, les soins
donnés aux animaux domestiques m' ont semblé aussi
attentifs qu' intelligents. Ainsi le paysan, l' été,
abrite son cheval de la piquûre irritante des
mouches, en lui voilant la face d' un frais et
mouvant feuillage. Lorsqu' il revient du travail, s' il
est en sueur, son maître, au lieu de l' enfermer
aussitôt, doucement le promène pour

p251

l' aérer, le bien sécher. La France aurait à profiter
de ces exemples d' humanité envers les bêtes, si
susceptibles d' attachement lorsqu' on les traite avec
douceur.

Gand, riche cité industrielle, est trop étendue
pour offrir, au premier regard, la physionomie très
personnelle d' Anvers ou de Bruges. Ainsi qu' à
Rome, vous trouvez, enclos dans la ville, de vastes
jardins et même des champs de labour. Le béguinage
de Gand fait, à lui seul, un quartier entouré de
fossés, de hautes murailles. Il y a aussi, comme à
Venise, une multitude de canaux qui coupent la ville
en tous sens, et la divisent en îlots reliés par une
infinité de ponts.

Placée au centre des Flandres, au centre des eaux
douces, au point où se marient la Lys et l' Escaut,
où viennent aboutir de nombreuses rivières ; gardée
derrière, par le pays de Waës, pays d' accès
difficile, coupé de canaux, de fondrières
impraticables, -une petite Vendée du nord, -Gand
fut de

p252

bonne heure le centre de l' industrie flamande.
Toutes ces eaux qui coulaient pour elle, étaient
gardées avec un soin jaloux. Bruges, cité
marchande, voulut détourner la Lys à son profit,
et Bruges fut brisée. Mais de ce jour aussi, fut
brisée l' unité communale qui faisait la force et
la grandeur des Flandres. Gand victorieuse, de
Bruges, allait rester seule, isolée, jalousée des
autres villes voisines qui, puissantes elles-mêmes,
et fiefs d' empire, n' étaient pas moins obligées de
dépendre de sa juridiction et de reconnaître en elle

un juge suprême.

De là, des résistances, des révoltes, d' inextinguibles haines. Plutôt que de se soumettre, les villes d' alentour préféraient faire appel à la juridiction lointaine de Lille, ou même au parlement de Paris. à ces embarras intérieurs vinrent s' ajouter les guerres. Elles commencent à la fin du xiii^e siècle, entre la Flandre et la France.

En 1302, Courtrai ; en 1304, Mons-En-Puelle ; Cassel, en 1328. La fin du siècle sera

p253

marquée d' une tache sanglante : Rosebecque ! Où l' on vit les gantois se lier entre eux pour être sûrs de ne point se séparer et mourir ensemble.

C' est que Gand surtout devait souffrir de ces guerres, étant le centre d' une population ouvrière que ruinaient les longs chômages. D' un autre côté, l' Angleterre devenait industrielle ; toutes ses laines ne passaient plus comme autrefois dans les Flandres ; elle en gardait une partie pour les tisser elle-même. Gand se trouvait donc affaiblie lorsqu' elle entra en révolte contre ses nouveaux seigneurs, les ducs de Bourgogne.

Jean Sans Peur, oncle du fol Charles Vi, ayant tué Louis D' Orléans et se sentant dès lors le vrai roi de France, était venu mettre le siège de sa justice au coeur des Flandres, à Gand même. Non pas, selon l' esprit germanique des vieilles formes allemandes simples et peu coûteuses, si chères aux flamands ; mais la justice selon l' esprit romain, dur, chicaneur, paperassier.

Gand ne se résigna pas. De son vieux beffroi

p254

dont la monstrueuse cloche ne s' ébranlait que dans les grandes crises, partit le signal de la révolte.

Mais les villes voisines ne répondirent que mollement à ce suprême appel ; elles se souvenaient de la tyrannie de leur rivale. Gand, abandonnée, accablée, ne faiblit pas ; elle résolut de combattre seule avec son droit. Il alla ainsi à la mort, ce grand peuple, dans sa simplicité héroïque, trahi, attiré dans un piège, traqué comme bêtes fauves, poussé dans l' Escaut, et là, assommé, noyé ! ... il en mourut vingt mille, et l' on trouva parmi tous ces cadavres entassés, même des prêtres et

des moines.

Le duc de Bourgogne, monté sur son grand cheval de bataille qui portait quatre blessures faites par les piques ennemies, fit son entrée dans la ville.

Ce cheval sanglant ne disait rien de bon. Les survivants durent se croire morts. On vit les échevins, en chemise, pieds nus ; les bourgeois, en longues

p255

robes noires, venir au-devant, et crier pour tous : *merci !* ... le duc, contre toute attente, voulut bien faire grâce. Mais, hélas ! Une grâce qui ressemblait terriblement à une condamnation. La sentence portait que Gand, de ce jour déchu, perdait non seulement sa juridiction, sa domination sur les pays d'alentour, mais que la grande cité qui fut le coeur et l'énergie des Flandres, redevenait mineure et retombait pour toujours sous la tutelle du vainqueur.

Après Philippe Le Bon, Charles Le Téméraire ; après Charles Le Téméraire, Charles-Quint, c'est-à-dire, la tyrannie toujours croissante.

Charles-Quint était né à Gand, il s'en croyait le maître sans contestation. Et voilà que les gantois, ayant à leur tête Philippe D'Arteveld, levaient de nouveau l'étendard de la révolte.

Charles-Quint fut aussi impitoyable pour Gand que son aïeul l'avait été pour Liège. Il vint en personne lui brûler sa

p256

charte et décréter que la cité, jusque-là industrielle, ne serait plus désormais qu'une place de guerre commandée par une citadelle formidable, toujours prête à foudroyer ses habitants.

Gand est aujourd'hui une ville essentiellement collectrice : riches archives, riche bibliothèque occupant une ancienne église ; admirable musée. Les collections particulières renferment des trésors.

Les autres villes de Flandre en possèdent aussi sans doute, mais elles sont avares de leurs richesses. Tout ce qui importe est soigneusement caché aux étrangers.

Ici, au contraire, j'ai trouvé tout ouvert et la plus cordiale assistance. Dès que l'archiviste de Gand, M Lenz, a su mon arrivée, il s'est empressé de me venir voir et de tout mettre à ma disposition.

Je lui ai conté mes mésaventures. Alors, il m' a appris que l' archiviste de Bruxelles avait mis la terreur dans le pays.

p257

Malgré tous les mauvais vouloirs, j' ai pu m' orienter et pénétrer le secret de la résistance obstinée de toutes ces villes de Flandre contre la tyrannie de leur seigneur. Ces villes prenaient tout au point de vue féodal. Elles devaient des aides à leur comte sans doute, mais des aides nobles, c' est-à-dire en hommes et non en aides-serfs, en prestation. Tout au plus voulaient-elles convertir en argent, le vin et autres denrées semblables qu' elles payaient dans les cas féodaux de joyeuse entrée, de mariage, de chevalerie, etc. à part cela, aux demandes d' argent faites, même en pleine paix, les villes répondaient invariablement par des offres d' hommes, sachant bien qu' on pourrait tourner leur argent contre elles. Chaque homme, au point de vue germanique, était seigneur de sa personne et abdiquait cette seigneurie en faveur d' une corporation.

p258

La seigneurie de la corporation, comme celle de l' individu, était représentée par une maison. Cette maison répondait des fautes de l' individu ; elle était en quelque sorte l' individualité du membre de la ville ; ainsi, la veuve occupant une maison, devait un homme au service militaire.

Et le comte qui avait une maison à Gand, sous le nom de Louis De Flandre, était tenu de payer pour elle le cens.

Chacune de ces maisons avait pignon sur rue, pignon aigu comme flèche d' église, pignon triomphal. Ces façades généralement ouvragées dans le bas et autour de leurs jolies croisées, restent frustes et un peu lourdes dans la partie supérieure. On voit encore, en ce genre, la maison des bateliers réunis en corporation (1531). Elle conserve aux fenêtres du second étage, un petit fleuron, dernière trace du gothique fleuri.

Cette ville de Gand, si longtemps comprimée, aspire fortement à la liberté individuelle ; vous en trouvez l' affirmation à chaque pas que vous faites dans la rue. Partout,

p259

au-dessus des portes, je lis : *libre maison. Libre héritage.*

ici, de même qu' à Bruges, resplendit le précurseur de la renaissance, le grand peintre Van Eyck. Le tableau qui est à Bruges-un caprice du génie-lui fut commandé, en 1430, par un brave échevin de la ville qui s' est fait peindre en fourrures, grosse figure ridée, plissée, pâle, grasse, un livre et des lunettes à la main. Ce donataire a dû être en son temps un guerrier, car les petites statues placées au fond de sa chambre, représentent Samson ouvrant la gueule du lion, et David décapitant Goliath. De plus, le vieux, à genoux, est présenté à l' enfant Jésus par un grand saint Georges couvert d' une éblouissante armure d' or. Il montre le bonhomme d' un air grivois qui semble se moquer un peu de lui. Je croirais encore volontiers qu' à un moment de sa vie, mon échevin quittant le métier des armes, s' est mis à commercer avec les îles lointaines,

p260

car l' enfant a reçu en don un oiseau bien rare à cette époque : une perruche.

La vierge, belle, longue ganache flamande, à fine chevelure rouge, tient dans ses bras son fils, très laid et négligemment dessiné. Elle le tient froidement, impartialement, entre un bel évêque sérieux et le joyeux saint Georges. Mais l' enfant, moins impartial que sa mère, tourne le dos à l' homme d' église et se porte vers l' homme de guerre qui donne de si belles perruches... tout cela fondu dans une chaude lumière, plus chaude qu' aucune lumière réelle ; mais si bien harmonisée, que personne n' osera dire que ce n' est pas la nature.

On affirme que Van Eyck tenait ses couleurs exposées au soleil, et cela, plusieurs fois, avant de s' en servir. Il semble, en effet, que les rayons du soleil s' y soient infusés à longs flots.

Ce tableau, équilibré de sérieux, de verve moqueuse, d' église et de don quichottisme marin et guerrier, où l' inventeur de la couleur, le peintre de la lumière a placé dans

p261

les mains d' un enfant décrépité, le joujou vivant des découvertes modernes, l' oiseau trouvé d' hier, l' oiseau des îles tropicales, ce joujou, dis-je, me semble un signe vivant de la *renaissance* dont la joyeuse aurore commençait à poindre dans les toiles de Van Eyck et ailleurs.

Le tableau de Gand, capital comme oeuvre d' art, l' est bien moins comme pensée. C' est le travail commun de toute la famille, des deux frères, et peut-être aussi de la soeur qui, dit-on, est enterrée dans l' église.

Ici, ils ont voulu faire de la gravité, de la sainteté. Le christ, mitré, rouge, à barbe fourchue, byzantin par l' immobilité, d' un idéal profond, terrible plus que noble, est pourtant réel, nature, s' il en fut jamais. Il siège entre le sauvage et velu saint Jean-Baptiste, perdu dans sa monstrueuse chevelure noire, et la vierge, qui lit doucement, à voix basse, bouche entr' ouverte ; il est l' équilibre divin, entre la nature sauvage qui pressent Dieu, et la nature adoucie où Dieu a passé.

p262

En cette riche Flandre, que d' oeuvres sacrifiées, perdues ! ... au pied de ces trois grandes figures, on voyait autrefois, d' un côté, le mystère de l' apocalypse, de l' autre, Adam et ève. Ceux-ci ont été relégués aux archives de l' évêché par le chapitre, sans doute en punition de leur nudité. Deux autres volets ont passé, des mains des anglais, dans celles du roi de Prusse qui les a achetés 40,000 francs.

Qu' ils gardent bien au moins leur inestimable chef-d' oeuvre : l' *adoration de l' agneau divin*. on compte, sur cette toile, trois cents figures, toutes traitées avec le même soin. Au premier plan, belles têtes d' hommes barbus, rasés, contrastés fortement, avec un art infini... des papes qui baissent les yeux et rêvent. Devant eux, des moines agenouillés, paupières hautes et qui regardent, plus habitués qu' ils sont à soutenir la lumière mystique. Parmi tous ces saints personnages en action, je vois Van Eyck et Philippe Le Bon

p263

entouré de ses serviteurs. Ce sont autant de portraits. Vous reconnaîtrez Van Eyck à sa noble et intelligente figure. Il est coiffé d' un bonnet. Au second plan, le charmant bataillon des vierges,

singulièrement élégantes par la taille, la longue chevelure, l' attitude. Les fines palmes qu' elles tiennent à la main, s' entre-croisent, de manière à former une avenue. Légères arcades, un long berceau, ou plutôt une longue nef, une église de la nature dont la voûte est faite de l' azur du ciel.

L' agneau divin que tous adorent, et duquel partent des rayons qui vont illuminer la foule, occupe le centre du tableau, mais non pas couché, endormi, comme on le représente habituellement. Ici, il est debout, animé, dans un mouvement très vif. Action, lumière, dessin, tout est admirable d' harmonie, de pensée, d' exécution.

Le saut est brusque de là, aux deux ébauches de Rubens que je viens de voir dans la

p264

collection Schamp, à la veille, elle aussi, d' être vendue, dispersée.

La première de ces ébauches nous montre saint Benoît sortant d' un magnifique palais bénédictin. Sans descendre de la place, mais se tenant en haut, comme pour mieux constater le miracle, il ressuscite un enfant et une femme. L' enfant moins mort, ce semble, revient vivement à la vie dans les bras de son père qui le soulève vers le saint.

Mais la femme, la femme est bien pesante vers la tombe ! C' est déjà un cadavre. On ne le voit que trop aux laides taches jaunes qui s' épatent sur le corps. Il est d' autant plus lourd et affaissé, ce corps, qu' il se présente de face par un raccourci.

Eh bien, si loin qu' il soit dans la mort ce cadavre, voilà qu' il s' éveille et regarde d' un regard fixe.

Que vous alliez à droite ou à gauche, il vous suit toujours, ce regard... vous ne pourrez l' oublier.

à côté, un possédé se tord entre trois démons qui se pendent à lui et l' entraînent. Ici encore, c' est l' oeil qui vous tient sous le

p265

frisson, vous impressionne de terreur... cet oeil renversé, inégalement ouvert, exprime d' avance les tortures de l' enfer auquel le saint veut l' arracher.

Autour, tout s' agite, tout crie, hurle et se heurte, les mendiants, les porte-croix. D' autres possédés embrassent les colonnes du palais, ils se tordent autour, sans doute dans l' espoir d' échapper.

L' autre ébauche de ce démon de génie, c' est la chute des réprouvés. Michel-Ange était trop honnête pour traiter un pareil sujet. Les maudits de son *jugement dernier*, dans la chapelle Sixtine, sont des pécheurs d' une figure austère. S' ils ont péché, je jurerais que c' est seulement par orgueil. Si c' est autrement, il est visible qu' ils ont laissé ces basses concupiscences dans la terre où ils ont séjourné longtemps. à l' heure du réveil suprême sonné par la trompette de l' archange, il semble qu' ils soient déjà purifiés.

Les maudits de Rubens sont les maudits de la chair ; ils sont encore dans l' ivresse, dans l' orgie, et semblent la continuer en tombant. Il y a là des corps tout roses, d' un

p266

rose improbable, vivants, trop vivants, qui tombent ainsi dans la perdition pêle-mêle avec les diables. Ceux-ci jouissent déjà de leur victoire, on les voit mordre à pleines dents et les enfoncer avec délices dans ces succulentes chairs de damnés... ce qui fait frémir, c' est que tous ces malheureux, surpris dans le péché même, entraînent avec eux le lit de l' orgie ; ils s' accrochent aux draps, en glissant dans les profondes flammes.

Pour échapper au souvenir de ces bacchanales furieuses de l' imagination, j' ai visité, ce soir, tout près de Gand, cet intéressant village-couvent, peuplé de femmes et fermé de fossés, de hauts murs. Mais il n' est pas si bien fermé, ce béguinage, qu' on n' y entre et que les quasi-nonnes n' en sortent, au moins pour aller prendre ou rapporter leur ouvrage. Ces béguines ou *prieuses*, au bout de dix ans d' une vie commune, obtiennent ce qui

p267

est l' objet de leurs vœux, le point essentiel cher à l' esprit féminin, l' aparté dans l' habitation, et ce qui est pour chacune la plus grande part du bonheur ici-bas, le ménage à soi, la petite cuisine, le petit tripot. Ainsi, dans un bâtiment où elles sont vingt-cinq béguines réunies, j' ai compté vingt-cinq moulins à café, vingt-cinq coquemars... rien de vulgaire dans cette vie quasi monastique. Le charme féminin rehausse tout. Elles ont encore chacune le petit jardin qui fut si sévèrement,

si durement supprimé dans la réforme de Port-Royal, et auquel la pauvre vieille religieuse, si résignée qu' elle fût à l' obéissance, au sacrifice, ne pouvait renoncer.

p271

V Bruges.

Liège. -Le palais du prince-évêque.

à l' exception d' un coin de landes où s' espacent de méchants petits bois, coupés de marécages, le sol, entre Gand et Bruges, est fort riche. Notre voiture est entourée d' une population nombreuse qui se rend à la ville pour entendre la grand' messe. Les femmes, presque toutes enveloppées de longues mantes noires, donnent à ce défilé quelque chose de funèbre. Le sang est remarquablement beau. Au fond des capes rabattues, on entrevoit de jolis visages, de jolis yeux, et

p272

ces admirables cheveux blonds qui sont l' orgueil des flamandes. Les formes sont un peu lourdes, le nez un peu gros, ce qui tient sans doute à l' humidité du climat.

Bruges, qui n' est qu' à dix lieues de Gand, s' annonce par de charmantes maisons de campagne encorbeillées de fleurs. à l' horizon, d' une belle et sombre verdure, se détache la rouge, l' incomparable tour de la halle, svelte, renflée, légère, royale, portant couronne à son sommet.

Nous débarquons, et je passe ce long jour férié à parcourir, en tous sens, l' intérieur de la ville, suivant les canaux silencieux, passant les ponts, tournant autour de cette *halle*, qui me raconte, à elle seule, toute l' histoire du passé, et d' où je puis embrasser, en grande partie, cet admirable panorama.

Les longs quais qui bordent les canaux jadis encombrés de marchandises et regorgeant de vie, ne sont plus aujourd' hui, sous leurs beaux ombrages, que des promenades à peu près désertes. Mais ce qui rehausse singulièrement la morte cité, c' est, de toutes

p273

parts, la vision de la noble, la maternelle tour,
planant dans son indicible beauté, sur Bruges,
comme à Pise, la tour penchée, tout près du
Campo Santo.

Cette ville est restée fortement empreinte du
lointain moyen âge. Les canaux dormants où la vie
ne passe plus, les églises en partie vides de
fidèles, sont toujours pleines de l' ancienne
grandeur de la cité. à notre-dame, le tombeau de
Marie De Bourgogne, tuée à vingt ans par une chute
de cheval. Cette chute décida du sort d' une province.
Elle repose, la jeune morte, toujours visible en
sa statue, couchée sur la pierre sépulcrale noire
et violette. Charles-Quint voulut élever à côté,
le tombeau de Charles Le Téméraire.
Ils sont là, le père et la fille, tous deux morts
de mort violente. Au-dessus de la poussière et du
néant, le signe de l' orgueil persiste dans les deux
arbres généalogiques d' écus émaillés. (pater et
mater.) de charmantes figurines d' anges, en cuivre
ciselé d' or, soutiennent l' arbre de Marie. Les
anges

p274

deviennent des femmes du côté de Charles Le
Téméraire. Ce tombeau est l' excès de la renaissance
affectée, minaudière. Néanmoins, l' ensemble est
grand.

" arrête, c' est la poussière d' un empire. "
on dit *Bruges morte*, comme les italiens disent
Pisa morta. un des traits de ressemblance entre
ces deux villes s' est conservé dans la toute petite
église de Jérusalem qui fait penser à l' autre
merveille, le bijou sans pareil, à *Santa Maria
della spina*, bâtie au bord de l' Arno, en face
de la tour immaculée qui se penche, compatissante,
sur la cité en deuil.

Adorna, bourgmestre de Bruges, bâtit cette église
vers 1435, sur le plan du saint-sépulcre. Il alla
deux fois, tout exprès, à Jérusalem. Ainsi, les
pisans rapportèrent de la Palestine la terre de leur
Campo Santo.

Dans la triste et silencieuse ville qui me va si
bien-j' ai toujours aimé la mort-je ne vois de
gai, de réjouissant, que la statue d' un dieu
sylvestre jouant du chalumeau

p275

devant le palais de justice, à la porte même de la cour d' assises. Cela seul indiquerait que le monument a changé de destination. Bruges, chef-lieu de la Flandre-Occidentale, était la capitale d' élection des comtes de Flandre. Philippe Le Bon avait bâti pour lui ce palais. La chambre où le jury se retire pour délibérer, possède une cheminée, la plus belle peut-être du monde. Frise charmante, bas-relief un peu risqué, la chaste Suzanne sortant du bain. Au coin, un amour rieur vous montre la scène avec un sourire diabolique. Au-dessus, reparaît la gravité. Charles-Quint, presque de grandeur nature, se détache avec l' épée nue. Il tient le milieu de la cheminée. à sa droite, Maximilien D' Autriche et Marie De Bourgogne sa femme ; à sa gauche, Charles Le Téméraire et sa petite-fille Marguerite, veuve inconsolable de Philibert Le Beau.

Cette admirable cheminée fut faite pour consacrer le souvenir du traité de Cambrai ou de la paix des dames, conclu entre deux femmes : Louise De Savoie, mère de François Ier,

p276

et Marguerite, devenue gouvernante des pays-bas (1529).

Ce palais, ainsi que l' hôtel de ville, donne, par derrière, sur un canal très pittoresque. La gaieté des jardins fleuris se regardant dans l' eau dormante qui leur fait miroir, contraste avec la tristesse des vieilles maisons abandonnées. La nature se rit de nos deuils. Dans les Flandres, où la terre est, comme en Hollande, une conquête de l' homme sur les eaux : à l' occident, sur la mer, à l' orient sur les eaux douces, les canaux, devenus aujourd' hui pour la plupart inutiles, ont été, dans le principe, les voies naturelles de communication entre les villes naissantes.

Mais à mesure que la Flandre développa ses industries, elle songea tout naturellement à employer ses rivières qui pouvaient ou lui abréger la route, ou la dispenser de passer par une ville ennemie, rivale. Les rivières furent donc à leur tour canalisées.

Cette grande question des eaux emplit tout le xive siècle. Ypres, pour éviter de

p277

longs détours et s' affranchir de Gand, creuse l' Yperlé, le rend navigable. Bruges, puisque Gand a pour elle l' Escaut, cherche à s' emparer de la Lys ; mais Gand ne veut rien céder, et la témérité de Bruges reçoit une terrible leçon.

On voit ce que fut jadis la contrée, aux énormes églises de certains villages aujourd' hui à peu près déserts. Les ouvriers des villes souveraines, trouvant qu' ils payaient trop cher l' honneur de leur appartenir, s' éloignaient, s' en allaient avec leurs métiers dans le bourg voisin, le hameau même, où ils payaient moins cher les vivres et fabriquaient à meilleur marché.

Mais cette émigration dans la campagne ne se faisait pas sans luttes. La domination de la grande ville sur la banlieue, sur le prochain village, le bourg, le hameau, comme sur les petites villes sujettes, était analogue à celle que les romains exerçaient sur leurs colonies. Ici, la domination était plus lourde, parce qu' elle était pratiquée sur chaque homme, c' est-à-dire sur chaque métier. Le

p278

tisserand, plutôt que de subir cette tyrannie féodale, préférait s' en aller plus loin encore, et s' affranchir ainsi des impôts toujours grossissants, frappés par des seigneurs aussi magnifiques que les ducs de Bourgogne, tandis que les revenus allaient toujours diminuant.

C' est ce qui explique la dépopulation des environs de Bruges. Une autre cause de sa déchéance, ce fut l' affranchissement, par le comte de Flandre, des villes vassales : l' écluse et Dam, dont les ports s' ouvraient au commerce extérieur. La funeste domination espagnole en acheva la ruine. Peu à peu, l' embouchure de la Huys et Dam s' ensablèrent au point de ne pouvoir plus recevoir les vaisseaux. En 1506, le comptoir de la Hanse fut transporté à Anvers.

Longeant toujours les canaux parés d' arbres, d' ombre, de poésie, je me trouve en face de l' hôpital saint-Jean qui garde un merveilleux trésor : la *châsse de sainte Ursule*,

p279

d' Hemling, le grand peintre rêveur et mystique des

Flandres. J'entre dans l'église. Il est cinq heures, les religieuses psalmodient dans leurs tribunes, derrière des grilles, l'office du soir. Je les vois et elles me voient, ce qui me rend un peu honteux de venir là pour un objet étranger à la piété. Les côtés allongés de la chaise donnent l'arrivée à Cologne des saintes filles et leur martyre. Sur l'un des côtés étroits, sainte Ursule, incomparablement belle et naïve, enveloppe une foule de ces petites vierges de son ample manteau rouge et les dispute à la mort. Sur l'autre côté, la mère du christ, en bleu, presque aussi jeune que la sainte, et seulement d'une beauté plus sévère. Les lèvres sont un peu fortes peut-être, mais il y a au bord le miel de l'amour. Nulle part, la beauté blonde ne s'est révélée avec un sentiment plus exquis de la pureté. Et pourtant, à l'exception de l'adorable figure aux yeux vagues et tendres

p280

qui rassemble autour d'elle son troupeau de vierges et les couvre de son manteau, je suis moins touché qu'à mes premiers voyages de ces charmantes miniatures. J'ai pris le goût d'une peinture plus large. Le jour baisse, il faut que je m'arrache... peu de monde dans les rues, pour un jour de dimanche. Le vent du soir s'est élevé frais et piquant. Je comprends mieux que la longue mante noire, d'aspect monastique, soit restée le vêtement préféré des femmes du peuple. On est tout près d'Ostende, de la mer du Nord, et trop averti de cet austère voisinage. Beaucoup de femmes sont assises sur le seuil de leur porte, la plupart seules, les maris sans doute aux estaminets. Tous ces visages féminins, fréquemment jolis, manquent de finesse ; ils sont plutôt grossièrement agréables. Physionomies sérieuses et souvent tristes. C'est la bonne heure pour se pénétrer de la mélancolie d'une ville au tombeau. Je suis, en songeant au passé, une allée entre le

p281

canal et la maison de Paul Potter ; je fais pour la dixième fois le tour de la halle, cette immense

citadelle de l' industrie flamande, où venaient puiser
l' Angleterre, l' Allemagne, l' Italie, l' Orient.
La gigantesque tour a beau avoir perdu sa flèche, elle
ne plane pas moins haut, comme le génie même de
Bruges. J' écoute son carillon, le premier de
l' Europe, qui se changeait en cloche d' appel, en
beffroi, entendu de dix lieues, quand éclatait
l' orage communal ou la révolte contre la tyrannie
féodale.
La nuit maintenant est close. Je rentre de ma longue,
belle et triste promenade, par des rues toutes
noires, au sage et sérieux hôtel qui n' a de poétique
et d' aimable que son nom : *à la fleur de blé*.
ce matin, quittant le chemin de fer qui mène à
Liège, et descendant à pied la route noire de
houille, je croyais retrouver ma

p282

vieille ville entrevue dans ma jeunesse, il y a vingt
ans. Elle me semblait garder alors toute vive, la
trace des incendies commandés par Charles Le
Téméraire.
J' entre, et à ma grande surprise, je vois une ville
toute neuve, toute peinte et vernie. Le badigeon a
ainsi tout changé : la maison des hommes, et la
maison de Dieu.
La noire ville de Liège, les villes blanches de
craie, et les villes de bois : Troyes, Châlons,
Reims, Rethel ; les villes d' ardoise et de silex
cimenté de fer, comme étaient encore Mézières et
Rocroi, en 1818, tout cela, aujourd' hui, c' est la
même chose. L' uniformité vulgaire, prosaïse, enlaidit
tout. Cette race de peintres barbouilleurs, de
sculpteurs maçons, qui sont les rois du moment, les
voilà qui s' en prennent avec fureur aux églises, qui
les blanchissent ou les grattent. Ils grattent, avec
la même impartialité, les murailles nues et les plus
délicates sculptures. Il faut que tout y passe, que
tout soit rajeuni, renouvelé. C' est ainsi que les
vieilles basiliques : sainte-Gudule de Bruxelles,

p283

saint-Bavon de Gand et tant d' autres églises, pour
se faire jolies, pimpantes, dépouillent la vénérable
antiquité qui imposait, même aux incrédules, le
respect.
Si l' on veut ressaisir quelque chose du passé de la

vieille Liège, il faut se placer au centre du palais du prince-évêque dont la domination fut jadis si pesante ! Ce palais, qui porte la date de deux époques bien différentes, a cependant gardé, dans son ensemble, une sévère harmonie. Le côté qui regarde la place-c' est le plus récent-date du xviii^e siècle ; le côté opposé du xv^e.

Au dedans, par ses galeries inférieures, il offre l' aspect d' un cloître du xve siècle. Des marchands, libraires et autres, occupent ces arcades, pendant que le pavé de la cour, converti en marché, sert le matin aux femmes de la campagne pour l' étalage et la vente de leurs légumes et de leurs fruits. Dans le palais même, siège aujourd' hui le tribunal de la justice.

J' ai cherché, mais vainement, parmi tous

p284

ces vendeurs de livres modernes, quelques restes de l' ancienne librairie liégeoise, autrefois si populaire : la *bibliothèque bleue*, par exemple, que possédait ma mère et où j' ai appris à lire sur ses genoux.

Tout cela évanoui. Il ne reste plus de cette aimable littérature légendaire, que des Mathieu Laensberg sottement rajeunis.

Le coeur plein de mes souvenirs, j' erre sous la quadruple rangée de ces arcades fort assombries par les grosses et basses colonnes en pierre gris bleu qui les soutiennent. Au dehors, elles sont noircies par le temps, les brouillards du Nord qui, tant de fois, les ont pénétrées de leurs froides larmes. Ces dures et tristes pierres d' un gris de deuil, et toutes imprégnées de limaille de fer sont réfractaires au ciseau. Elles ont été gravées plutôt que sculptées, et peu profondément. Chaque pilier a pourtant tâché de se varier. En haut, en bas, de lourds ornements, de larges faces de grotesques à oreilles d' âne. On croit reconnaître dans l' une d' elles, le portrait du fameux *sanglier des Ardennes*. il

p285

n' est pas invraisemblable que les évêques vainqueurs aient voulu tenir leur ennemi à un pilori perpétuel et l' exposer, ainsi cloué, à la dérision du peuple. Nulle part, la laideur du xve siècle n' est plus

visible qu' ici ; nulle part, ces lourdes dérisions ne choquent davantage. L' église saint-Jacques, tant vantée, offre aussi ce même caractère. Les ornements y sont prodigués, les ogives festonnées, et ces festons dorés. On a également ravivé, en les gâtant, les peintures de la voûte. Tous ces singes en action qu' on y voit, mêlés à des grues et d' autres oiseaux à longs becs, sont autant de moqueries de moines et des prêtres séculiers. La cathédrale est, de même, chargée de ces drôleries ecclésiastiques, épigrammes en pierre que se lançaient les gens d' église d' une paroisse à l' autre.

Je trouve ici tout le chapitre assemblé, officiant en grande pompe pour trois assistants y compris le bedeau.

Sur la place du marché, où une colonne

p286

rappelle l' ancien perron de Liège, on voit, à droite et à gauche, deux fontaines portant les armes des bourgmestres qui les ont élevées. Ce droit de blasonner les monuments, a fait détruire bien des édifices, uniquement pour en construire de nouveaux et satisfaire un vain orgueil. Chaque magistrat démolissait, rebâtissait, pour s' immortaliser.

Il y a eu, en tous temps, dans cette république, un grand esprit d' aristocratie. Chaque famille, encore aujourd' hui, veut être noble par ses ancêtres.

L' archiviste de la ville, M Polain, se hâte de me dire qu' il date du xie siècle. Il a inscrit sur la façade de sa maison, toute moderne d' ailleurs, et bâtie dans un clos de moines : *povre homme en sa maison roy est.* 1130.

Ce qui est fort beau, c' est de voir, de cette position dominante, la vallée de la Meuse où serpentent toutes ses filles : l' Ourthe, la Vesdre, la Sambre... et d' avoir sous les pieds, ramassé dans un étroit espace, ce noir volcan de Liège aujourd' hui éteint. Il ne l' est pas tellement, qu' on n' y sente toujours frémir,

p287

en dessous, la vie grondante. Ce peuple qui réapprend avidement son ancienne histoire, serait tout prêt à la refaire, à marcher au combat. Il y a ici une facilité d' oublier les malheurs, plus grande qu' en France même. Nulle mémoire des défaites. C' est ce

qui a fait cette population indomptable. Avec elle, c' était toujours à recommencer. On croyait détruire, on ne faisait que disperser. César ne détruisit pas plus les Eburons, que Charles Le Téméraire les liégeois, en tuât-il à la fois quarante mille. Ceux qui survivaient, même vaincus, humiliaient les vainqueurs, *les buveurs de bière*, par une jovialité gauloise animée du mauvais petit vin du cru, méprisant la lenteur allemande et flamande, la pesante féodalité de l' empire.

M De Laveleye, professeur et journaliste fort intelligent, qui possède une collection précieuse de manuscrits, formée en parcourant les environs de Liège, est d' avis que le

p288

métier dominant de la ville et de sa banlieue fut, avant sa ruine, celui de bouchers, puis de portefaix. Opinion bien peu admissible, dans un pays si essentiellement métallurgique. Dinant donne le cuivre, Liège le fer. Je croirais bien plutôt que le vrai métier, le *métier-roi*, comme disaient les liégeois eux-mêmes, était celui de batteur en fer. Ce qui le prouverait, c' est que le fameux Raes De Leers, qui était de grande noblesse, ne trouva rien de mieux, pour faire sa cour au peuple, que d' échanger ses *éperons d' or* contre le marteau des forgerons (1467).

Quant au métier de houilleur, ce qui démontre son importance, c' est que les autres métiers s' unissaient contre lui.

Toutes ces villes de la Meuse furent de grands asiles de travail, mais très peu de liberté. Bouillon et Dinant sont serrées par le Luxembourg et Namur ; Liège, entre Cologne et le Brabant. La féodale Namur dresse Bovigne contre Dinant, ce qui force Dinant à bâtir Montorgueil... Liège, si loin, et

p289

séparée par Namur, par la jalousie de Huy, a peine à protéger Bouillon, Dinant, contre la tyrannie féodale, surtout allemande. Alors, cette petite France wallonne, appelle à son secours la grande France.

Au milieu de toutes ses épreuves, Liège a eu pourtant ce bonheur de ne pas subir l' influence espagnole, cette grimace fastueuse, cette hypocrisie.

Elle a pu, quoique opprimée, rester elle-même.
Gouvernée par des allemands, Liège est restée ce
qu' elle fut, avant de subir le joug, un pays tout
wallon, mobile comme la France, et toujours
" remuée par elle " .

Elle l' est bien aussi par ce qui fait le fond de sa
race. Liège est une ville d' initiation rapide,
d' échanges incessants. Le paysan, sans transition,
monte à la vie urbaine, l' ouvrier à la bourgeoisie,
la bourgeoisie à la noblesse.

Petite France rude, tenue longtemps en verve
satirique par le contraste des deux

p290

caractères, ecclésiastique et militaire du
prince-évêque qui la gouvernait. Toujours tentée
d' arracher l' épée à la main du prêtre, et de la lui
briser sur le dos.

Il n' y avait pour Liège de guerre vraiment sérieuse
qu' avec son évêque. Celui-ci, dans ses luttes avec
ses sujets révoltés, avait pour refuge ordinaire, la
petite ville ecclésiastique et militaire d' Huy, tout
entourée de vignobles. On y entre en traversant la
Meuse. La riche et forte cathédrale apparaît,
appuyée à son roc, sous l' ombre de la forteresse qui
la domine et la protège. Mais l' église, avec ses
tours et ses tourelles d' où l' on pouvait combattre
l' ennemi sans péril, l' église elle-même était un
fort. Rien de plus significatif. L' évêque était là
dans sa vraie ville, inattaquable.

Les liégeois, qui se réservaient de battre leur
évêque, n' entendaient pas que d' autres le battissent.
était-il attaqué par les villes voisines, aussitôt,
la ville épiscopale, Liège, se liguaient pour le
soutenir.

Notre grande France, devenue sérieuse et

p291

soucieuse, retrouve dans cette petite France
wallonne la gaieté, la vivacité de sa jeunesse et
quelques-uns des charmants défauts qu' on aimait en
nous, avant que nous ne fussions des sages.

p295

VI Le long de la Meuse. -Les deuils.
en prenant congé de Liège, pour passer dans les
Ardennes, j' ai tourné d' abord le croissant du joli
canal qui coule au pied de l' abside de saint-Martin.
C' est là que, dans un jour de colère, le peuple
brûla ses nobles au xiii^e siècle.
à cet endroit, la route s' engage entre deux lignes
de colossales pyramides. à droite, sur les collines,
les puits d' aérage des houillères ; à gauche, le
long de la Meuse, les cheminées à vapeur, les hauts
fourneaux de la mine de Seraing, le gigantesque
monument

p296

de l' industrie continentale, d' un effort, d' une
ruine titaniques, l' Austerlitz et le Waterloo de
M Cockerill.
Ce qui reste de ces grandioses monuments du travail,
éclaire, la nuit, le pittoresque paysage de sombres
et farouches lueurs. Celui qui ne serait pas prévenu,
voyant toutes ces bouches d' enfer vomir les flammes
et gronder sinistrement, aurait l' épouvante d' une
guerre formidable entre les éléments, d' un
inextinguible incendie allumé au sein de la terre,
-nouveau Prométhée dont, par cent bouches de feu,
il dévorerait incessamment les entrailles.
Au delà de ces collines embrasées, de ces antres de
cyclopes, vous rejoignez la Meuse pour n' en plus
perdre les bords. Je l' ai remonté pendant deux jours,
mon beau fleuve,

p297

le premier jour jusqu' à Givet, le second, jusqu' à
Launy, tout près de Renwez, le pays de ma mère.
à trois lieues de Liège, la physionomie du pays
change complètement. Les houillères, les usines
disparaissent, et la vigne, qui égayait de ses rouges
pampres le versant des coteaux. à la riche culture,
succède une végétation mesquine qui trahit la présence
du fer. Des rocs abrupts, souvent rongés par la
rouille, percent de tous côtés. C' est le commencement
de ce long banc de marbre et de schiste qui nous
conduira, trente ou quarante lieues, jusqu' aux
ardoisières de Rimogne, près Rocroi.
Les houillères disparaissent et les bois augmentent.
Tout devient charbonnage. On conçoit la guerre entre
les deux métiers rivaux : charbonniers contre

houilleurs. Il y avait aussi les tailleurs de pierre. Ceux-ci, tout armés pour tailler en pièces les grosses milices de Liège. Ils devaient volontiers aider, dans sa rude besogne, l' évêque, en guerre avec ses liégeois, ou le duc de Bourgogne,

p298

lorsque celui-ci devint le maître redoutable du comté de Namur.

Aujourd' hui, des ateliers en plein vent pour la taille du marbre, quelques jolies maisons de campagne-les propriétés sont très grandes en ce pays-voilà l' aspect de cette Meuse pacifiée. Pour cadre, des rocs boisés, souvent dentelés, aigus, mordant sur le ciel.

De temps à autre, vous croisez une voiture de charbon, une ruine, rien de plus. Au bout de cette triste et solitaire route, la triste Namur se présente, adossée à son rocher et dominée par sa citadelle. Ici encore, aucune trace du passé. Comme à Liège, ils ont tout modernisé. Ou plutôt, la guerre a tout détruit et tout renouvelé.

De Namur à Dinant, le roc et la petite culture alternent sur les deux rives pittoresques du fleuve élargi par la jonction de la Sambre. De belles ruines, parées de lierre, sont restées sur les hauteurs, comme pour témoigner du caractère féodal de la contrée. Liège est le berceau des carlovingiens.

p299

La position de Dinant raconte à elle seule son histoire. Ce n' est qu' une longue rue, le long d' un roc. Ne pouvant reculer, serrée et prisonnière, la ville industrielle regardait de travers l' autre côté de la Meuse, le côté fertile, le bourg des agriculteurs, qui lui disputait encore l' industrie. Dinant couvait de l' oeil toute cette rive hostile, voyait dans chaque maison, suivait la descente du chaland à Bovigne, épiait la pratique infidèle qui passait le fleuve pour trouver le rabais dans la petite ville où-les vivres étant moins chers-on travaillait à meilleur marché. Les injures volaient de l' une à l' autre rive, et les pierres et les charognes qu' ils se lançaient au moyen de machines. Cette rivalité des villes entre elles, n' est pas particulière à ce pays. L' historien la retrouve

partout. En France : Paris-Hurepoix ;
Dieppe-Pollet ; Lyon-Empire... c' est l' éternelle
lutte du faible contre le fort, du pauvre contre
le riche.
Sur cette limite de la frontière, la nature

p300

apparaît par son côté hostile. Les descentes sont
dangereuses. La séparation entre les deux pays,
invisible à Lille, est marquée du côté de Rocroi
par un véritable casse-cou. Mais, contraste singulier,
la différence de race est ici peu sensible. Il y a
pourtant entre les deux populations bien des haines.
Mon hôte de Givet se moque de la pesanteur des
bateaux à vapeur que ceux de Liège ont essayés sur
la Meuse. Mon aubergiste de Launy, pour mortifier
un jeune ouvrier qui ne lui prend que le cidre, ayant
apporté avec lui son déjeuner, montre des choux dont
le coeur n' est pas formé, et dit avec mépris :
" ce sont des choux belges. "
peu de différence au physique, ai-je dit. Toutefois,
si vous y regardiez de près, vous saisissez aisément
la nuance. Nos français de la Meuse sont plus
maigres, plus secs, plus rusés. La race est aussi
plus guerrière. Dans ces marches d' Ardennes, le
génie militant s' est exercé, même en temps de paix,
sur la question des *communaux*. les grands
propriétaires, encouragés par des sociétés de

p301

capitalistes ignorants de la nature des habitants du
pays, ont osé mettre la main sur ce bien commun des
pauvres. Grave imprudence ! " ne touchez pas à la
hache ", disait Charles Ier.
Que ceux qui disputent aujourd' hui ces terres des
communes, sachent comment s' est peuplé ce désert :
uniquement par la liberté. Est-ce qu' autrement on
aurait voulu habiter ces tristes clairières, ces
lieux mal famés, entre les sept forêts d' Ardennes ?
Les prussiens avaient tellement peur de ces hommes
des bois, de ceux de Cauvin, de Fumay, des
Mazures, les rixes entre les soldats étaient si
fréquentes, qu' on dut les dispenser des logements
militaires.
Mes tantes m' ont conté que le garde général des
forêts, M Lalouette, ayant fait défense de
sarter, c' est-à-dire de brûler les rejets dans

les bois nouvellement coupés pour en faire un champ et y semer du seigle, M Lalouette apprit que ses ordres n' étaient pas exécutés et se rendit, lui-même, sur les lieux

p302

du délit. Soudain, il se vit entouré, lui et ses gardes, par une centaine de charbonniers. L' un d' eux, haut de six pieds, demi-nu et parfaitement noir, prenant pour tous la parole, déclara que l' on continuerait à faire ainsi, les parties " sartées " étant bien plus fertiles.

La voix, le regard, les gestes du géant, étaient tellement significatifs, que M Lalouette se vit mort s' il persistait à faire opposition. Opérant, à reculons, une prudente retraite, la défense se changea en encouragement : " sartez, mes enfants, sartez. "

il faut dire, à l' excuse de ces sauvages, que la nature, dans cette zone des marches, est des plus hostile à l' homme. En Bouillon, par exemple, il y a des périodes si malheureuses, que la terre ne produit pas six fois, normalement, dans une vie d' agriculteur. Ceux de Fumay, de Rivin, vous disent, que même au coeur de l' été, il gèle toutes les nuits.

Pour que ce pays si maltraité des éléments ne devînt pas un désert, il fallut affranchir l' homme, la terre et les eaux.

p303

Point de corvées, et la chasse et la pêche libres. Dans la portion des marches où la nature devient plus clémente, la population rurale perd chaque jour de sa sauvagerie. Le peuple des villes est aussi moins militant, moins querelleur ; mais il reste critique et mordant en paroles. La vigueur des caractères est sensible, même chez les femmes. Sedan et Bouillon sont protestants.

On ne l' était pas dans ma famille maternelle, mais l' abbé Jorion, mort en odeur de sainteté, fut un fervent janséniste. Grand contraste avec mes ancêtres picards. Ceux-ci, tous bons vivants, hommes du monde, amis des plaisirs de la table, témoin ce prieur des bénédictins de Jouy-mon grand-oncle -véritable prieur de Jorvaux, ou frère *Jean Des Entomeures*, qui buvait si bien ! Il plut

tellement au prince de Charolais, lorsque celui-ci vint le voir dans son abbaye, à l' occasion d' un procès engagé contre ses moines, que le prince lui déclara qu' il cessait de plaider. Au moment où on se levait de

p304

table, il reprit les pièces du procès et les jeta au feu.

Nous avons vu entre Namur et Dinant, sur les bords escarpés de la Meuse, quelques belles ruines rappeler le souvenir de l' ancienne féodalité. En France, dans les marches d' Ardennes, les ruines même ont disparu. L' esprit royalement démocratique des Richelieu, des Mazarin, a soigneusement tout nivelé. Tous les châteaux ont été démolis, et leurs débris jetés au vent. Si, tout près de Renwez, le féodal Moncornet-une montagne sur un mont-a pu échapper, c' est qu' il était perdu dans l' épaisseur des bois. La position, d' ailleurs, n' était pas militaire. Moncornet a gardé assez tard ses seigneurs. La noblesse éteinte, et la bourgeoisie succédant, le prosaïsme s' est étendu sur ces ruines toujours imposantes. Le dernier acquéreur, après les avoir nettoyées, c' est-à-dire gâtées, en leur enlevant la poésie dont les avait parées la nature, n' a-t-il pas imaginé d' y faire tourner un moulin à vent !

p305

Les désaccords étaient fréquents entre les seigneurs de Moncornet et les châtelains de Montlieu, ou plutôt entre leurs régisseurs qui se croyaient tout aussi nobles que leurs maîtres. Les motifs les plus futiles provoquaient des querelles qu' entretenait un sentiment très vif de rivalité. La dernière dispute finit d' une façon tragique.

Il s' agissait d' une redevance : une gerbe de terrage due à Moncornet par Montlieu. Cette redevance constituant pour le manoir de Montlieu une marque palpable d' infériorité, il y avait toujours des retards, de la lenteur et de la mauvaise grâce dans l' exécution. Les choses allèrent un jour s' envenimant si bien, que le bailli de Montlieu exaspéré, résolut la mort du bailli de Moncornet.

Celui-ci, marié, mais sans enfants, avait adopté une petite fille du pays. Comme elle était très

peureuse, les époux la faisaient coucher près d' eux dans leur chambre. Une nuit, la baillive est brusquement réveillée par un bruit assez fort. Elle croit que c' est l' enfant qui remue, l' appelle, s' élance, les mains

p306

tendues vers le lit : " est-ce vous, ma mie Sureau ? " au même moment elle se sent saisie, l' une de ses mains est coupée. " ah ! Monsieur le bailli, levez-vous, sauvez-vous, car nous sommes perdus ! " en effet, tout y passa. Les tenanciers de Montlieu disparurent. Il y a quatre-vingts ans, deux cavaliers passant à cheval avisent une gardeuse de brebis et l' interrogent : " à qui ce domaine ? " la pastoure nomme le possesseur. " cela devrait pourtant nous appartenir, " répliquent entre eux les cavaliers, et, farouches, ils s' enfoncent dans l' épaisseur du bois. Toutes ces légendes du border, tant de fois contées par ma mère, attendent leur Walter Scott. Malheureusement les archives de ces grandes familles féodales n' existent plus. Les notaires se sont laissés dépouiller pendant notre révolution de 89. Contre le féodal Moncornet, s' est élevé le populaire Renwez, gros bourg qui, dans les guerres, servit souvent de refuge aux deux partis.

p307

Le 13 août, ayant couché à Givet, j' ai continué le lendemain ma route dans un méchant cabriolet lequel, par sa lenteur, m' a donné le temps de bien revoir le pays. J' ai fait à pied une bonne partie du chemin, traversant des bois, des champs singulièrement tristes et solitaires.

Il faut croire que ce pays est vraiment le mien ; je suis le seul à qui il plaise. Ce sont des paysages peu variés, sans grandeur ; des collines médiocres, couvertes de petits chênes. Je me figure que telle devait être la France, avant qu' elle n' eût acquis tant de végétaux étrangers.

J' allais seul, le long de cette Meuse. Je revoyais pour la première fois, depuis mon ascension du Brenner, la nature sauvage. *les os de la grande mère* m' apparaissaient par moments. Mère ? ... oui, et non marâtre. J' en voulais moins à la nature, et mes amertumes s' adoucissaient. Je me retrouvais plus calme en finissant ce voyage, et tout en harmonie

avec cette fin d' août. Les récoltes sont faites en grande partie ; il en reste à faire.

p308

Les aigreurs de la végétation, les combats physiques de l' année se sont aussi harmonisés dans une nature féconde.

Et pourtant, combien ce pays est diminué, appauvri !
Moi seul le sais. Seul j' ai connu l' admirable fleur qui y a fleuri... cette rare, cette unique marguerite ! Ce n' était pas son nom, mais j' aime à le lui donner en souvenir de la chanson qu' elle préférait, que je l' entends encore chanter d' un faible filet de voix qui devait sitôt s' éteindre...
la marguerite n' y est plus. Les arbres de la bergerie qu' on voyait de loin, et qui déjà me parlaient d' elle, ont été coupés. Toutes ces pensées me ralentissent. Je crains d' avancer, d' approcher de cette immense et incommensurable douleur. La pluie, le vent froid, redoublent mon impression de tristesse.
J' arrive, je la trouve, cette mère, admirable de résignation, mais les yeux approfondis, creusés de larmes... comment dire le deuil de cette maison que j' avais laissée si pleine à mon dernier voyage, et que je retrouve aujourd' hui si vide !

p309

Son frère aussi, le bon, le doux Eugène, a disparu... où est le jour où nous le reconduisons tous ensemble à sa pension par les triaux qui mènent à Sècheval ? Les jeunes semblent déjà consolés. Ceux qui entrent dans la vie, acceptent difficilement l' idée de la mort. Pour la pauvre mère, ce contraste doit ajouter au mal intérieur. Et pourtant, lorsqu' on y regarde, cette gaieté par éclats, est encore plus triste que les larmes.

Hélas ! Je ne pourrai plus rien pour celle qui, de toute la famille, m' était la plus proche parente par les choses de l' esprit ! Du moins j' aurais aimé, sachant le fond de ses pensées religieuses, à planter une croix sur sa tombe.

L 2 FLANDRE ET HOLLANDE

p313

En Hollande

I Première étape. -Bréda. -Rotterdam.

si, passant de Belgique en Hollande, vous voulez avoir, du premier regard, une impression vraie des Pays-Bas, prenez-les par leur côté le plus aquatique, par Bréda, Rotterdam. J' ai traversé l' eau trois fois, d' abord en bateau à vapeur, puis en bac. Cette fois, c' est la Meuse.

Sur ce point vague, indécis, le voyageur se trouve entre deux royaumes, c' est-à-dire hors du droit.

Sur terre ferme, la route s' engage à travers une campagne absolument solitaire :

p314

méchants petits bois, noires tourbières abandonnées.

La pluie qui tombe sans trêve, attriste encore ce désert. Il se modifie à mesure qu' on avance. Aux approches de Bréda, le paysage change tout à fait de physionomie. De beaux, de riches villages se succèdent, annonçant un pays prospère. Sous de belles allées d' arbres, commencent les canaux qui couvrent la Hollande, et sont ses moyens de communication.

L' été, on les suit en barque ; l' hiver, lorsque la glace en a fait des routes solides, le hollandais les parcourt en traîneaux rapides. Rivières artificielles, poétiques aux yeux, mais, je le crains, bien malsaines à l' automne, lorsque à la fin des chaleurs de l' été, les eaux restent basses et stagnantes.

La silencieuse Bréda, où plusieurs princes de la maison de Nassau ont voulu être inhumés, eut jadis son importance militaire. Aujourd' hui, elle dort.

Je suis frappé, en entrant dans la ville, de la bonne tenue de l' armée. En Hollande, ce ne sont pas les jeunes seulement qu' on enrôle, mais les

p315

hommes de tout âge, de toute taille. Malgré les disparates qui doivent en résulter, les troupes, bien habillées, sont, au total, belles à voir sous les armes et dans le mouvement.

Ce climat brumeux imposant la vie sédentaire, beaucoup d' officiers se marient, mais à la condition expresse, faite par l' état, de recevoir de la femme qu' ils prennent ou de lui constituer, sur le

grand-livre, une dot de six cents florins.
La solde d' un capitaine est, en Hollande, plus élevée qu' en France, sans doute en raison de la cherté des vivres. L' humidité permanente de ce pays exige aussi un confortable dont nos conscrits n' ont point l' idée. De ce bien-être, il résulte que les habitudes sont peu militaires.
Je suis embarrassé d' être salué par les soldats. Tous les factionnaires me présentent les armes. M Royer Collard ne pourrait appliquer à la Hollande le reproche qu' il a jeté à la France, du haut de la tribune, dans un jour de mauvaise humeur : " messieurs, le respect est perdu dans ce pays. "

p316

une assez bonne caricature exposée à la vitrine d' un marchand de journaux, donne la mesure de liberté dont jouit, ici, la presse. La pesanteur hollandaise se soulève et veut être légère. L' épigramme se hasarde sous la figure d' un lièvre timide et poltron. Il se dresse, et menace de la patte trois gros hommes : Prusse, Angleterre, Russie, qui, elles, poussent une lance contre un quatrième personnage tout vêtu d' orange. Celui-ci a la main sur son épée, mais on voit bien qu' il est prêt à fuir.
Après une halte aux archives, je remonte en voiture, et nous roulons vers Rotterdam entre les canaux, les pâturages, les tourbières, sous les brouillards, dans le rêve. Nature uniforme, mélancolique, que vous retrouvez dans Paul Potter, dans Ruysdaël, chez tous les peintres de ces paysages noyés, de ces dunes grises où rien ne vient, et que la mer menace toujours de submerger. On conçoit que Paul Potter l' ait aimée, cette nature, et qu' il soit pourtant mort, à trente ans, de tristesse.

p317

C' est la fin de l' Europe, la dernière alluvion de l' Allemagne et de la France, la mort de leurs grands fleuves qui ont fait tant de bruit : Escaut, Meuse, Rhin.
La situation économique de la Hollande n' est guère meilleure. Une fois séparée de la Belgique, elle a espéré la liberté du commerce et ne l' obtiendra pas. Elle se trouve contenir une Belgique elle-même. Sous le rapport religieux, il s' est élevé dans la Gueldre

et ailleurs, un calvinisme plus rigide, qui cherche à se rendre indépendant de l' autorité civile. Le gouvernement sévit par des amendes, des destitutions. Gomariste du temps de Barneveldt, la maison de Nassau est devenue arminienne. Elle rejette toujours la Hollande, contre ses intérêts, vers la terre, l' éloignant de la mer son véritable élément. La difficulté semble insoluble pour cette maison. En général, après les grands empires selon la nature, s' élèvent des petits états tout artificiels :

p318

Athènes, Rome, Venise, la Hanse, la Hollande. Ces petits états ne durent et ne sont puissants que lorsqu' ils présentent une harmonie naturelle. Exemple : l' Angleterre, qui n' est pas seulement industrie et commerce, mais encore agriculture, élevage de bestiaux pour suffire à la vie et au delà. Enfin un monde complet. Elle est pourtant respectable et sacrée cette Hollande, terre expirante au bord du flot grondant et toujours en péril. Elle est sacrée, inviolable, comme oeuvre exclusive de celui qui l' habite, de l' individu et de la patience humaine. Il n' y avait point de terre, les hommes en ont fait une par les dessèchements successifs des marais. Cette conquête de la terre sur l' eau, le hollandais travaille sans distraction à l' affermir, à la rendre définitive, en fixant les dunes de sable que leur mobilité déplace incessamment, au risque d' aider l' océan à faire brèche, et à tout engloutir. Chose d' autant plus facile, qu' aucun accident du sol n' arrêterait l' irruption des eaux.

p319

Tout ras et bas, souvent même plus bas que le niveau de la mer. Rien ne protège naturellement l' homme et son oeuvre, contre les assauts que lui livre, sans relâche, son terrible ennemi. Il nage à la lettre, ce pays, entre deux océans : l' un, d' eau douce, qui s' appesantit sur lui en lourdes pluies, en brumes opaques ; l' autre, d' eau salée, qui surplombe constamment le rivage. Ainsi, de l' eau partout, et sous toutes les formes. La vie même semble froide, vie nuageuse qui pourrait se continuer sous l' océan. C' est l' ondine aux plaques d' or, femme ou nixe, douce ou cruelle selon les

heures. Contre cette double et fascinante absorption, un ferme génie de résistance, une force froide et calculée, jusqu' ici est restée victorieuse.

Ce peuple, grand par la volonté, l' est aussi par le coeur, à l' occasion. Le hollandais, serré en affaires, économe dans la vie quotidienne, sait sortir magnifiquement-lorsqu' il le faut-de ses habitudes étroites. On l' a vu

p320

à la dernière inondation. Le pays ayant été appelé à souscrire pour venir en aide aux victimes du fléau, on trouva, au milieu de modestes offrandes, un don anonyme de deux cent mille florins. Aucune réflexion louangeuse ne salua cette générosité. Elle fut trouvée toute naturelle.

Rotterdam donne bien l' impression d' un pays tout aquatique. La ville, sillonnée en tous sens de canaux profonds que vivifie la Meuse, semble comme Venise, sortir de l' eau, flotter sur l' eau. Arrivé à ce point des Pays-Bas, vous êtes entre la grandeur du passé et la décadence du présent. Vous la sentez surtout, cette décadence, en parcourant le quai principal où gît, devenu aujourd' hui inutile, l' ancien entrepôt des Indes. Construction immense à contenir un monde.

Au bout d' un pont, vous apercevez l' insignifiante statue d' Erasme, qui doit bien s' étonner de se trouver là, son livre à la main

p321

-sans doute son *traité du libre arbitre* -au milieu de l' indifférence d' une ville de commerce, et des cris des mousses réglant la manoeuvre du haut des vergues.

Ici, commencent à se montrer les moulins à vent qui sont les monuments et la curiosité de la Hollande, architecture variée, souvent étrange ou bizarre : chinoise... ? Japonaise... ? Mêlée à la forêt de mâts des vaisseaux. Moulins bâtis par l' association des familles, atelier pour l' industrie : la mouture du blé, le sciage des planches, mais aussi, maisons d' habitation, soigneusement vitrées. Le pittoresque, c' est de les voir se percher avec les galeries de bois, sur une première tour, sans doute pour dominer les brouillards, mieux prendre le vent, et aussi étendre au profit des yeux, l' horizon.

Entre Rotterdam et la Haye, vous rencontrez, dans une solitude recueillie, Delft, le Saint-Denis de la Hollande, la sépulture des princes d' Orange. De là, vous cheminez le

p322

long du grand canal de la Meuse. Rien de plus saisissant que de voir couler, entre deux murailles, ce fleuve artificiel, plus haut que les prairies, plus haut que les maisons même, les dominant de plusieurs pieds. Ces demeures si calmes, ces troupeaux si paisibles, tout près d' un tel danger ! ... veillez, ô providence !

Tous, hommes, femmes et enfants, sont occupés à traire de grands troupeaux de vaches laitières, la richesse du pays. Les bonnes bêtes, pendant qu' on les allège, continuent à paître l' herbe fine et tendre, tout en regardant passer notre diligence, de leurs grands yeux rêveurs. Jolie scène pastorale, éclairée d' un pâle soleil qui n' est pas encore le soleil couchant. Six heures à peine, et nous sommes aux jours les plus longs de l' année !

Cette atténuation de la lumière qui prête tant de charme aux paysages hollandais, s' explique, comme en Angleterre, par la surabondance des vapeurs. Même au coeur de l' été, et par le ciel le plus pur, elles restent visibles, errant dans l' air, mais mollement, et tout près de terre.

p323

La grande ville dont nous approchons, la Haye, s' annonce dignement par la multitude des habitations de plaisance. Petites maisons, petits parcs couverts de fleurs les plus rares. Les fleurs sont le luxe de la Hollande. Au-dessus des portes, des inscriptions qui disent la fierté du possesseur. C' est toujours le petit fief, assis entre deux mares verdâtres, gardé, en l' absence du maître, par un rêveur, un solitaire, par le mélancolique héron, noblement drapé dans son manteau de deuil.

p327

II la Haye. -Jean De Witt.
Guillaume III.

me voici au but de mon voyage. Les archives de la Haye que je viens étudier, au profit des nôtres, me sont libéralement ouvertes par le prince d' Orange. Je suis assisté dans mes recherches, par un homme de grande valeur, M Groen Van Prinsterer, secrétaire particulier du roi des Pays-Bas, et pour moi un ami.

p328

Les collectionneurs sont très nombreux en Hollande. La richesse des collections particulières, a ceci de fatal et de regrettable, qu' elle diminue d' autant celle des dépôts publics. Insensiblement, ils se décomplètent. Rien ne serait plus facile que d' acheter des chartes importantes. Elles sont indifférentes à l' état qui n' acquiert que les impressions du xve siècle, les manuscrits, et point de pièces. M Meylink, avocat de la Haye, avec qui j' ai voyagé depuis Anvers, m' a montré une pièce signée du duc d' Albe, qu' un paysan lui a donnée gratuitement, la croyant sans valeur, parce que l' état avait refusé de la lui acheter.

Je trouve, ici même, dans les archives domaniales, une chose précieuse entre toutes, une histoire de Bréda en cent volumes in-folio, histoire dont cette ville ne paraît guère se soucier, non plus que de ses archives.

p329

Elles sont à moitié pourries par l' humidité du local. Que la Hollande préserve au moins et garde à jamais, cette chose vénérable et pour elle sans prix, je veux parler de la correspondance de Jean De Witt, en vingt-cinq volumes. Correspondance de sa main, mêlée de lettres politiques et de lettres intimes où on le voit, peu de temps avant sa mort, tout occupé de l' éducation de sa nièce, lui posant des problèmes d' arithmétique à résoudre.

Il écrivait difficilement, avec ratures. C' était un travailleur acharné. Outre sa volumineuse correspondance, on compte près de quatre-vingts volumes in-folio, de minutes, de résolutions des états, écrits pour moitié de sa main.

De l' étude des documents, il résulte que les deux frères ne furent point massacrés, comme on l' a dit, par suite d' un soulèvement spontané de la populace, mais que toute la responsabilité pèse, ici, sur les

bourgeois, orfèvres et industriels qui, craignant ou faisant semblant de craindre un pillage, ameutèrent

p330

le peuple autour de la prison. Il fut aussi poussé par les puritains sectaires, les gomaristes qui avaient déjà travaillé à la condamnation du grand pensionnaire de Hollande, Barneveldt dont le crime fut d' avoir soutenu le parti de la république contre Maurice De Nassau. Ils prirent également à leur compte l' assassinat des frères De Witt, prêchant dans les rues sur la légitimité du meurtre.

Les victimes, les De Witt, avaient pour eux les bourgmestres et les familles municipales. Jean, ce vrai hollandais, a-t-il consenti, comme on l' en accuse, à soumettre le pavillon de la nation aux anglais ? Ce qui est certain, c' est qu' il ne s' inquiétait que des résultats positifs. Aujourd' hui, celui qui a formé la marine hollandaise et fondé la grandeur du pays, n' a pas même un tombeau. Ce matin, levé à cinq heures, je mets au courant ma correspondance en retard, avant

p331

de me rendre au temple protestant où le roi Guillaume vient régulièrement, assister au service du dimanche. Il est arrivé à pied, comme un simple mortel, accompagné de deux aides de camp, précédé d' un chambellan qui lui a ouvert les portes du temple. La reine suivait dans sa voiture, invisible, le visage perdu au fond d' un chapeau blanc.

Les deux souverains ayant pris leur place accoutumée, l' office commence par le beau chant des psaumes qu' accompagne l' assistance toute entière. C' est le plain-chant du moyen âge, où vibre encore l' âme du peuple. Celui-ci, dans ce pays brumeux, est généralement pâle et laid, mais plein de décence et de recueillement.

Malgré la foule des fidèles, l' église n' est pas moins veuve. Le chœur ne sert plus, la nef seule est occupée. Nos vieilles basiliques ne conviennent pas au culte protestant.

Le roi, figure béate à la Wellington, se montre fort attentif. Pendant la prière, il s' humilie, se prosterne si bas, qu' on ne le

p332

voit plus. Parfois, le sermon l' attendrit au point de le faire pleurer. -le service fini, il s' en retourne comme il est venu, modestement. Quoique gros, gras et court, il marche vite, mais en chancelant. Comme il s' arrête fréquemment pour respirer, je puis le voir bien en face. Le visage est peu distingué, soucieux, colérique ? Il se commande pourtant, et reçoit, sans trop d' humeur, une pluie de pétitions.

Il aurait mauvaise grâce à se dérober, car son peuple n' est pas heureux. Les impôts l' écrasent. Guillaume Iii, qui est arrivé-il y a quinze ans-avec des dettes, possède aujourd' hui une fortune personnelle qui dépasse deux cents millions. Il a le goût de la propriété foncière. Tout le tente ; il achète à l' étranger, en Hollande, autour de la Haye. Il pourrait même acheter le royaume.

Il y a ici, dans l' observation stricte du dimanche, quelque chose du rigorisme étroit de l' Angleterre. Les dépôts publics sont fermés,

p333

ce qui est ordinaire à tous les pays, mais aussi les musées, chose infiniment regrettable, puisque le peuple n' a pour les voir, que les jours de repos. Inoccupé comme lui, j' erre tristement dans les rues, en attendant l' heure où j' irai chez le bibliothécaire de la ville, M Holtrop. La maison hollandaise s' ouvre difficilement aux étrangers ; mais une fois que vous êtes admis, la froideur du Nord s' échauffe vite d' une douce cordialité. Cet excellent homme qui m' a invité à partager son dîner, plein d' égards pour ses inférieurs, le met à 1 heure le dimanche, afin de permettre à ses deux servantes, qui sont catholiques, d' assister aux vêpres.

Le soir, je vais prendre le thé chez le conservateur des médailles. Intérieur tout patriarcal. Je le trouve entouré de ses cinq enfants, tous laids, d' une laideur à la Van Ostade, mais si visiblement intelligents ! Nous causons. M Jonghe, tout occupé de politique internationale, m' offre spontanément l' opuscule : *Belgique et Europe*, 1825-1831. Mais il se garde bien de me communiquer le

p334

pamphlet de Libri Bagnano : *la guerre pendant la paix ou l' attentat d' Anvers*, 1832. Il y a là une violence furieuse contre la France. L' auteur approuve pleinement le mot atroce dit contre nous en 1568, au moment de nos premières guerres civiles et religieuses : " nul, en ce pays, ne sera réputé digne de vivre. "

hélas ! Qu' il est loin le temps où la Hollande, de coeur et d' opinions était avec nous. Notre langue, qu' on entendait jadis partout dans les rues, le long des canaux de Rotterdam, n' est plus en faveur. Une société s' est formée à Leyde, depuis un siècle, pour la propagation exclusive de la langue et de la littérature hollandaises. Ainsi, ce pays se renferme en lui de plus en plus, contre ses intérêts. En librairie, par exemple, aucun rapport avec la France. Lorsque vous cherchez à vous renseigner près des principaux libraires de la ville, ils vous répondent tous, invariablement : " nous ne sommes que des antiquaires. "

la main-d' oeuvre étant trop chère pour

p335

que les hollandais, imitant les belges, se livrent à la contrefaçon, ils n' impriment guère que pour eux-mêmes. Il est vrai de dire que nous ne facilitons pas les transactions, rien n' étant réglé, commercialement parlant, avec nos douanes et nos maisons de librairie. Du côté de l' Allemagne au contraire, tout est facile. Les éditeurs allemands font de bonnes remises et permettent à leurs confrères, souvent même aux particuliers qui s' adressent à eux directement, de leur retourner les livres dont ils ne veulent pas après examen, sauf à prendre le port, cette fois, à leur charge. La Hollande se pourvoit donc en Allemagne, mais cette littérature germanique est généralement trop forte et trop spéculative, elle influe peu.

Depuis qu' elle est séparée de la Belgique, la nation hollandaise vit donc, pour ainsi dire, hors du mouvement. Dans son isolement, elle reste menacée, ayant à craindre à la fois, l' Angleterre et l' Allemagne. Elle n' est pas si ancienne la querelle avec la Prusse qui prétendait maintenir l' étape de Cologne,

p336

c' est-à-dire l' arrêt, le débarquement, le transbordement des marchandises hollandaises sur ce point du fleuve, comme seul moyen d' empêcher le pavillon des Pays-Bas de flotter sur tout le Rhin. Aujourd' hui, les prussiens prétendent que les eaux de Rotterdam sont trop peu profondes pour recevoir les vaisseaux de haut bord ; ils parlent de faire un canal allant de l' Ems supérieur à la Lippe, c' est-à-dire, une route les conduisant de la mer au Rhin sans passer par les Pays-Bas.

La Hollande aurait certainement avantage à se rapprocher de la France.

Je suis allé la voir cette mer du Nord qui a tant occupé Jean De Witt. Elle gronde tout près, à Scheveningue. On est parvenu à se mettre en partie à l' abri du péril, en fixant les dunes mouvantes au moyen d' une herbe insignifiante, une sorte de chiendent qui, traçant en dessous, emprisonne le sable dans l' inextricable réseau de ses racines enchevêtrées.

p337

Malgré le calme de cette belle après-midi d' été, le flot courait au rivage en longues vagues crêtées d' écume blanche, et brisait à grand bruit. C' était, suivant le mot frison : *le féroce océan qui réclame sa proie*. féroce ? Non, mais irrésistiblement poussé par les grands courants polaires, battu des tempêtes du Nord, électrisé sur sa route de remous terribles, il arrive là, armé d' une force incalculable. Et voilà qu' une barrière infranchissable tout à coup l' arrête, lui dit : " tu n' iras pas plus loin. " on conçoit ses fureurs, ses réclamations, car il faut qu' il recule, qu' il fuie en arrière, ou se combatte sur place, flot contre flot, qu' il s' écrase de sa masse accumulée et se naufrage lui-même.

Ruysdaël a donné cette scène de démence dans sa marine aux eaux rousses, écumantes, démontées ; dans l' *estacade* que possède notre musée du Louvre.

Dans cette molle soirée où toute la nature était au repos, je ne sentais pas moins, même à distance, la menace et la lourdeur écrasante de cette mer de plomb. Anxieux, je regardais

p338

à mes pieds, la basse, la faible digue, et, à l' horizon, cette montagne d' eau qui avait pris une voix, qui hurlait par des milliers de gueules écumantes, et semblait prête à jeter par-dessus l' obstacle qui l' arrêtait, une seconde mer d' Harlem. La figure calme de mon guide ne gâtait rien à ce tableau. Cet homme si pur de coeur, si ferme de caractère, me semblait la plus noble image de l' homme de Hollande, en face de la nature. Noble et simple en même temps. Cette tête virginale, pâlie, amaigrie par les combats intérieurs, cette âme, à une autre époque, eût été héroïque. En revenant, nous traversons le bois où la souveraine des Pays-Bas a mis sa résidence d' été. Sous ces ombrages silencieux, on se croirait bien loin de l' ennemie. Je jouissais d' autant plus de cette paix profonde, à deux pas de l' orage. La collection de tableaux du roi est fort riche. Celle de l' état, qu' à mon grand regret

p339

je ne puis voir qu' à la hâte, les archives m' absorbent, est pauvre relativement. Mais elle a pour elle ce trésor inestimable, ce chef-d' oeuvre de Rembrandt qu' on appelle la *leçon d' anatomie*. le beau et non l' horrible, tout admirablement fin. Le plus simple, le plus calme, le plus serein, parmi ceux qui se pressent autour de la table où l' on a placé le cadavre, c' est le démonstrateur, celui qui sait le plus la science, harmonisant les deux choses qui nous semblent, à nous autres ignorants, en dure et éternelle opposition. L' esprit, ici, est tel, qu' il réconcilie complètement l' irréconciliable : la vie et la mort.

Il y a encore de lui dans ce musée, cette chose fine, naïve, originale, profonde et mystérieuse de perspective : la *présentation au temple*. une merveille, un prodige. Mais cela ne peut se dire en quelques lignes.

Les collections particulières rivalisent avec celle du roi. Malgré l' interdiction du dimanche, j' ai pu voir celle du baron Werstolk, qui possède, en gravures de Rembrandt, le recueil le plus complet qui existe en Europe.

p340

En tableaux, un joli Metz : *la mise au lit de la*

mariée. le jeune mari, impatient, veut entrer avant que la toilette ne soit faite. On le repousse. Elle, le regarde, sans colère ni modestie, mais avec une dignité simple. On dirait plutôt une veuve à son aise. Elle semble dire : " c' est convenu, je vous appartiens, mais un peu de patience. "

à côté, une drôlerie flamande : le *marchand d' anneaux*. cette fantaisie un peu scabreuse qu' on eût pu appeler aussi : *les trois âges*, est joliment, délicatement traitée. Une petite fille, toute à son admiration, a bien envie de garder un des anneaux qu' elle essaye à son petit doigt. à l' autre bout du comptoir, un garçon de quinze ans, voudrait, lui, en passer un au doigt d' une fillette plus âgée. Jolie scène de premier éveil, que regarde une jeune femme appuyée à sa porte. Elle regarde et sourit. Seul, le vieux marchand conserve, en faisant son commerce, une solennité comique. Tous laids. Mais sur ces trois bouches, il y a ce demi-sourire diversement expressif selon l' âge. C' est par là qu' on est pris.

p341

Accrochés à la porte, deux Terburg charmants. Petites scènes d' intérieur tout ordinaires : jeune femme qui écrit pendant que sa compagne savoure doucement une tasse de thé. Rien de plus, mais si exquis de finesse ! ... tenu bien à part, un Paul Potter donnant la première idée de son jeune taureau si justement célèbre.

Le baron qui a voulu me faire lui-même les honneurs de sa galerie, m' introduit, à la fin, dans son cabinet. Là, un tableau unique, mais de quel prix ! ... c' est un portrait de femme par Rembrandt. Elle est sur le retour, et laide, marquée de la petite vérole. Et pourtant, vous ne pouvez en détacher vos yeux. C' est que le magicien a su tout racheter par l' attitude, le regard, ce regard qui vous suit, où que vous alliez, qui vous pénètre, vous fait oublier la laideur ou plutôt la supprime. Quelle beauté, dites-moi, vaudrait un tel regard ? ...

à la veille de quitter la Haye, après de laborieuses recherches, j' emploie ma dernière soirée à errer dans les rues peu éclairées

p342

d' un faubourg de la ville, content de me sentir en

contact avec le véritable peuple, celui-ci, bien différent du nôtre, d' une gravité calme qui va bien à cette froide nature du Nord.

Au centre, la ville a gardé son grand aspect : vastes places, larges rues dallées en briques, longues promenades délicieusement ombragées, riches hôtels, des palais en nombre, qui racontent la magnificence du passé. La Haye, au xie siècle, n' était qu' un hameau, ou plutôt, l' un des rendez-vous de chasse des comtes de Hollande. La fortune est femme, elle en a les caprices. Le hameau est devenu l' une des plus belles capitales de l' Europe. Amsterdam s' est vu détrôner. Le roi actuel, ainsi que son prédécesseur, a préféré prendre ici sa résidence.

Il a donc fallu bâtir un nouveau palais, car le temps qui transforme tout, a changé celui des anciens comtes de Hollande, en prison d' état. Grotius y fut enfermé. C' est aussi de là que partit Barneveldt pour aller à la mort.

Si magnifiques qu' elles soient, ces deux

p343

grandes villes : la Haye, Amsterdam, il leur manque pourtant leur fleuron, je veux dire, l' une des trois universités des Pays-Bas.

Elles sont reléguées dans des villes secondaires : à Groningue, Utrecht, à Leyde, où je serai demain.

p347

III Leyde.

Ce qu' est aujourd' hui la Hollande. de petits faits, parfois, nous révèlent le tempérament d' un peuple. Ainsi, les hollandais qui préservent soigneusement leurs demeures de l' air extérieur, exigent aussi, lorsqu' ils voyagent dans les voitures publiques, que tout soit rigoureusement fermé. Passez en Angleterre, vous verrez tout le contraire. Les hommes, les enfants, les femmes, celles même de la classe élevée, montent intrépidement sur les impériales, couvertes à peine d' un léger manteau. On sent encore la différence de la race, à la

p348

parole lourde et lente, quoique pleine de sens. Serait-ce un effet du régime ? Les anglais sont voués aux alcools ; les hollandais absorbent de préférence des tonneaux de bière.

Je trouve l' université de Leyde veuve de ses professeurs. Mais la bibliothèque est restée ouverte ; je m' y plonge, et vois d' abord la liste de tous les manuscrits qu' elle possède. Ils sont classés d' après leur provenance. Presque tous proviennent de legs. Au-dessus de l' armoire qui contient chaque don essentiel, on a placé, avec beaucoup d' intelligence, le nom et le portrait du donataire. C' est un grand bonheur pour moi de faire connaissance avec tous ces graves personnages la plupart universitaires. César Scaliger est là avec ses armes ; figure pointue, spirituelle et risible. évidemment un esprit dur, mais beaucoup de finesse.

p349

Perizonius, malgré sa majestueuse perruque à la Louis XIV, a l' air singulièrement hardi, paradoxal et chicaneur.

Jean Second, peau noire, barbe noire, longue jaune figure, point du tout hollandaise, la passion même.

Grotius, petite barbe rousse, belle et intelligente tête, douceur et étendue.

Wyttenbach, figure ronde, molle et fade ; portrait moderne et médiocre.

Tous les imprimés occupent la partie supérieure d' une église. Le bas de la nef sert de salle d' anatomie.

La bibliothèque est surtout riche en physiologie et littérature. Parmi les collections, la plus curieuse est celle des *dissertations inaugurales*.

l' université, installée dans un ancien couvent espagnol, en occupe l' église et le cloître. Cette intronisation de la science au lieu même

p350

où elle fut combattue, caractérise fortement le xvii^e siècle.

Si les professeurs sont absents de Leyde, les portraits de ceux qui ont illustré leur académie, m' accueillent de tous côtés.

En entrant, j' ai reconnu de suite, la bonne grasse figure de Boerhave. Voici le fameux Arminius, tête ronde et vulgaire, forte et intelligente toutefois.

Puis, S' Gravesande, épais, et cependant l' air fin,
le regard pénétrant ; vraie figure d' anatomiste.
Voit, à la fois pâle, mou et passionné ; l' envie
même. Peut-être a-t-il été peint ainsi à dessein.
L' université de Leyde, après avoir publié

p351

ses classiques, s' est reposée au xviii siècle,
comme la Hollande elle-même, à la fin de sa guerre
contre la France.

Aujourd' hui, les jeunes ne font guère que des thèses
historiques sur la grande époque. Ce n' est pas que
ce pays soit mort ; il se rattacherait volontiers à
une idée. S' il ne veut pas de l' Angleterre, c' est
qu' elle n' en a pas à offrir. Son seul homme,
Shakespeare, n' a exprimé que le doute. Son idée
politique même, l' équilibre du pouvoir, ne constitue,
vitalement, aucun des pouvoirs. Ce n' est qu' un
rapport, et non une idée substantielle.

L' Allemagne également, si riche d' idées, n' est pas
une idée. C' est plutôt un forgeron d' idées, qui les
retourne et les bat, tantôt d' un côté, tantôt de
l' autre...

selon mon très obligeant cicerone, M Thorbecke,
professeur de droit romain, celui-ci s' est établi de
bonne heure en Hollande. Les coutumes antiques,
faites pour un état social peu avancé, étaient
suppléées, interprétées par le droit romain. Il avait
la force d' un système contre l' hétérogénéité de

p352

ces coutumes. La Frise surtout, subit ce joug, sans
doute parce que sa législation, étant la plus
ancienne, présentait le plus de lacunes.

Le droit hollandais ne fait pas corps, et il n' a
nulle histoire, sauf l' introduction de Grotius, et
l' opuscule d' Arminius sur le droit personnel, avec
renvois aux sources.

Charles-Quint et Philippe II, sentant le besoin
de concentrer, marchaient vers ce résultat. Mais en
1564 vint la révolution qui devait tout arrêter.

De Leyde à Amsterdam, la route chemine d' abord
assez près des dunes, puis elle s' engage sur la
chaussée qui longe, à une faible distance, la mer
d' Harlem. Création tout

p353

artificielle. L'océan du Nord, dans un jour de fureur, a franchi la digue, et s'est écoulé au delà. Tout en roulant sur cette chaussée si unie, et dans le brouillard, je songeais que ce pays qui n'est qu'eau, n'a pourtant à lui ni rivières, ni fleuves. Ceux qui le traversent, naissent beaucoup plus loin. Il n'a pas même de sources vives, n'ayant ni les montagnes qui filtrent les neiges, ni les forêts qui emmagasinent les eaux des pluies. Je songeais encore, en historien, que si au nord-ouest, l'embouchure des deux grands fleuves : Escaut et Meuse, est occupée par des peuples germaniques, les populations celtiques se sont, au contraire, fixées vers leur cours supérieur. Cette dernière région est à la Hollande ce que le pays de Galles et l'Irlande sont à l'Angleterre. La grande différence, c'est que la partie celtique des Pays-Bas, au lieu d'être isolée par la mer, comme elle l'est en Angleterre, du moins en partie,

p354

s'adosse, ici, à une grande nation de même origine, c'est-à-dire celtique. Je veux parler de la France. La race germanique, rêveuse et méditative tant qu'elle est enfermée en Allemagne, devient absorbante dès qu'elle a touché l'océan. La portion germanique de la Hollande est le vrai pays des Niebelungen. C'est *Fafair* couvant son trésor. Un pays occupé, aujourd'hui, à changer des tonnes de harengs et de laitage, en tonnes d'or. Le fromage alimentait la vieille vie frisonne, le hareng, la nouvelle vie hollandaise. Vie toute spéciale. Ceux-ci, les ventrus, au bord de leurs canaux, collés sur leurs livres de comptes ; ceux-là, les marins, naviguant lourdement le long des côtes comme des phoques. Peuple grand mangeur, resté sérieux, non méditatif. Qu'il traverse la mer, qu'il aborde en Scandinavie, en Angleterre, il devient héroïque. Vous constatez sa grandeur à ses

p355

oeuvres. Les chaumières de Hollande montent et deviennent les prodigieuses tours des Percy... les

barques se changent en vaisseaux de haut bord...
Amsterdam devient Londres.

p359

IV Amsterdam. -Le musée. -Les De Witt.
Amsterdam n' a point l' aspect d' une grande capitale.
Maisons basses, moulins variés à l' infini, mêlés aux
navires. Il y a dans cette variété toute une
architecture inconnue qui n' est nullement à dédaigner.
Il serait curieux de réunir dans un recueil ces
formes exotiques étranges.
Ici encore, plus qu' à Leyde, je me retrouve seul.
Triste de mon isolement, sous ce ciel sombre et
froid, je m' achemine vers le monument qui caractérise
Amsterdam : sa maison de ville, bâtie en 1648, dans
l' ivresse du

p360

traité de Westphalie, construction gigantesque en
pierre de taille élevée sur pilotis, sans aucun
ornement extérieur. Charpente énorme en bois des
Indes que les vers n' attaquent jamais.
Tout cela gâté par le frère de Bonaparte, par Louis,
fait roi de Hollande. Le conseil lui avait
lâchement cédé cet édifice national. Les belles et
vastes salles ont été misérablement coupées pour en
faire de laids petits appartements particuliers. On
aperçoit partout la trace de la primitive distribution.
Ainsi, la salle des faillites a gardé ses ornements
significatifs : l' care précipité, la caisse ouverte,
brisée, et les rats rongant les livres... de même,
au-dessus de la chambre de commerce donnant sur le
port, Amphion plane et charme toujours la mer par les
sons de sa lyre.
La salle des pas-perdus, véritable nef d' église,
haute de cent vingt pieds, est devenue

p361

une salle de bal. Il a fallu couvrir d' un parquet
la riche mosaïque, et voiler aussi l' image du
temps. ce squelette armé de sa faux, avec ses
yeux vides et son rire macabre, eût troublé les
danseurs dans leurs rondes.
Le seul tableau qu' on ait conservé, représente

le consul romain Fabricius préférant sa pauvreté et ses raves crues à de somptueux banquets. Cette frugalité, dans un pareil lieu, est bien épigrammatique.

L'orgueil de la Hollande, à ce moment suprême de sa vie nationale, éclate dans cet atlas colossal qui porte le monde. Au-dessus, en sculpture et en peinture, la triomphante personnification de la *ville*. ils n'appellent pas autrement Amsterdam. En voyant de là, le panorama noyé qui fait ceinture à cette reine des Pays-Bas : mer d'Harlem, Zuiderzée, canal de Hollande et d'autres encore, je m'affermis dans cette pensée, qu'un voyage en ce pays devrait commencer par la Frise, c'est-à-dire par la barbarie, pour se continuer par Utrecht ou la féodalité ecclésiastique, et finir par Amsterdam

p362

et la Haye, qui symbolisent les intérêts des temps modernes.

La riche aristocratie que l'on devine à ses beaux jardins couverts de fleurs exotiques et rares, n'a ici que ses maisons de plaisance, ses moulins et ses herbages. La grande propriété est pour une part dans la Frise, pour l'autre, dans les Indes. Le hollandais, peuple politique et dominateur, à son heure, s'est porté vers l'Orient.

Ce petit coin de terre, perdu au bout du monde, noyé sous les brumes, a voulu se donner ce qui étend le regard d'une nation, lui fait son indépendance, sa lumière au delà des brouillards, je veux dire le commerce lointain.

La Frise conserve encore la beauté du costume barbare ; sur le front des femmes brille la plaque d'or s'harmonisant si bien à la douce chaleur des cheveux blonds.

C'est ici que l'on touche du doigt la différence entre le présent et le passé. Jadis, pour les marins, la lutte tenait lieu d'idée. La lutte contre l'étranger et contre la nature

p363

étant finie, le matérialisme a prévalu chez le peuple, et l'a endormi. Les marins, une fois descendus sur terre ferme, semblent avoir perdu toute activité. Ils passent leur journée dans les

estaminets, à boire et à jouer aux cartes.
Mieux vaut pénétrer dans l' intérieur de l' une de ces barques hollandaises qui attendent le moment du départ. Vous êtes saisi d' admiration. Pendant que l' homme se repose, la femme du marin prend à son compte tout le travail. Au premier abord, vous lui trouverez les épaules trop larges et l' allure trop virile. Mais voyez-la dans l' action et dans son élément, sur son bateau, lavant le pont, étendant le linge, soignant les enfants, les bêtes, dirigeant au besoin le gouvernail ; alors, cette force des bras, des épaules, vous la comprendrez et vous l' admirerez.

Vous comprendrez aussi la raison de ces gros bateaux arrondis qui font, quatre fois par an, le voyage de la Baltique. Petits, pour remonter plus aisément de Cronstadt à Saint-Pétersbourg ; ronds pour contenir davantage

p364

et dans la disposition qui conserve le mieux les marchandises.

Il y a lenteur il est vrai ; cette pesante barque si bien pontée, c' est l' arche de Noé que peuple un monde. Le hollandais, dans sa perpétuelle migration, s' est fait sa terre à lui sur l' eau. Vous y voyez de la verdure et même des fleurs. Si la marche du bateau est lente, en revanche, on souffre et l' on risque moins. Voyageant en famille, le marin de Hollande estime que l' essentiel est de ne pas compromettre son petit monde. C' est tout le contraire des anglais qui sacrifient tout à la rapidité.

Cela seul expliquerait le sort si différent de ces deux pays. Comme le bateau du hollandais est sa maison, qu' il ne laisse rien, ni personne derrière lui, il a moins de hâte de revenir. On voit combien elle est aimée cette maison flottante, à la façon dont il la tient, aussi nette et brillante de propreté, que les riches maisons de la ville.

On s' est beaucoup moqué de ces perpétuels lavages sous un ciel si prodigue de lourdes

p365

pluies, de brouillards intenses. Cela est d' un grand bon sens. Les lavages quotidiens sont commandés par la prudence. La pluie n' est point malsaine. Le hollandais la voit tomber avec plaisir, elle purifie

l' air, en entraînant dans sa chute, les principes délétères dont il peut être chargé. Mais ce qu' il redoute, ce sont les épais brouillards qu' exhalent les canaux dormants et les polders.

Ces brouillards bas et lourds de miasmes, il les voit ramper le long de sa maison, y pénétrer insidieusement, et déposer, en s' évanouissant à la chaleur du foyer, les germes morbides qu' ils tiennent en suspension. C' est la *malaria* du Nord, établie en hôte permanent dans chaque domicile. Elle n' attend qu' une occasion propice pour éclater en fièvres paludéennes, en typhus, etc.

Lavez, lavez donc à grande eau, ménagères infatigables, lavez vos vestibules de marbre et de mosaïque, faites reluire les beaux cuivres de vos cuisines qui valent des salons, où l' on s' oublierait volontiers, dans la douce chaleur de l' intimité du foyer.

p366

Il ne semble pas, d' ailleurs, que les hommes aient à souffrir de ces continuelles noyades. Aucune population n' est plus belle, plus forte que celle de Saardam. Population de marins aussi bons qu' ils sont forts. Rien de tendu, de boursoufflé, de contrasté, comme sur les visages anglais. Je vois presque tous ces géants porter dans leurs bras, ou mener par la main leurs petits enfants.

Comment songer à les tirer de cette vie de caboteurs, en famille, libres sur mer, pour les appeler à la rude vie de la marine militaire ?

Ruyter repose à Amsterdam, dans l' église sainte-Catherine, rebâtie au xive siècle. Son tombeau occupe la place du maître autel. Beau monument funèbre. Il dort, le héros, la main sur sa blessure. Celui que les boulets avaient jusque-là respecté, fut frappé mortellement devant Messine qu' il allait défendre.

p367

Tout près de lui, le cénotaphe du jeune Van Speik qui, en 1831, se fit sauter avec tout son équipage pour échapper aux fureurs de la populace d' Anvers. Pendant que je regarde attendri, on ouvre, à deux pas de moi, une fosse. L' ancien usage d' enterrer dans les églises, s' est conservé d' autant plus ici, qu' il faudrait aller très loin pour trouver de la

terre ferme. On creuse, et on marche sur les tombes environnantes, on foule avec indifférence, la poussière de cent morts. L'odeur fade qu'exhale le sol fraîchement remué, rappelle durement la laideur du sépulcre.

Lorsqu'on est incommodé par la mauvaise odeur des canaux, on se demande si elle provient seulement de leur stagnation ? Dans un pays où l'eau est partout en dessous, où tout se mêle par les infiltrations, l'hygiène commanderait de revenir à la coutume de l'incinération des morts. Rome, dans l'antiquité, pour des raisons analogues, en fit un long usage. Je vis beaucoup ici, dans le musée, et m'en

p368

occupe moins au point de vue de l'art, qu'à celui de l'histoire. Un mot pourtant sur la *ronde de nuit*. personne n'admire Rembrandt plus que moi, il me semble pourtant que ces effets fantastiques de clair-obscur vont mieux aux petits tableaux, aux intérieurs intimes qui s'éclairent des dernières lueurs du foyer. La jeune fille en jaune, toute petite, est là comme une fée, la fée de la Hollande. Paul Potter est le peintre du jour, de la campagne et des animaux qui la peuplent. Une de ses toiles qui est au Louvre, nous donne aussi la vision mélancolique des prairies, sous les blanches vapeurs, dans la lumière décroissante du soir. Rembrandt est le peintre des villes, du crépuscule, de la nuit. Un pas de plus, il eût fait tout autre chose : la cité corrompue, bruyante. Mais le génie hollandais, sous son apparente grossièreté, était trop modéré, trop fin, pour tomber dans ces écarts. On sent que Rembrandt, tout réel qu'il soit, a dédaigné de reproduire l'obésité de son époque : les *ventrus*. dans sa *ronde de nuit*,

p369

la plupart de ses personnages sont sveltes. Sous le rapport national, rien de plus important que ce musée. Les portraits, à eux seuls, vous font tout un cours d'histoire. Je ne puis me détacher de celui de Grotius, belle et sereine figure, parmi les sculptures et les livres... au fond, un escalier faiblement éclairé que descend, un livre sous le bras, la discrète ménagère qui a élevé l'admirable enfant, l'a élevé pour le malheur, la prison,

l' exil... il y a déjà en lui, l' harmonie, la dignité de la paix et de la guerre.

Plus loin, Guillaume le *taciturne*, 1er stathouder des Pays-Bas, ferme, intelligent, simple, la vraie grandeur. C' est la blonde et longue figure de Nassau, non moins énergique que celle des Ruyter, des Tromp, mais fine et pensive. Je le connaissais déjà, l' ayant vu au musée de la Haye, beau, sec, ferme, figure stoïque, et plus noble dans la mort, qu' on ne le voit communément.

p370

La vraie poésie de ces guerriers politiques est dans son fils, Maurice De Nassau, à cheval, galopant avec ses frères et ses neveux. Noble tête, réfléchie, diaboliquement ambitieuse, lancée à la toute-puissance. Triste, peut-être, il songe à Barneveldt.

Il y a du Condé et des Nassau dans cet autre portrait qui me regarde : Eugène De Savoie, très longue figure arquée, fine, intelligente, grand air de distinction, de commandement. La solennelle perruque à la Louis XIV ne lui va pas trop bien. En résumé, nulle aménité, nulle moralité. Ce n' est qu' une intelligence.

Un autre côté de l' histoire nous est fourni par les sujets municipaux. Ils abondent ici, et nous donnent souvent le mot de la situation. Un admirable Van Der Helst nous fait assister à un repas d' officiers de la garde civique, en commémoration de la victoire

p371

sur l' Espagne et du traité de Westphalie. C' est aussi la réconciliation, dans la joie du triomphe, des deux classes jusque-là divisées.

à droite du spectateur, un hollandais, gros, brun, l' air martial et ouvert, ceint d' une écharpe bleue, serre dans sa forte main, peut-être un peu calleuse, la main blanche d' un homme blond, un cavalier, comme ses éperons l' indiquent, et tout vêtu d' orange.

Douteux associé ! ... au coin du tableau, un troisième convive, non assis, debout et fièrement campé sur ses grosses fortes jambes, personnifie l' insolence du triomphe : 1648 ! -celui-ci ne regarde que sa pensée. Au centre, un gros homme vêtu de noir, vrai marin hollandais, bravement, carrément assis, tient entre ses bras le symbole de la victoire, le drapeau national.

Mais voici Jean De Witt, si intelligent, si vivant dans le portrait de Baan. Tout près, celui où Backuyzen a peint le grand homme prenant le commandement de la flotte ; et, cinq ans après, contraste cruel, horrible, la

p372

scène de l' assassinat, où l' on voit les deux frères éventrés, les entrailles traînant à terre ! ...

le patriciat des villes, avant l' obésité de l' époque victorieuse et riche, est fortement exprimé par le visage de Jean De Witt. On est pénétré, en le voyant, la main sur sa noble poitrine, sur ce coeur qu' on arracha !

J' ai cherché et trouvé aux estampes, gravé par le même Baan, le portrait de celui qui dirigea le bras des assassins. Avec une égale impartialité, l' artiste a fixé, pour l' histoire, les traits des victimes et ceux du meurtrier.

Ce Simonsson, ennemi personnel des deux héros, qui fut peut-être l' exécuteur des pensées secrètes de Guillaume D' Orange, assiste à la pendaison.

Froidement, il regarde opérer le bourreau. Lorsque celui-ci, sa besogne achevée redescend, et que ces pauvres restes sanglants, mutilés, les têtes manquant, pendent accrochés, tellement quellement à l' infâme potence, voués pour toujours à l' ignominie -il le croit du moins-Simonsson les contemple une dernière fois, et sa haine

p373

féroce, au lieu de s' apaiser, redouble. Saisi d' un accès de sombre fureur judaïque, prenant à témoin le dieu de colère et de vengeance qu' il a mis de moitié dans son crime, il l' interroge, et ce mot horrible lui échappe : " seigneur ! Seigneur ! Pendent-ils assez haut ? ... "

c' est encore une figure remarquable que celle de Pierre Ier durement beau et fort ; gros sourcils voilant des yeux créateurs qui lancent la vie.

Rembrandt, comme d' autres grands artistes, a donné la *décapitation de saint Jean*. le bourreau présente la tête coupée à la fille d' Hérodiade.

Véritable cuisinier de meurtre, en tablier de cuir, le couperet à la main, les bras maigres, la figure d' un bas artisan, où les rugosités tannées de la peau se mêlent de

p374

manière à former un masque confus de cuir rougeâtre.
Rien d'humain.

Mais la tête dans le plat, comment la dire ? ... la plus belle, la plus éloquente ! On entend encore des mots errer sur cette bouche ! ... la mort n'a aucune prise sur une telle nature. Lui, est le vivant. Eux, ses assassins, ce sont les morts, la jeune fille elle-même, avec sa plume au vent.

Ce grand, cet admirable maître qui aimait toute nature et ne dédaignait pas de peindre la laideur vulgaire-on l'a vu à la figure avinée du bourreau -a révélé, par cette tête de saint Jean, à quel degré était aussi en lui l'idéal.

L'idéal et le réel, il les a encore mis en contraste, dans l'incomparable gravure du *christ guérissant les malades*. on y sent infiniment mieux que dans la résurrection de Lazare-un trop fort coup de théâtre-quelle âme le sublime artiste avait en lui, la plus vaste, la plus profonde ! ...

chaque groupe, pris séparément, est d'une réalité souffrante. Ainsi, l'aveugle que conduit

p375

une femme, et, sur le devant de la scène, celle qu'on a étendue, les yeux mourants.

Mais prenez l'ensemble de la pensée ; vous la verrez converger vers un sentiment *unique*. c'est vers le christ, qui se présente de face, que viennent rayonner toutes ces misères. Il les reflète, il les guérit, non pas seulement les misères physiques, mais les maux cachés par lesquels surtout nous faiblissons. Pour remède, à ces malades qui du regard lui parlent et se confient, il apporte la divine consolation.

à Rembrandt revenait encore de caractériser le génie thésauriseur de sa patrie, dans ce *receveur* ou *peseur d'or*, sérieux et âpre, qui vous regarde d'un air préoccupé, pendant que, devant lui, à genoux, son caissier empile dans des barils, des sacs pleins, rebondis du précieux métal. Il semble agenouillé devant le dieu de l'or.

Accroché à la muraille, un seul tableau :

p376

Moïse guérissant les israélites par la seule vue

du serpent d'airain. La vue de l'or guérit tout...

p379

V souvenirs du passé. -Utrecht.

Rentrée en France.

cette Hollande qui a produit de tels génies, fut bien grande elle-même, plus que grande, incomparable, au moment du péril. Beaucoup de maisons portent sur leur façade, la date orgueilleuse des années 1648 : Westphalie ! 1688 : Guillaume D'Orange, stathouder de Hollande, proclamé roi d'Angleterre... j'aimerais mieux lire la date héroïque et funèbre : 1672 ! Date funèbre aussi pour la France qui, après avoir versé le meilleur de son sang pour soutenir ce grand peuple, maintenant

p380

le trahissait. Le crime, ce fut la brutale invasion des armées de Louis XIV, s'attaquant à l'indépendance même de la Hollande. On sait son héroïsme à la dernière heure. Voyant sombrer sa liberté, elle ouvrit ses écluses, se noya, sacrifiant sa terre si chèrement, si patiemment conquise sur l'océan, ses riches campagnes, ses jardins admirables, où l'on voyait éclater en couleurs exotiques, les merveilles végétales apportées de Surinam, du Japon...

elle fut noyée aussi, la chère maison hollandaise, si attendrissante, lorsque des mois entiers, ensevelie dans les brouillards, elle n'a d'autre vision du ciel, que la lueur indécise de son foyer. Tout alla au fond de l'eau. La première engloutie, ce fut la basse petite chaumière préférée de la fidèle cigogne qui, tous les ans, lui revenait comme une bénédiction de Dieu... ce jour-là, remontant des marais où elle va chercher la nourriture de ses petits, elle ne retrouva plus que le vide. En bas, l'immensité morne des eaux grises, en haut, la nuit des brumes épaisses. Pour

p381

l'oiseau comme pour l'homme, plus de toit pour plein de ces souvenirs, je m'éloigne à regret de cette Amsterdam si poétiquement éclairée des rayons

du couchant. Je la quitte d' autant plus triste, qu' à partir de cette date funèbre, il semble que la Hollande soit restée au fond de l' océan. L' inondation coupe en deux son histoire : tout avant, rien après. Une existence nulle, sans objet pour le monde, a remplacé l' action héroïque. Un prêtre disait à Ali Pacha : " mourir ? Et après ? " on peut dire ici : " vivre ? Et après ? " entre Amsterdam et Utrecht, la ville se continue en jolies maisons de campagne. Aux fenêtres, fréquemment, vous voyez assis un bourgeois respectable, près d' une dame un peu moins âgée. Parfois, une jeune fille sérieuse leur fait la lecture. Utrecht, que j' ai trouvée hier soir engloutie

p382

sous le brouillard, n' est pas plus gaie ce matin. Presque à tâtons, je me dirige vers l' ancienne cathédrale qui tient en dépôt les archives dont m' a parlé M Meylink. L' évêque, dur janséniste, a seul le droit d' en donner communication et il n' en use guère. Avant de me présenter chez ce grand personnage, j' essaye de me renseigner dans une autre église catholique, celle-ci desservie par un prêtre dont la corpulence fait contraste avec son maigre troupeau ; mais avant qu' il ne me réponde, la quantité de cierges que je vois brûler devant la statue de saint François D' Assise m' avertit qu' il ne me sera d' aucun secours. Il faut donc que je me décide pour mon évêque. Quoique sec et bref, il me conduit cependant avec politesse près du curé janséniste aussi, qui tient sa place, et il l' informe, en hollandais, du but de mes recherches. Le conservateur que je trouve occupé à rédiger le catalogue, se plaint tristement de son abandon. Le gouvernement ne l' encourage, ni ne l' aide en rien.

p383

Elles semblent pourtant fort curieuses ces archives. Utrecht est le vrai centre de l' ancienne histoire de Hollande. Les pièces originales remontent au xie siècle, époque où le pays commença d' exister. Beaucoup de pièces essentielles ont été emportées et dispersées par les chanoines. La cathédrale est fort touchante. Elle a toujours, quoique privée de sa nef, un grand air de souveraineté.

Le chœur, d' une hauteur prodigieuse, porte sa date inscrite dans ses belles roses. C' est la vénérable époque de Saint Louis.

Selon l' usage protestant, un tombeau occupe la place du maître autel. Ici, la Hollande a voulu rendre un hommage reconnaissant à l' un des amiraux qui repoussèrent l' attaque de l' Angleterre, sous Charles II, et poursuivirent les vaisseaux anglais jusque dans la Tamise.

La tour d' où l' on découvre trente-cinq villes et le Rhin, ainsi que le petit cloître attenant à l' église, tombent en ruines. On délibère de les démolir tout à fait. La riche

p384

ville n' a pas assez d' argent pour réparer et conserver ces précieuses reliques du passé.

En ce moment, vie joyeuse dans les rues. Je suis tombé en pleine kermesse. C' est bien la sensualité flamande, crûment exprimée par Jordaens : des hommes rouges et lourds, des femmes grasses et blanches, mais point belles, dansent, tournent, trinquent ensemble. Cette gaieté triviale donnerait une fausse impression d' Utrecht à celui qui croirait la connaître pour l' avoir vue dans ces heures de divertissements vulgaires.

Dernière ville de la Hollande, jadis fortifiée et centre de guerre, Utrecht devenue aujourd' hui le centre du commerce des grains, attire à elle, à certaines époques, la foule des gros acquéreurs. De là, ces fêtes bruyantes peu en rapport avec la taciturnité hollandaise.

La ville, plutôt triste, est toujours d' aspect sévère. Plusieurs religions, hostiles entre elles, sont ici en présence. Les deux qui

p385

prédominant, le protestantisme et le catholicisme sont également fortes.

à Utrecht fut reconnue, en 1579, l' indépendance des sept *provinces-unies*, et signé le traité qui les séparait pour toujours de l' Espagne.

De ce point, je pourrais reprendre le chemin de la France par Anvers et Gand. Je préfère m' écarter un peu, pour revoir la ville d' un si grand attrait : la mélancolique, la silencieuse Bruges. Nous passons l' eau trois fois, traversant d' abord la grande Meuse,

puis la petite. La Meuse, toute jaune, dépose à son embouchure de larges bancs de sable. Le sombre Rhin, lent et pesant, après avoir été torrent furieux, n' amène à la mer que de la vase. Les prussiens la font valoir près des hollandais : " nous vous faisons votre terre " , disent-ils. En réalité, cette masse énorme de boue inerte, est un péril pour le pays. Elle encombre le lit du fleuve, elle l' exhausse et l' oblige de refluer dans l' intérieur du pays,

p386

au moment de ses grandes crues. Sous un climat plus chaud, ces eaux attardées des polders, feraient la *maremme* toscane, ou même, l' insalubrité des *marais pontins*.

pâle soleil, pâle verdure des saules, toutes les indicibles tristesses des terres en formation. Puis, les bruyères, les noires tourbières que l' on exploite le long du vieux Rhin. Tels sont les adieux que me fait la Hollande.

Au delà, le sol peu à peu s' essuye, se raffermi ; les champs se reforment, et l' activité de la vie rurale reparaît. Les paysans font la moisson. Ils se reposent au milieu du jour et prennent le repas que leur apportent leurs femmes. Chaque famille se groupe autour d' une gamelle. Je remarque qu' avant d' y toucher, tous font le signe de la croix. C' est que nous sommes rentrés en pays catholique.

L 3 SUISSE LOMBARDIE TYROL

p391

I De Paris à Lucerne.

J' ai couru cent lieues vers l' Est, sans m' arrêter. En traversant ainsi à vol d' oiseau la Côte-D' Or, on est frappé, avant Dijon, de la grandeur austère de cette partie de la Bourgogne.

Besançon, où je fais ma première halte, garde l' empreinte de la féodalité pesante d' une république ecclésiastique, dans sa lourde cathédrale. Elle a deux chœurs comme celle de Mayence.

Le palais du cardinal Granvelle dont je viens remuer les papiers, ce palais grave et digne, rappelle les cloîtres d' Oxford avec moins d' élégance.

p392

La citadelle, très forte aussi, est pourtant hors de la ligne des attaques probables. L'Allemagne entrerait plutôt par Lyon et l'Alsace.

La Côte-D'Or est austère. La Franche-Comté est austère et triste. C'est, si vous voulez, une petite Suisse en miniature avec ses lacs : Nantua, Saint-Point ; ses champs de neige à défaut de glaciers. Mais ce qui fait la vie de la Suisse, sa gaieté alpestre, manque au Jura. Il n'a pas comme elle, de tous côtés, et sous mille formes, des eaux qui courent et qui parlent. À part la grande voix des torrents qu'alimente la fonte des neiges, le Jura est silencieux. L'homme ayant imprudemment détruit les forêts intermédiaires, avec elles, ont disparu les sources vives qui font gazouiller les ruisseaux, et jaser à petit bruit les fontaines. Les pluies tombent encore, mais elles ne s'arrêtent plus. Le voyageur qui ne fait que traverser la contrée, ne s'explique pas le contraste d'une terre pauvre, et d'une population visiblement aisée. Les femmes sont jolies de santé,

p393

de bien-être ; les enfants, tous souriants, bien tenus, font plaisir à voir.

C'est qu'ici, l'industrie supplée à la pauvreté du sol. Sur cette frontière, presque tous les hommes sont horlogers. Mais aujourd'hui, la famille entière est dehors sur la prairie. On coupe les foins, l'air embaume de leur bonne odeur, mêlée à l'arôme des pins résineux. Ceux-ci, à ce beau moment de l'année, tout rajeunis par de jeunes pousses du vert le plus tendre.

Morteau, qui fait un important commerce de planches, marque la frontière entre les deux pays. Mais vous ne vous sentez vraiment en Suisse, qu'au bord des grands lacs, devant la solennité des Alpes et sous le froid regard des glaciers. C'est pourtant une traversée délicieuse que celle du petit lac de Morat, dans la fraîcheur du matin. Je voulais voir ce pays qui rappelle une des grandes défaites de la fin du xve siècle. Ici, fut battu par les suisses, Charles Le Téméraire, et tant de bourguignons tués, qu'une montagne en resta qui n'était faite que de leurs ossements.

Ce centre montagneux de l' Europe, ce centre des races, offre dans son ensemble, l' étrange contraste d' un peuple prosaïque, au milieu d' une nature la plus poétique du monde. Le *ranz* des vaches qu' on a tant célébré, est une maigre et chétive poésie, en face de la colossale épopée des Alpes.

Byron, qui ne comprenait pas que Rousseau n' eût eu sur les bords du lac de Genève, en vue du Mont-Blanc, d' autre impression que celle de l' amour individuel ; Byron a mis sur les glaciers, le siège de la déesse farouche, de l' implacable Némésis... erreur profonde. Il n' y a ici, ni mauvaise fée, ni nature marâtre, hostile à l' humanité. Ce qui nous accable, en face de ces montagnes, de ces neiges, de ces glaciers, c' est le sentiment de notre impuissance. Les fleuves, la mer même, malgré son extrême mobilité, nous obéissent. Ici, que pouvons-nous ? Ce glacier que vous croyez là-haut, sur ce mont, inerte et fixe, il se meut pourtant, il marche, il descend dans la vallée, poussé par une force lente mais invincible : la loi de gravitation.

Malheur à la vallée, si cette loi qui le mène en bas, brusquement était rompue, violée. Un jour, une montagne de glace se détacha ainsi d' un seul coup et tomba dans le Valais. Bientôt, à la chaleur brûlante de ce long et étroit corridor, elle fondit et forma un lac. Des ingénieurs habiles, doucement, minèrent sur un point la digue qui le retenait, et la moitié de ce lac improvisé s' écoula, sans dommage pour la vallée. Mais un matin, l' autre moitié qui restait, rompant en une fois ses entraves, s' écroula tout entière avec un horrible fracas, emportant tout au lac de Genève, tout, jusqu' au berceau des petits enfants.

Bien plus redoutable que le glacier, est la mobile avalanche qui peut, en quelques secondes, engloutir tout un village.

L' été même-quand tout vous rassure-si vous vous promenez seul, entre ces défilés étroits qu' enserrant des masses énormes, l' oppression vous gagne et la sensation de l' étouffement. Ces géants de granit pourraient bien avoir envie de sortir de leur

immobilité, et vouloir se rejoindre. Si vous escaladez les cimes, un autre péril vous menace, le vertige, l'attraction fascinatrice du vide : précipice ou crevasse, qui ne rend jamais sa proie. Qu'est-ce donc, de rester là l'hiver ? ... voyez aussi comme la maison de l'Alpe s'abaisse, se fait humble et s'enveloppe, comme en un vêtement, de sa triple ceinture de sapin ! C'est que pour la famille, la réclusion complète doit durer plusieurs mois... dans quelle angoisse elle se serre étroitement, quand la tempête des neiges fait rage, frappe aux carreaux de l'étroite fenêtre, veut entrer et tout ensevelir ! ... l'homme sent bien alors, que ce n'est pas assez de l'industrie humaine pour le défendre. Aux vents déchaînés, aux neiges foudroyantes, aux roulements des rochers qui se précipitent, il oppose une autre défense : la parole de l'écriture sainte, les paroles, les ordres même de la providence. Si Dieu a voulu que ces antres des monts fussent également habités par ses enfants, il

p397

doit les protéger, les garder contre l'esprit des ténèbres qui veut leur destruction. Chez ces robustes montagnards en lutte avec les éléments, il y a une foi encore plus touchante. La protection de Dieu ne leur suffit pas, il leur en faut une autre plus spéciale. Dieu est si grand et il a tant à faire ! Il pourrait bien, par moment, détourner son regard de la montagne. Alors, l'ouragan déchaîné, l'avalanche foudroyante, emporteraient la pauvre cabane. Mais ils ne l'oublieront pas, ceux qui ont pour mission spéciale de veiller sur elle, le saint de la vallée, la bonne vierge si maternelle ! étendant son manteau sur ses enfants, elle forcera l'avalanche de passer par-dessus, d'aller tomber plus loin. à mesure qu'il s'éloigne de son Alpe et se rassure, l'homme de la montagne perd cette foi naïve. S'il descend dans une vallée à l'abri de tout péril, ou, comme à Berne, dans un riche pays, il se réconcilie brusquement

p398

avec la nature ; il s'y plonge, devient nature lui-même et se dédommage brutalement. Dans une région

moins favorisée, à la pieuse crédulité succède un froid rationalisme. Sous la pesante et glaciale main de la nature, il ne ressent aucun enthousiasme pour cet autel sacré des monts. Il le regarde à distance, froidement, tristement. Rappelez-lui le mot de Rousseau dans son bateau, sur le lac de Bièvre : " ô nature ! ô ma mère ! " il secouera la tête. Il est au point de vue de Byron. Cette mère, qui morfond ses enfants huit mois de l'année, est pour lui une marâtre. S'il vous répond, ce sera bien plutôt par le mot amer de Zwingli : " depuis le péché originel, la nature est comme un fruit frappé de la grêle. " je roulais en moi ces graves pensées ce matin, à cinq heures, sur la plate-forme de Berne, en vue de l'Aar écumant. La Suisse, hélas ! N'est plus ce qu'elle a été. Celui qui veut comprendre ce qu'elle fut, doit laisser de côté la ville des plaisirs, et, se glissant entre les deux géants qui gardent la contrée,

p399

pénétrer au vrai sanctuaire, au lac des quatre-cantons. Ce lieu admirable, où je viens pour la première fois, va m'éclairer. à Lucerne, tout est simple : l'histoire et la nature. Ainsi, de la Furca, descend le Rhône, qui, se reposant dans le lac de Genève, tourne en France pour couler au Midi. De la Furca et du Saint-Gothard, descend la Reuss, rivière centrale de la Suisse, qui, perçant le lac de Lucerne et s'unissant à l'Aar, va se joindre au Rhin. Lui, le Rhin, descend du Saint-Gothard et du Septimer. Symétrique au Rhône, enveloppant la Suisse, il tourne en Allemagne, passe en Hollande, pour aller se perdre dans la froide mer du Nord. Du Saint-Gothard encore, descend le Tessin qui court féconder l'Italie. Voilà pour la géographie. Quant à l'histoire, elle est toute à Lucerne. Là, est l'idée même de la fédération. La ville est restée petite, elle a gardé ses ponts de bois, son aspect rustique. Ah !

p400

Qu'elle a bien fait... quelle oeuvre humaine élever en face de ces colosses sourcilleux, de ce lac sacré ! ...

son hôtel de ville, bâti au moment où les guerres d'Italie enrichissaient ces montagnards, massif comme les palais florentins, mais non sans élégance, vous présente avec un noble orgueil, dans la salle des états, les portraits de ses magistrats, les avoyers chargés, depuis le moyen âge, du gouvernement des cantons. Mais le saint des saints, c'est la chapelle où sont déposées les archives. Sombre, boisée de chêne noir, barreaux de fer, portes de fer, coffre de fer. Je dis chapelle, car ce lieu contient de véritables reliques. D'abord, le drapeau encore teint du sang de Gundoldingen, celui qui mourant à Sempach, expira sur cette forte parole contre la continuité du pouvoir dans les mains d'un même magistrat : "souvenez-vous de ne laisser jamais personne plus d'un an, en possession de la charge d'avoyer." dans ce même coffre, à côté de ce drapeau

p401

sanglant dont s'enveloppa pour mourir le héros, vous en voyez un autre, admirable comme oeuvre d'art italien, celui que Jules li donna aux gens de Lucerne, sans doute par son cardinal de Sion. Ceci, c'est la troisième époque, celle des conquêtes, des guerres joyeuses où le pape et tous les rois leur donnaient l'or, les jouissances de la belle Italie pour prix de leur sang. L'époque intermédiaire, moins joyeuse à coup sûr, est marquée par le redoutable sceau d'or de Charles Le Téméraire... mais voici le casque de fer de Zwingli, brisé à gauche par l'horrible coup de hache que lui porta le bras d'Uri. Ce casque est un vrai pot de fer, large, énorme, dur comme la tête qu'il contenait. La hache d'armes du réformateur est aussi là. S'il est vrai qu'il la portât dans les batailles, elle donnerait une idée terrible des bénédictions de ce rude prêtre. Il est bien plus probable qu'il ne l'employa que

p402

pour la défense. S'il s'efforçait d'interdire aux montagnards le service de l'étranger, c'est qu'il avait horreur du commerce du sang, autant que de la démoralisation des guerres mercenaires. Il punissait la désobéissance des suisses des petits cantons, par des moyens violents. D'abord, il leur brisait leurs

saints ; puis, il les affamait, en leur interdisant de communiquer avec les vallées.
Les montagnards vengés, ont déposé à Lucerne, dans la grande capitale des *waldstaette*, la dépouille de leur ennemi. Le corps fut mis en pièces. Le coeur seul, ce coeur intrépide qui défendit la patrie, sans espoir de la sauver, échappa aux outrages. Un ami le prit et le jeta dans le Rhin. Il y roula trois cent lieues jusqu' à la mer. Le fleuve des anciens héros en reste plus héroïque.
Zwingli avait voulu garder à la Suisse sa dignité de peuple libre, en l' empêchant de vendre son bras à l' étranger.

p403

Les cantons riches s' étaient soumis, étaient restés chez eux. Mais les cantons pauvres et maltraités de la nature, ne tenaient compte de la défense ; ils descendaient de leurs montagnes glacées, se donnaient à l' Italie, encore plus à la France. Ils honorèrent leur seconde patrie par leur fidélité. Les suisses du 10 août, au service des tuileries, ne déposèrent leurs armes que sur un ordre écrit de Louis XVI.
Le monument funèbre qu' on leur a élevé n' est pas à Paris, il est ici, à Lucerne. Le lion mourant de Thorwaldsen est taillé dans le roc même. Voilà un vrai monument helvétique. Pour être comprise historiquement, la Suisse doit être ainsi tirée des entrailles de la montagne. C' est une gloire unique, je crois, chez les artistes modernes, d' avoir ainsi entendu le monument national d' un peuple.
Ce lion, n' est pas un lion dandy, spirituel et un peu phtisique, comme les lions de Barye ; c' est un vrai lion à formes pleines, qui semble avoir été, le pauvre animal, aussi

p404

bon et noble qu' il était puissant. Il meurt, comme un chien fidèle, sur l' écusson des lys qu' il a juré de défendre. Il meurt, et il semble pleurer. S' il pleure, ce n' est pas sur lui.
J' y suis retourné ce soir ; cette image de douleur idéalisée m' attirait. J' en ai été plus touché encore. Les arbres qui couronnent le rocher élevé, aux flancs duquel on a taillé le monument, se penchent et semblent aussi pleurer. En avant, le bassin qui, de ses eaux calmes, fait miroir et réfléchit la noble

tête en la pâissant, lui donnant un caractère d' indécision fantastique.

Quel contraste que ce silence, cette paix dans la mélancolie de la mort, avec la Reuss terrible, échevelée, tonnante... elle semble heureuse d' avoir échappé au lac et repris avec sa personnalité, sa course vagabonde. On dirait une passion furieuse qui, après avoir été longtemps pacifiée en apparence, réveillée tout à coup, se déchaîne sans règle et sans frein. Où va-t-elle donc ainsi, et quelle hâte la pousse ? ... elle court au Rhin

p405

son amant. Et tous deux confondus, iront se perdre ensemble dans la sombre mer du Nord, sans regret, sans souvenir.

p409

Il les petits cantons.

La montée du Saint-Gothard.

je suis venu chercher ici la paix, et je trouve la guerre. On se bat tout près, à Schwitz. Le moment de la diète fédérale réveille les passions hostiles au gouvernement ; elles fermentent dans les petits cantons, on se bat, on compte déjà de nombreux blessés, et peut-être même des morts. Chose plus grave, le village de Guillaume Tell, Kussnacht, poussé sans doute par les meneurs de Lucerne, a sonné le tocsin pour appeler ceux de la montagne, les faire descendre. Ils n' ont que trop entendu ! Les voilà, se portant en masse au secours de

p410

Schwitz qui s' est armé en pillant l' arsenal d' Einsiedlen.

Oh ! La guerre civile ! ...

fort anxieux, j' ai voulu assister ce matin à la séance de la diète. Lucerne est l' une des trois villes où elle siège. J' entends d' abord faire en allemand, la lecture des procès-verbaux relatifs au soulèvement des cantons. Puis, vient le tour des orateurs. Chaque canton a le droit de prendre la parole. Un gros bourgeois de Glaris, un avocat de Bâle-Campagne, l' air dur et résolu, un grand jeune

homme de Zug, rouge et emporté, sont les seuls représentants de la Suisse qui usent de leurs droits, et semblent pénétrés de la gravité des événements. Le président de la diète, M Monnard, lit d' une voix saccadée par l' émotion, le vote suprême du canton de Vaud : " désarmer Kussnacht, en rendre les autorités responsables, empêcher que les mauvaises passions de Schwitz ne gagnent au dehors. "
Lucerne tient aujourd' hui l' un des grands

p411

marchés de l' année. L' affluence est énorme, et tourbillonnante l' animation. Des femmes surtout. Inquiètes, elles sont descendues à la ville, pendant que les hommes courent la montagne ou se battent. C' est un spectacle émouvant de les suivre dans leurs paroles et dans leurs gestes. Chaque canton a sa pantomime particulière. Les costumes aussi sont variés et pittoresques : Unterwalden, avec la flèche dans les cheveux, à l' italienne ; Schwitz, paré de la jolie crête de dentelle ; Uri, avec la couronne de mariée, blanche et rouge.
Si toutes ces femmes suisses vous semblent un peu massives, si vous la trouvez par trop virile, cette maîtresse-femme, Magdalena Nagéli, qui réconcilia les deux partis hostiles de Berne, par trois mariages successifs avec trois avoyers, songez qu' il fallut de tels flancs pour porter les soldats qui devaient franchir les Alpes. Moins robuste, elle ne se fût pas vue à sa mort, entourée d' un bataillon de quatre-vingt-dix enfants et petits enfants tout armés.

p412

Elle était à la fontaine, occupée à laver le linge de la famille, le jour où l' ennemi mortel de son père, passa pour aller le défier. Il la vit, et sa colère tomba. Il oublia qu' il venait pour se battre et la demanda en mariage.
Son portrait est au musée de Berne. Elle a cinquante ans, est coiffée d' un chapeau d' homme, et tient en main de gros gants jaunes en peau de chamois, comme un vrai maître d' armes.
Invité hier par M Monnard, je l' ai eu à déjeuner ce matin, avec M Soret, le spirituel député de Genève, qui a été gouverneur du duc de

Saxe-Weimar. Ce qui est beaucoup plus intéressant, il a vécu dix ans dans l'intimité de Goëthe. Le secret de celui-ci pour rester jeune, c'est-à-dire dans l'équilibre de ses forces, c'était de se retrancher progressivement quelque chose dans son alimentation. Ainsi, après avoir bu deux bouteilles de vin dans sa journée, il s'était réduit, à la fin, jusqu'à ne plus boire qu'une demi-bouteille.

p413

Goëthe, qui fut de bonne heure naturaliste, disait :
" ce n'est pas en curieux seulement que j'étudie la nature, c'est encore pour mon profit moral. Chaque fois qu'une crise, une secousse m'ébranle, je me replonge dans son sein maternel, et par elle, je me sens fortifié. "

ainsi Antée touchait à la terre pour reprendre ses forces.

Le pont couvert de Lucerne est un véritable musée historique. D'un côté, la vie de saint Léger D'Autun et de saint Maurice, les grands saints de l'ancien royaume de Bourgogne ; de l'autre, tous les faits relatifs à la fondation de l'histoire de Lucerne, depuis Charlemagne jusqu'à l'établissement des capucins.

Rien de plus austère que l'aspect de ce lac entouré de monts basaltiques. Ils trempent leur pied dans l'eau, n'accordant pas même au voyageur, pour rivage, le mince sourcil dont parle Virgile. C'est la coupe des Alpes, pleine jusqu'au bord, d'une eau grondante.

p414

Pour voir se dérouler dans son harmonie ce panorama grandiose, il faut prendre le bateau qui mène à Altorf. Du fond du premier lac, Lucerne apparaît comme submergée, avec ses ponts bas, immenses, son fanal à la pointe, qui guide le pilote, lui dit où est le port, dans les sombres nuits d'orage.

à gauche, Schwitz ; à droite, Unterwalden ; au bout, en tournant, le sauvage Uri. Là, au pied de la colossale muraille, tombant à pic dans l'eau, comme d'un temple de la nature, le Tell-Platz, et la petite oasis sacrée du Rutli où fut jurée l'alliance de la Suisse, en 1307.

à l'extrémité de ce lac étroit, qu'habite le violent génie des tempêtes, la vieille auberge d'Altorf

rappelle seule, aujourd' hui, les souvenirs du passé.
Elle occupe la place qu' on ne dépassait guère
autrefois, celle où Guillaume Tell, selon la
tradition, abattit la pomme sur la tête de son fils.
Alors, le Saint-Gothard, passage redouté, n' était
guère fréquenté que par les chasseurs intrépides, à
la poursuite des chamois. Ceux-ci avaient là

p415

l' un de leurs royaumes préférés ; sur la crête de
ces monts qui n' ont pas de glaciers, ils aimaient,
croissaient, multipliaient en paix.
Cette Suisse des petits cantons, ce centre des
montagnes où me voici engagé, n' a pas été cependant,
comme on pourrait le croire, le théâtre du drame de
l' Europe. La Suisse allemande est une fausse
Allemagne. C' est une Allemagne qui n' a ni la poésie
morale de la Souabe et du Rhin, ni la profondeur
et la fécondité de l' Allemagne du Nord. Vous n' y
trouvez ni le coeur de Schiller, ni l' immensité
de Goëthe, ni la bonhomie et la force de Luther.
En revanche, les observateurs ne manquent pas pour
étudier la nature et enregistrer les faits. à travers
l' horreur des glaciers et le péril des avalanches,
les Gessner, les Haller, les Saussure, les
Candolle la poursuivent infatigablement.
De leur côté, les Tschudi, les Müller, les
Sismondi, n' enregistrent pas moins patiemment, les
faits de l' histoire humaine.
Toutefois, ce que la Suisse a de plus vivant

p416

en soi, c' est le rationalisme politique ; la logique
y fermente avec une froide violence de Calvin à
Rousseau.
à définir la Suisse comme personne, la partie
allemande serait le corps, la partie française, la
tête. Le pays tourne le dos à l' Italie et ne
regarde pas l' Allemagne. Son regard est fixé sur
la France dont il est l' avant-garde armée.
L' Allemagne qui n' a pas à la craindre, ayant devant
elle le Tyrol pour rempart, la sacrifierait au
besoin. La France, jamais ; à la moindre attaque,
elle serait là pour la défendre.
Nos rois sentaient la valeur de cette amitié de la
Suisse, lorsqu' ils lui prenaient ses hommes pour
leur garde personnelle.

Il faut pourtant reconnaître que de ce service mercenaire sont venues les capitulations et l' esprit d' avidité. à Schwitz, par exemple, tout s' est longtemps vendu, acheté.

Ce matin, levé au petit jour, j' ai commencé la longue, longue montée du Saint-Gothard.

p417

La Reuss en tombe, diversifiée de cent manières, mais toujours grondante, rapide et savonneuse. L' ancienne route circule au-dessous de nous, par de diaboliques passages, ce qui explique peut-être pourquoi les suisses passaient en Italie sans artillerie ni cavalerie. Le nom de cette antique voie, le Pfaffensprung, indique assez que de bonne heure, ces populations montagnardes ont senti le rapport du combat des éléments avec les orages de l' âme. Cependant nous montons, montons, montons les rampes infinies de la route nouvelle. Nous tournons sur nous-mêmes comme en un cirque fermé. Les montagnes qui, de tous côtés tombent à pic, semblent vouloir empêcher qu' on n' en sorte. Le paysage, lorsqu' il se laisse surprendre par une étroite ouverture, apparaît dans une sauvage nudité. Un vieillard et deux beaux enfants égarés dans ce désert, nous demandent l' aumône. Eh ! Qui ne donnerait au nom de

p418

l' humanité souffrante, au nom même de cette nature hostile à ceux qui lui restent fidèles ?

Nous montons encore et toujours, sans paraître avancer, tandis que la Reuss bondissante, nous lance au visage ses ondes ébouriffées, comme un ouragan de laine s' échappant d' une monstrueuse perruque blanche, sans cesse secouée et sans cesse renouvelée. Ces effets bizarres seraient comiques s' ils n' étaient affreux. Et cependant, au-dessus de cette fureur aveugle, plane une image charmante de paix.

De la cime croulante du mont, je vois descendre, d' une allure dégagée, un petit troupeau de chèvres. Dans leur insouciance joueuse, elles semblent s' amuser à précipiter sur le monstre horrible, qui se tord en bas convulsivement, une avalanche de pierres.

Mais d' où viennent, tout à coup, ces décharges, ces roulements de tonnerre ? Est-ce la foudre qui gronde, un orage soudain qui éclate, et dont le fracas

remplit de formidables

p419

échos les profondeurs de l' Alpe ? Non, car le ciel a toute sa limpidité. Le postillon qui lit sur mon visage une interrogation inquiète, m' explique tout d' un mot : " nous approchons du pont-du-diable. " qui saura jamais décrire l' horreur de ce cercle de l' enfer du Dante, une enceinte de rochers aussi hauts que les tours de notre-dame, dressés là à pic, et, tous ensemble, comme pour interdire au torrent le passage. De sorte qu' en même temps qu' il est précipité d' une hauteur de cent pieds, il rencontre cette infranchissable barrière, l' angle de ces rochers abrupts qui l' arrêtent dans son furieux élan, l' obligent, contre toute les lois de la gravitation, de remonter vers sa source, de rebondir en spirales monstrueuses, vers la cime des monts. De là, ces cris de fureur, ces aboiements de chiens de Scylla, ce fracas, ces tonnerres... c' est un vent, c' est une pluie, un tourbillonnement horrible, une tempête digne de l' océan, dans un espace de vingt pieds de large. Et ces eaux, avalées, rendues,

p420

au-dessous du pont, par des crocodiles, d' énormes caïmans de basalte, des monstres sans formes et sans nom ; et celles qui mugissent autour de nous, semblent crier au voyageur imprudent qui se hasarde : " arrière ! Arrière ! "

je tâche d' opposer à ce déchaînement, l' abri de mon manteau. Mais le vent s' y engouffre avec rage, et cherche à me faire perdre l' équilibre. Le diable ne demanderait pas mieux que de me souffler sur la cascade, de m' y faire voltiger, de me donner toutes les horreurs du vertige, avant de me précipiter dans l' abîme.

Et pourtant, nous échappons, nous passons le sombre Trou D' Uri... de l' autre côté de la montagne, nous entrons dans un monde de paix. Au bruit assourdissant, infernal, a succédé le doux silence d' une soirée d' été qui finit. Prairies pauvres, mais calmes, sur les grands sommets déserts... pâles fleurs, les dernières de l' Alpe, tout près du ciel.

p421

Un beau capucin, à barbe noire, figure mélancolique, se détache sur un rocher, comme une apparition de l' Italie égarée sur ces cimes glacées.

Je passe ma nuit à Andermatt dans une pauvre petite auberge toute basse, afin d' échapper aux avalanches, et, le lendemain, dès quatre heures, je grimpe les dernières pentes du col de plus en plus désert. Le Saint-Gothard est triste. On y est moins frappé qu' au Simplon, du combat de l' art et de la nature. Ni aigles, ni ours, ni forêts, ni mêmes de glaciers, du moins visibles. Rien qui attire l' oeil, qui rappelle la vie. De grands monts décharnés... la mort. Mais de cette mort sort la vraie vie, les eaux abondantes qui fécondent l' Europe.

Pendant les longues heures que j' ai mises à gravir la rude échine du grand solitaire, il m' est apparu sous deux formes. En montant, c' est une vie d' artiste, de penseur, sombre, tourmentée, orageuse et laborieuse, une vie

p422

toujours à côté des tentations et le long des précipices, avec des douleurs sublimes, comme les Alpes, des vertiges de Pascal, et des tortures de Byron, des abandons de Dieu quelquefois ; mais pourtant couronnées, dans quelques rares ouvertures, des consolantes lueurs de la providence. Parmi toutes ces agitations, tout à coup, une tragique catastrophe où l' âme tombe et se brise. Mais par-dessus, il y a encore pour la résignation, des plaines calmes et paisibles. Cette paix, hélas ! C' est peu à peu la mort... les roches verdâtres apparaissent, sous les neiges, comme sous un linceul déchiré. On voudrait plus de neiges ; le linceul cacherait mieux le cadavre.

Voilà la première impression. Mais pourquoi humaniser ? Voyons plutôt le géant ce qu' il est, un mont ; jugeons-le dans sa réalité bienfaisante. Le Saint-Gothard est le père des eaux. Il verse-nous l' avons vu-à la Suisse, à l' Italie, leur fleuve central : la Reuss, le Tessin. Cette Reuss qui emprunte à la Furca, près la source du Rhône, n' est

p423

pas loin du Rhin. Elles ont hâte, ces grandes eaux, d' aller vivifier l' Europe, désaltérer la terre, la

nourrir et rafraîchir cent nations. Elles tombent des sommets, furieuses, comme une malédiction. Revoyez-les en bas, disciplinées, calmées, vous y reconnaîtrez le bienfait du ciel et la bénédiction de Dieu.

Mais nous arrivons. Un grand hôtel bâti tout près de la nouvelle route, nous invite à faire halte. La rudesse de la nature ajoute au prix d' un bon accueil. Au milieu des neiges, dans le désert, on deviendrait aisément romanesque. - *seul au fond des Alpes ! ...* que de romans, dans ces trois mots, pour un jeune coeur ! ...

il a seulement contre lui, ce bel hôtel, d' avoir détrôné l' humble hospice qui, si longtemps, fut l' unique refuge du voyageur. Il lui offrait ce qu' il pouvait : un morceau de pain, un peu de soupe chaude et même un lit, lorsqu' il arrivait le soir épuisé de fatigue. Je donne la préférence à l' hospice, et me vois accueilli par trois capucins dont la

p424

jubilation me dit, sans paroles, la joie qu' ils ont, ces pauvres moines, au milieu de cette mort universelle, de recevoir un homme vivant. Celui qui le matin, me montre la toute petite chapelle, trop grande pourtant, me dit avec une nuance de mélancolie dans la voix : " aux fêtes, -les seuls jours de l' année où nous soyons tous réunis, -nous ne sommes que six. "

mais c' est précisément là, saint homme, ce qui a élargi votre coeur, l' a fait si tendre pour la nature souffrante... non, cette église n' est pas vide ! Je la sens remplie de l' esprit de Dieu : tendresse virile, charité héroïque ! ... elle est aussi remplie d' innocence, lorsqu' à certains jours de l' année, d' autres paroissiens lui viennent, les bonnes, les excellentes bêtes de l' Alpe qui, en ce moment, paissent son herbe savoureuse. à l' appel des solitaires, elles accourent, s' rassemblent à la porte de la maison de Dieu, et, humblement, placidement, se laissent bénir.

p427

III L' entrée de l' Italie. -Les villes lombardes.

le premier village que vous rencontrez sur le versant méridional du Saint-Gothard-Airolo-vous lance en Italie. Je roule avec le Tessin, et des

sauts presque aussi brusques, sur le chemin de Bellinzona. Ces premiers bonds du torrent sont une belle chose. Il s' échappe d' une arche de neige, non pas savonneux comme la Reuss, mais pur, azuré. Il précipite ses belles et héroïques eaux, à travers des roches de marbre, sans crainte ni hésitation, avide d' avenir... ô jeunesse, ô espérance... à droite, à gauche, de jolies cascades viennent au-devant de lui, descendent à lui,

p428

se perdent en lui ; il n' en court que plus fort. Déjà cependant la rive gauche qui regarde le soleil, se pare de belles vignes et de tous les charmes du midi. Cela ne l' arrête pas. *il aime ailleurs et plus loin.*

il se précipite donc, agitant de plus en plus sa blanche crinière. Un vent impétueux suit ses ondes, et souffle la fraîcheur dans la brûlante vallée. Les sapins qui couvrent la rive droite du torrent sous le froid regard du Nord, jouissent visiblement de ce vent des Alpes. Ils mêlent leur note grave et profonde au bruit retentissant des eaux. Cette rude descente du Tessin, c' est aussi le chemin des suisses au xve et au xvie siècle. C' est par là que ces violents montagnards allaient, dans leur force brutale, sans canons, sans cavalerie, sans autres armes que leurs piques, réclamer leur part de l' Italie. Vers 1500, ce n' étaient plus des armées, mais des émigrations de barbares. Ils ne voulaient plus retourner. Il leur fallait des terres, des vignes, tout au moins, Bellinzona, Lugano. Des hauteurs de Bellinzona vous apercevez

p429

les forts des trois cantons : Schwitz, Uri, Unterwalden. Les Waldstaette avaient chacun une clef de l' Italie. Ce beau pays chargé de vignes est, dit-on, très froid l' hiver. C' est plutôt une Suisse italienne. On en est averti aux rudes intonations des gens du peuple. Et pourtant, à ne juger que par les productions, c' est bien déjà l' Italie. Nous montons les pentes du Cenere, à travers des châtaigniers qui nous laissent entrevoir au loin, le lac Majeur et la route de Cesto-Calende. Puis, c' est la descente délicieuse vers Lugano, la

douceur virgilienne dans les paysages : ciel bleu et chaud, mais vent léger, comme celui qui, dans Pétrarque, fait voler les blonds cheveux de Laure. Impression indéfinissable d' un chaud printemps qui touche à l' été, l' âge de vingt-cinq ans dans la vie humaine... c' est le moment de la fenaison. Joie innocente des paysans qui se reposent, dès dix heures, comme les bergers de Virgile.

p430

En entrant ainsi en Italie, je suis, je l' avoue, bien ému et bien tendre pour ce beau et malheureux pays, reconnaissant de tout ce qu' il a fait pour le genre humain. Un sentiment de religion, de poésie me remplit le coeur : *salve, magna parens...*

le lac de Lugano augmente cette impression, par la beauté du ciel, la pureté incomparable des eaux, et la sévérité élégante des montagnes... charmante coupe des eaux du Tessin, faut-il que des barbares vous aient portée à leurs lèvres ! ...

les allemands auraient beau entasser dix fois plus de systèmes philosophiques que n' en eut la Grèce, et mettre encore par-dessus, toute l' érudition des Ducange et des Grimm, toute la science des Faust, ce seraient encore des barbares.

Ce mot n' est pas une injure. Le barbare est un des grands éléments de l' humanité. Seulement, à son génie, sa profondeur, sa science, son art, vous trouvez toujours mêlé quelque chose de raide, si j' ose dire. Ces gens du Nord se meuvent, mais dans des

p431

entraves. Leurs mains sont engagées, liées, comme celles de leurs statues gothiques. On souffre d' autant plus à trouver ici la barbarie, qu' on se sent, depuis Bellinzona, en pays celtique. à chaque instant, vous rencontrez des physionomies toutes françaises, où se mêle-chez les enfants et les très jeunes femmes-la charmante indécision de la grâce lombarde.

Au moment où nous entrons dans ce beau pays, la main de l' Autriche s' appesantit lourdement sur nous. Les douaniers nous fouillent, et leur chef oblige mon compagnon de voyage, qui lit un volume de Silvio Pellico, à reporter en Suisse, le livre de " cet imposteur qui n' a dit que des mensonges " .

Como a été trop chanté pour qu' on y ajoute. Je lis au-dessus de la porte d' une charmante villa, cette

devise : *rideo quia video*, et dans la maison de P Jove : *fata prudentia minor*. le fruit de ce fatalisme, c' est l' état actuel de l' Italie du Nord.

p432

à Pesaro, sur la grande place, je vois, en quelques minutes, cinq ou six femmes enceintes... croissez et multipliez pour la servitude... les mères donnent à leurs enfants, pour jouets, des ballons aux armes de l' Autriche ! ... dominons notre tristesse.

Il y a dans ces villes lombardes du Nord-Est, une admirable progression rythmique. D' abord, aux extrêmes racines des montagnes, Bergame et Brescia. Puis, dans la plaine, après le lac Majeur, sur l' Adige et la Brenta, les grandes cités de Vérone et de Padoue, d' Eccelino et Della Scala. Du lac, procède excentriquement le Mincio, c' est-à-dire Peschiera, Mantoue. Mais bien autrement excentrique, isolée, se présente, au terme de la carrière, l' unique, la dominante Bergame. J' y entre épuisé de fatigue. Mais voilà qu' en gravissant les pentes de la vieille ville, je me sens revivre. La vie italienne me renouvelle. Ces maisons, sombres au dehors, à chaque instant s' entr' ouvrent pour

p433

me laisser voir, à travers le feuillage des vignes suspendues sous lesquelles s' abritent des femmes et des enfants, l' immensité de la plaine lombarde... je monte, et une brise fraîche s' élève, de plus en plus vivifiante.

Presque au sommet de la ville se dresse le palais Terzi, tout fermé, muré ; mais par-dessus ces murailles que soutiennent des pilastres de marbre, montent des terrasses aériennes, et sur ces terrasses, des statues ; plus haut encore, des vignes, et derrière les vignes des belvédères, et je ne sais combien de constructions qui semblent vouloir escalader le ciel.

Au musée que je parcours rapidement, un portrait me frappe, celui du jeune duc d' Urbino, avec de longs cheveux de femme, d' un brun rutilant, la bouche charmante, mais sensuelle, et dans les yeux scintillants, des lueurs sombres inquiétantes. Homme dangereux, charmante vipère, lorsqu' elle sera en son temps. Il y a déjà du don Juan et du prince De Machiavel.

Brescia, moins accidentée que Bergame,

p434

produit aussi moins d'effet, malgré son temple romain et sa noble victoire en bronze. Vue de face, on dirait le portrait d'une belle esclave, chose vraisemblable à une époque où l'art ayant cessé d'être créateur, se réduisait à l'imitation. L'église-un vieux temple de Diane, dit-on-basse et sombre, est pleine de fastueux tombeaux patriciens. Ces églises italiennes où tout est peint, et qui s'illuminent le soir, de milliers de cierges, sont d'un effet fantastique. De Brescia à Vérone, notre route suit la rive du lac de Garde, et nous souffrons beaucoup du vent froid dont se plaint Catulle. Levé à deux heures, je l'avais déjà entrevu dans la nuit, ce lac, tout ému, au milieu d'un orage : *fremitu assurgens, benace marino...* plus bleu encore que le lac de Lugano, mais dominé de sommets sévères, froid comme les Alpes, orageux comme l'Italie.

p435

C'est ici, en effet, une Italie plus austère et plus grandiose. Ce que vous voyez là-bas, ce sont les monts du Tyrol, c'est le Splügen, le formidable passage des barbares. C'est là que longtemps, et en vain, s'est porté, pour les arrêter, tout l'effort de l'empire romain.

Ce coin de l'empire, *cuneus imperii*, cette pointe, cette proue qu'il leur présente, c'est la grande cité de Vérone. Mais cette ville avancée pour la défense, n'a pas moins été leur première halte, la grande auberge où ils sont venus, tribu par tribu, se reposer. Vérone, par son nom à la fois italien et allemand, rappelle le Dietrich Von Bern, le guerrier de l'Heldenbuch... il y a dans cette ville quelque chose qui impose. L'art ici n'est point de l'art, c'est de l'histoire, c'est tout le drame historique du moyen âge. -d'abord, Rome y concentrant ses forces, en fait une capitale du Nord-Est ; elle y met au plus haut un théâtre, un amphithéâtre d'où, tout

p436

en regardant les jeux, elle surveille la plaine et les barbares :

" ne voyez-vous rien venir ? " " Alaric et Attila ! ... "

plus tard, viennent pour Vérone, d' autres temps barbares, les temps carlovingiens, le faux tombeau de Pépin qui semble des Goths, comme celui d' Anténor à Padoue ; la mystérieuse église de Saint-Zénon finie en 1178, avec sa vaste crypte, ses lions de porphyre aux portes, ses figures énigmatiques, son renard pris par des coqs, et ses innombrables vierges byzantines qui vous regardent en face, mais dans un tel équilibre, que vous ne devinerez jamais leurs pensées.

L' archevêque actuel, pour comprendre et creuser tout cela, a voulu savoir au moins, si les os de Saint-Zénon étaient bien dans son tombeau. Il n' en est pas moins riant, le bon fétiche de la ville, sur sa chaise de porphyre qui semble défier l' investigation. Dans l' église Della Scala, d' aspect sombre, avec ses colonnes de marbre rouge, son lion-griffon écrasant la couleuvre, le péché ? Ou

p437

milan ? ... dans ce crépuscule, je cherche, sans la trouver, la tombe de Juliette. Mais la silencieuse ville n' est-elle pas Juliette elle-même, vivante dans son tombeau ?

C' est un mauvais rêve pour Vérone que cette époque des La Scala. Entre leurs monuments ambitieux, qui encombrent un si petit espace, -dans un coin obscur-gît une tombe sans inscription, rien que l' échelle et l' aigle du vicariat impérial. C' est la tombe de l' *assassiné*. assassiné en plein jour par son frère qui est là, à côté, sur son cheval, planant sur la tête des vierges et des saints... il succéda sans être inquiété, ce semble, et régna seize années. Les rues qui avoisinent, rappellent seules par leurs noms significatifs, qu' en ce lieu un grand crime fut commis.

C' est, chez ces seigneurs Della Scala, chez Cane Le Grand, que Dante eut le malheur de vivre, et d' apprendre combien il est dur de

p438

monter et descendre l' escalier, la *Scala* d' autrui. Florence avait été son *enfer*. près de Vérone, il composa son *purgatoire*, et, dit-on,

le *paradis*, dans la solitude du Frioul. On trouve à la bibliothèque de Vérone, toutes les éditions de son vaste poème.

Rien ne relève davantage cette ville, à mes yeux, que d' avoir courageusement placé dans son hôtel de ville, le beau Titien, où l' on voit les véronais remettre aux vénitiens leurs clefs, c' est-à-dire, s' affranchir de l' Autriche. Ceux-ci, les vénitiens, des sénateurs, nobles, longues et fines figures de patriciens, en grand contraste avec les gens de Vérone, fortes têtes à la romaine, où le caractère se marque plus que l' intelligence.

J' ai donné ma matinée aux champs de bataille. Au-dessus de Vérone, Rivoli ; au-dessous, Arcole. On y arrive par le côté autrichien, c' est-à-dire par des fourrés et des chaussées étroites. Pour ponts, rien que des planches clouées sur des troncs d' arbres,

p439

sans parapets. L' attaque de Bonaparte, du fond des marais, semble avoir été un acte désespéré. Les autrichiens ont soigneusement effacé son nom de la rouge pyramide, n' y laissant que l' image de la foudre qui la frappa.

Ce soir, j' ai grimpé, par des pentes rapides, jusqu' au grandiose amphithéâtre. De là, vous planez. à vos pieds coule l' Adige. à droite, le bastion de San Micheli que détruisit Masséna. à gauche, des jardins entourés de cyprès. Ici et là, quelques vignes négligées, de pauvres haricots mourants de soif... ce lieu sublime, semble laissé à l' abandon. Dante certainement l' a visité, il s' est assis à cette place ! Aucun ne voit plus loin vers le Sud-Ouest, vers la plaine qui fuit en océan de verdure, vers l' Apennin, vers la lointaine Florence. L' amphithéâtre est si bien conservé qu' il n' étonne pas. On y joue ce soir, dans un misérable théâtre en planches, les *malheurs du Tasse*, pièce démocratique au fond.

p440

J' écoute et suis intéressé. Mais lorsque mes yeux quittent la scène et que mon regard s' élève vers les imposantes arcades du rang supérieur, restées en partie debout, je crois rêver. C' est comme une apparition de l' antiquité lointaine, qui se dresse, fantastique dans le clair-obscur d' une chaude nuit

d' été.

Le spectacle fini, les assistants se retirent silencieux. Des femmes jeunes, au long regard, en passant me frôlent. Les véronaises ne sont pas belles, comme le dit Heine, mais seulement gracieuses, d' une grâce indécise qui doit, avec l' âge, tourner aisément à la laideur. C' est le contraire dans l' Italie centrale où les traits sont beaucoup plus arrêtés. La beauté semble être, ici, le partage des hommes. Cheveux d' un blond ardent, à la Raphaël, et le masque sévère. Pourquoi leur vie n' est-elle pas en rapport avec ces apparences viriles ?

Je les vois, en grand nombre, se promener sur les places, orgueilleusement et tristement oisifs. Le *farniente* est le mal invétéré de cette jeunesse italienne, et ce mal la consume.

p441

Est-ce pour donner le change à leur inaction, que les italiens ont créé, par la musique, un mouvement tout artificiel ? Beaucoup de musique, mais rien que cela. Je m' endors, à minuit, au bruit d' une troupe de comédiens qui soupent et qui chantent.

La pompeuse, la solennelle, l' officielle Vicence, avec son pédantesque théâtre, ses hôtels uniformément sérieux, semble avoir été bâtie d' un seul coup, au xvie siècle par son architecte Palladio. Dans son effort pour tirer de la basilique romaine les formes de l' habitation moderne, il est quelquefois lourd, quelquefois incorrect. Peu de chose, ici, pour l' art, et d' énormes anachronismes en pierres. Par exemple, l' hôtel de ville, qu' on est tout surpris de voir entouré par des portiques antiques.

Combien je préfère l' immense, la sombre, l' universitaire Padoue, dominée par sa gigantesque église aux cinq coupes, aux trois tours, aux quatre cloîtres. Vaste nécropole

p442

dédiée à saint Antoine, pleine des tombeaux des professeurs de l' université, et le soir, illuminée de milliers de cierges, mêlés aux fleurs, aux bronzes, aux pierres précieuses ; toute une fantasmagorie païenne...

Padoue, offre encore à la curiosité de l' étranger, ses cryptes de sainte-Justine, à son admiration, les

fresques de Giotto, dans l' église de l' Arena. Elles m' ont donné, ces fresques, ce que j' ai toujours cherché dans le drame de la passion, mais en vain, la sublime paix du *crucifiement*.

l' hôtel de ville, immense comme la ville elle-même, est aussi de Palladio et tout enveloppé de portiques, mais cette fois, en parfaite harmonie avec le style gothique du monument. Ce qui est vraiment populaire ici, c' est le saint que s' est donné la ville. Il a beau être espagnol d' origine, ce saint Antoine De Padoue, les italiens l' ont adopté, ils lui ont bâti cette énorme église, se souvenant, sans doute, de son intervention courageuse dans leur malheur. Il tint tête à Eccelino le *féroce*, et l' adoucit un moment.

p443

En entrant dans la noble université, cette autre église, -celle-ci de la science, -je me découvre. Elle est toute blasonnée des écussons des élèves patriciens : écossais, suédois, français, italiens. Dante, Pétrarque, le Tasse, se sont assis sur ces bancs ! Dans cette chaire, enseigna Galilée ! ... souvenirs éternels qui grandissent tellement l' Italie ! Pour être juste, rappelons-nous que le génie de toutes ces villes lombardes, leur fut révélé par ce qu' elles méprisaient, par les campagnes qui se méprisaient elles-mêmes. Ainsi, la mélancolie des pâturages humides, à demi voilés de molles et traînantes vapeurs ; la tristesse des marais de Mantoue, nous donnent le secret de la tristesse de Virgile, de la mélancolie du Bassan, entre la légèreté de Reggio et le tourbillonnement brillant de Venise.

p447

iv Venise. -Saint-Marc. -le palais ducal, etc.

Vue de Furina, *Venezia la bella*, est d' un médiocre effet. à cette distance et de cette hauteur, vous n' apercevez, malheureusement, que ses toits couverts de tuiles, et cela diminue la majesté des palais de marbre. La beauté de Venise est surtout dans sa courbe extérieure, de la piazzetta au jardin public, et dans le long serpent intérieur que décrit le grand canal, entre l' église *santa maria della salute* et le Rialto. Ce canal est certainement

la plus belle rue de l' Europe.
Du point où nous sommes, Venise, dans son ensemble,
apparaît une île, ou plutôt un immense nid d' alcyon
flottant sur l' Adriatique.

p448

En réalité, la ville est bâtie sur soixante-dix îles
que relie des centaines de ponts, que parcourent
une infinité de canaux, qui sont des rues où voguent
des milliers de noires gondoles.

De l' intérieur de Venise, la *riva dei schiavoni*,
vue du campanile, avec son palais ducal et ses îles
rangées en demi-cercle autour de lui, vous donne
l' illusion d' une assemblée d' îles qui délibèrent ou
font la révérence au sérénissime palais. Au milieu
de tout cela, un salon de marbre, sans autre bruit que
celui de la voix humaine, de la conversation. Vous
êtes sur la place Saint-Marc.

C' est ici que doit s' asseoir d' abord, celui qui vient
à Venise pour la première fois, s' il veut en avoir
la véritable impression. Cette place où vous ne
trouvez plus aujourd' hui, que le rire et le *rien*
faire, ce fut pourtant jadis, l' un des grands
centres animés de la sociabilité humaine. Sur cette
place se sont rencontrées et reconnues vingt races
diverses, et c' est ici que l' Asie a parlé à
l' Europe, par la voix de Marco Polo.

p449

Ce qui détourne l' esprit de ce grand passé, plus
vénérable que les triomphes de Dandolo, que les
dépouilles de sainte Sophie déposées à Saint-Marc,
c' est de voir, en arrivant, tout le peuple mal vêtu
à la française, et de retrouver dans la foule des
bonnes gens, entre deux âges, qui viennent s' asseoir
au café Florian, nos habitués du jardin Turc, à
Paris. Beaucoup de jeunes hommes, oisifs et de
mauvais ton, parlent haut à des femmes faciles qu' ils
poursuivent de leurs assiduités. Chose encore plus
triste, des mères pauvrement mises, promènent sur les
places leurs filles trop parées, peu retenues,
cherchant à attirer sur elles, les regards même de
ceux qui sont devenus les geôliers de l' Italie.
à Padoue, presque toutes les femmes sont belles. à
Venise, la vraie beauté est rare, ce qui tient sans
doute à l' air fiévreux des lagunes, peut-être aussi
à la mauvaise nourriture. Un meilleur air, un

meilleur régime suffiraient, je crois, pour rendre à ces figures hâves, les beaux traits des grandes dames

p450

vénitiennes que Véronèse et Titien ont prodiguées sur leurs toiles.

Dans la servitude, la musique italienne, elle aussi, a dégénéré. La musique des régiments allemands est la seule vraiment bonne. En attendant qu'elle vienne jouer sous les arcades des *procuraties*, une maigre chanteuse, à la voix criarde, fait tout le concert du soir. Personne ne l'écoute. La conversation animée ou languissante remplit ce salon de marbre de rumeurs.

Solitaire, au milieu de cette foule en fête, j'observe autour de moi, et bientôt, par-dessus la tête des allants et des venants, mon regard rencontre les rouges colonnes d'où on lut à Silvio Pellico, devant le peuple assemblé, sa condamnation au *carcere duro*. dans ma tristesse, j'adore les lois inexorables de l'histoire.

Sur l'un des quatre côtés de cette magnifique place Saint-Marc : la *basilique*. vis-à-vis,

p451

le triste palais impérial. Bonaparte, qui le fit bâtir pour Eugène Beauharnais, vice-roi d'Italie, démolit, sans façon, *san gemignano*, l'une des deux églises du grand architecte-sculpteur, Sansovino. Cette façade moderne, de mauvais goût, gâte ce beau lieu. à l'intérieur, entre le secrétaire de Napoléon et le prie-dieu de l'empereur d'Autriche, un admirable Albert Dürer. Joséphine voulait l'emporter. Bonaparte, plus discret cette fois, s'y refusa : " ceci, madame, est à la ville de Venise. "

la demeure des anciens procureurs ou administrateurs des biens de Saint-Marc, de son trésor : les *procuraties*, occupent les deux autres côtés de la place. Avec leurs belles et élégantes arcades, ce sont de commodos et agréables promenoirs. à deux pas, la piazzetta, qui n'est qu'un prolongement de la place Saint-Marc vers la mer, et tout près, le *pont des soupirs*, d'où les corps des suppliciés, parfois même des vivants, cousus dans un sac, étaient lancés dans le canal.

p452

Pour bien comprendre Venise dans le passé, il faudrait savoir avant tout l'histoire byzantine. Cette ville, un monde, un empire, a été un triple centre : Byzance, Italie, Allemagne. Dès l'entrée du xiii^e siècle, 1204, Dandolo lui donna tout l'archipel d'Orient. Il lui eût donné aussi Constantinople, si Venise l'eût voulue. La basilique de Saint-Marc, qui est à Venise ce qu'est Saint-Pierre à Rome, nous fournit un des éléments de l'époque byzantine. Vue du dehors, elle frappe par sa magnificence, mais ne cause aucun étonnement. Rien de la hardiesse, des élancements sublimes de nos églises gothiques. à l'intérieur, c'est un effet sombre d'or noirci par l'encens, de coupoles étranges, énormes chaudières byzantines, de mosaïques éternelles. Une accumulation de richesses et de dépouilles : colonnes de Saint-Jean-D'Acre, portes de sainte-Sophie, chaire de Saint-Marc apportée d'Antioche, chevaux de bronze venus de Constantinople... plus de paganisme que de catholicisme. Une Cérés

p453

persane a été incrustée dans un mur. L'oeil ébloui cherche en vain où se reposer. Tout est or, pierreries, tout scintille, et tout vous regarde. Plus d'industrie parfois et de richesse que d'art. Les chevaux de Constantinople, tant célébrés, sont médiocres. C'est un bien autre animal, que le colossal lion qui se tient à la porte de l'arsenal. Immobile et colérique, il a l'air de rugir Salamine... Ce n'est pas un lion noble et humain, comme celui de Thorwaldsen ; c'est un lion-dieu, le *genius* terrible des guerres médiques, dans lesquelles l'Europe semble prête à dévorer l'Asie. Jusqu'à Marino Faliero décapité, la fastueuse métropole qui personnifiait la puissante république, Saint-Marc, avait été le lieu de sépulture des doges de Venise. Les Zéno, à eux seuls, royalement, occupent une chapelle à part ; c'est que dans la terrible guerre de Chiozza qui eut pour théâtre les lagunes mêmes de Venise et la mit en si

p454

grand péril, ce fut un des Zéno qui aida puissamment à sa délivrance. Avec tant d' héroïsme, pourquoi cette bouche horriblement contractée qui sent l' inquisiteur d' état ?

Sur la place Saint-Marc, la basilique ; sur la piazzetta, le palais des doges. Ce palais donne l' élément italien, mais il repose, comme Saint-Marc, sur une base byzantine ; il monte dans l' ogive arabe, puis ce n' est plus qu' un ventre presque sans yeux. Rien n' égale pourtant la délicatesse des chapiteaux, et des joyeuses petites figures des ménétriers, en contraste avec la majestueuse ogive qui les domine, et plus encore, avec la montagne de marbre bigarré qui fait le corps du palais.

L' escalier des géants qui semble avoir voulu imiter les rampes colossales de Saint-Marc, est peu gigantesque. Il est de Sansovino, j' ai vu sa quittance.

Aux deux coins, en porphyre, Harmodius et Aristogiton, les deux athéniens qui s' armèrent contre les tyrans Hippias et Hipparque,

p455

pour venger l' outrage fait à leur soeur. Que ces deux figures de révoltés aient été mises là, n' est-ce pas, sans paroles, un avertissement que Venise entendait donner à ses maîtres ? ...

vous montez cet escalier des géants, où se faisait, au plus haut, le couronnement des doges, et vous entrez dans l' intérieur de ce palais qui a vu et entendu tant de choses grandes ou sinistres. Il est divisé en salles innombrables, désignées encore par leurs attributions. Chacune de ces salles, vous donne l' histoire intime de Venise et de son gouvernement. La première, est celle du grand-conseil où siégeaient les 480 membres chargés de partager, avec le doge, le pouvoir. Tout ce vaste ensemble, aujourd' hui inutile, est devenu un musée. Aux murailles de cette première et importante salle, une foule de tableaux historiques, et d' abord, la scène mémorable où Venise força Frédéric Barberousse, de s' humilier devant le pape Alexandre Iii, l' un des promoteurs de la ligue lombarde, chassé par lui de Rome.

p456

Le pontife, brutalement, met son pied sur la tête de l'empereur. Mais lorsque c'est le doge, qui ayant rétabli le pape, prend congé de lui à genoux, l'attitude est si fière, que c'est le pape qui, cette fois, est humilié, quoique sur son trône.

En regard, la prise de Constantinople par Dandolo. Des portraits de doges en grand nombre. Un voile noir couvre la place où devrait être celui de Marino Faliero. Ce xive siècle est plein de séditions intérieures.

Ici encore, le *paradis* du Tintoret, composition immense et confuse au premier regard. Fête du ciel sans dignité. Au plafond, deux magnifiques apothéoses, la première de ce même Tintoret. Sur les marches d'un escalier qui monte jusqu'au ciel, s'échelonnent les doges, les drapeaux des provinces sujettes de la dominante république. Au-dessous, des balcons chargés de belles patriciennes. Au-dessus, des renommées symbolisant le triomphe. Dans leur élan, elles jettent leurs pieds en l'air, avec une incroyable audace. Encore plus haut, dans les nuées où

p457

elle plane, la belle Venise couronnée, moins belle pourtant que celle de Véronèse. Orgueilleusement, le grand artiste s'est mis à sa droite, habillé en romain, dans la pourpre, et couvert de lauriers. Salles *dello scrutino, della bussolo, del consiglio dei deici*, celle-ci, malheureusement rajeunie, c'est toujours Venise nous racontant sa glorieuse odyssée. La salle où le doge recevait les ambassadeurs, est remplie de tableaux commémoratifs de ses victoires. Au plafond, une troisième apothéose, encore par Véronèse, où l'artiste a fait la vieille république, toute jeune et rêveuse. Salle du sénat, allusion hautaine et défi à la ligue de Cambrai : l'*Europe sur son taureau*, recule devant le lion grondant de Venise.

Mais nous voici dans la salle des *inquisiteurs*, ce terrible triumvirat qui entendait garder sous sa main ses prisonniers. Au fond, la *porte fatale* qu'on ne passait que pour aller à la mort. Les prisons d'état, qui sont dans le palais même, étaient de deux sortes : en bas, les

p458

puits, en haut, les *plombs*. " charmants appartements " , me dit mon guide. Le bibliothécaire du palais me fait, de son côté, l' éloge des juges : " un gouvernement très doux " . Il ne trouve odieux que le secret gardé dans les procédures et les condamnations. Voilà donc ce que peut la servitude pour amoindrir le sens moral dans les âmes ! ... en réalité, les *plombs* étaient des cellules sous les toits, dans une sorte de grenier. La chaleur devait y être étouffante, parce qu' on interdisait aux prisonniers d' ouvrir leur fenêtre et même de s' en approcher.

Dans les *puits*, la fenêtre n' existe plus ; un trou la remplace. Ce trou percé dans la muraille des corridors intérieurs, ne laissait pénétrer dans le cachot que peu d' air et vicié. Point de lumière, rien qu' une nuit ténébreuse. Point de lit, une dure planche ou même la pierre. Point de latrines. à côté de ce lieu infect où les condamnés attendaient leur dernier jour, la chambre réservée au supplice du garrot, à la torture, et le casque

p459

de fer, avec la petite fenêtre grillée, par où l' inquisiteur, pour tous inconnu, interrogeait le patient. Au fond du corridor se faisaient les exécutions. Trois ouvertures restées visibles, écoulaient dans le canal, le sang du décapité. Les murailles des *plombs* qui du moins étaient éclairés, sont couvertes d' inscriptions. L' une d' elles, me frappe par sa profondeur philosophique :
di chi mi fido, mi guarda iddio,
di chi non mi fido, mi guardaro io.
l' académie des beaux-arts continue le musée ducal. Il va, par une belle suite, de 1400 jusqu' à Canova : l' Hébé, charmante, sein naissant, un peu maniéré pour ennoblir la petite fille. La Vénus, se cachant comme une baigneuse surprise. La Madeleine, dans la douleur la plus *prostrata* ; mais est-ce bien là, la douleur religieuse ? Sans le crâne, ce serait une Ariane au réveil. L' Hercule précipitant Lichas, d' une courbe singulière, gracieuse dans la force ; on sent qu' il n' y a nul

p460

effort. Le corps du jeune Lichas, charmant, est admirablement étudié. Mme Loetitia qui rit pour

dire qu' elle s' appelle Loetitia. Ce n' est pas là cette louve, cette vraie corse au regard fauve... vieux tableaux des Vivarini, des Jean Fiesole, des vénitiens Bellini. Dans le crucifix retrouvé à la nage, costumes curieux à étudier. Un pêcheur, rapportant au doge son anneau qu' il jetait tous les ans dans la mer-symbole d' hyménée-et cette fois perdu. Sur la place Saint-Marc, une procession à laquelle prennent part les confréries si puissantes à Venise. Pour cadre, la ville telle qu' elle était à la fin du xve siècle. Ce sont encore là les artistes patients que nous ont donné de connaître les Flandres. Ces italiens, lorsqu' ils s' étaient un peu oubliés dans le *dolce farniente*, -Venise leur offrait tant de séductions ! -reprenaient leurs pinceaux, et comme ceux de Pise au Campo Santo, s' excitaient l' un l' autre, par ce simple mot du bon ouvrier : *andiamo alla bottega ? ...* ici, rayonne Titien. Sa *présentation au*

p461

temple qui est sa première manière, belle et aimable. Toutes les têtes vivantes. Dans son *assomption*, sa troisième manière, il a fait la vierge énorme et d' une médiocre beauté. Du Véronèse, la *Cène*. par la riche couleur vénitienne, des symphonies immenses sont entrées dans les toiles. Du Giorgione : le *nauffrage des démons*. verve diabolique : les diables ont voulu se donner la comédie d' un naufrage. Les *insubmersibles* s' amusent à se noyer... les églises sont aussi des musées. Aux jésuites, je viens de voir un autre Titien, admirable : son saint Laurent, si jeune qu' il fait peine. Lumière infernale des torches ; mais d' en haut, du ciel bleu, un faible rayon descend jusqu' à lui : *dolce color d' oriental saphiro*. l' église de Sansovino : *Saint-François De La Vigne*, a gardé ses peintures byzantines. Un prêtre grec, belle barbe orientale, dit la

p462

messe dans un sanctuaire fermé. Cette vieille liturgie, nous reporte au lointain passé de Venise. *Saint-Pierre et Saint-Paul* sont une sorte de Westminster. Parmi les tombeaux des Falieri, se détache vivement, le portrait d' une dogaresse-sans

doute la femme de l' un d' eux. Forte, superbe, orgueilleuse, vêtue d' une robe de brocart, elle n' a pas craint de se laisser faire vieille, magnifiquement coiffée de ses cheveux blancs.

Aux *frari*, est déposé le coeur de Canova. Son génie mourant, est bien la vraie nature efféminée de l' Italie moderne dont il a été le vrai représentant, tandis qu' Alfieri montait sur des échasses.

Ville étrange, qui a donné à tous des tombeaux, même à ses ennemis, et où Titien n' a pas encore un monument. Ses cendres reposent ici, obscurément.

Byron, quoique si récent, n' a laissé, lui non plus, d' autre trace que la plage désolée du Lido, le couvent

p463

des arméniens où il s' est réfugié un moment. On en parle mal, ainsi que de Pellico. Ils ne savent pas, ces barbares, ce qu' il faudrait d' oeuvres d' art, de tableaux, pour attirer autant que la triste façade du palais Mocenigo qu' habita aussi le poète, et l' étroite fenêtre devant laquelle Silvio captif, écrivait le matin ses pensées, pour racler sa table le soir. Ces grands noms qu' ils calomnient, c' est pour eux que l' étranger vient ici. Leur souvenir, au défaut de tous les Titiens, nourrirait Venise mourante.

p467

v Venise la nuit. -le Lido.

la décadence.

froide et magnifique soirée... ciel magnifiquement nuagé à la Véronèse. Le soleil se couche dans les vapeurs richement colorées de l' Adriatique. Dans les rues, une joie de guinguette, vulgaire, mais douce. Sur la place Saint-Marc, les pigeons légendaires prennent leurs derniers ébats, avant de se coucher familièrement dans la forêt des statues qui ornent les arcades.

Sur les canaux, la vie ralentie dans les heures chaudes du jour, se ranime. Quelques belles vénitiennes qui vont chercher la fraîcheur ? Passent rapidement, pâles, maigres,

p468

un peu osseuses, et, dans les yeux, comme une lueur de poignard...

... on frissonne au vent du soir. Je me réfugie sous les arcades des procuraties où les musiciens viendront jouer tout à l'heure.

Maintenant c'est la nuit. La lune monte, et bientôt elle plane sur la Giudecca d'où partent, en gerbes écaillées, de blancs nuages. En face, l'église du rédempteur et Saint-Georges, qui semble n'avoir été bâti que pour le point de vue. Tous deux très pâles, deux fantômes. Le Lido et le jardin public sont plongés dans une formidable obscurité. Au fond de maintes gondoles, éclairées de mystérieuses lueurs, on surprend de jolies petites scènes à la Bassan. C'est l'heure où les drames d'amour se nouent, où les serments de fidélité s'échangent. De moment en moment, une barque illuminée passe, vole, rapide luciole aux ailes de feu, tandis que

p469

des gondoles noires, toute lumière éteinte, glissent silencieuses, dessinant leur sombre silhouette sur les eaux calmes du grand canal, vaguement éclairé des rayons de la lune. La fête va se continuer bien avant dans la nuit. Je me relève plusieurs fois, vivement intéressé.

à quatre heures du matin, je la revois cette noble Venise... maintenant elle dort. Le couchant, c'est-à-dire la coupole de *santa maria della salute*, grandiose par sa position, et l'un des plus beaux ornements de Venise, est déjà illuminée des premiers feux de l'aurore, tandis que le point même de l'horizon où va se lever le soleil, lutte encore avec la nuit.

Ainsi vue, à cette heure indéfinie, elle semble, comme à son premier jour, naître du sein de la mer, la *perle* de l'Adriatique. Et cela est littéralement vrai. Tous les monuments sortent de l'eau. Point de rivage, point de quais, point de terre visible pour porter les palais, les églises. Leurs escaliers de marbre plongent dans l'eau. Venise, tout

p470

entière, paraît surgir de la mer, merveilleusement belle et parée de jeunesse éternelle. Mais voici le soleil, et, sans transition,

brutalement, la scène change. Sous la lumière radieuse, les ruines se dévoilent, les palais magnifiques qui s'alignent sur le grand canal se montrent misérablement délabrés. Les plus somptueux, n'ont souvent pour porte que des planches. Le palais Foscari dans la plus belle position du monde, est affreux de désolation. Bonaparte ordonna qu'il fût restauré. Je l'en félicite. Il a vu, ce palais funèbre, la mort de Foscari, -lorsque le coeur brisé par la fin tragique de ses trois fils, le quatrième torturé, exilé, il fut forcé lui-même d'abdiquer, et expira, pendant que les cloches sonnaient l'avènement de son successeur. Deux vieilles femmes nourries par la charité publique, voilà tout ce qui survit d'un passé et d'une famille illustres. Au palais Mocenigo, rien, non plus, ne rappelle le souvenir de Byron. Les grands appartements qu'il occupa, aujourd'hui déserts,

p471

ne sont curieux que par les vieux meubles et les portraits nombreux des Mocenigo, la plupart des doges. Ici encore, habitent à l'écart, dans un coin de leur palais, une dame âgée et son fils, militaire de trente ans, qui ne veut ni se marier, ni perpétuer son nom, mais seulement jouir et mourir avec sa maison.

Espérant trouver quelque chose du grand poète au couvent des arméniens, j'ai dirigé ce soir mon pèlerinage vers le Lido.

Cette solitude, au milieu de la mer, dut plaire à cette imagination romantique. La plage est triste et sans grandeur. Mais dans la petite île orientale où les moines se sont établis, fort habilement ils ont pris pour eux, la position la plus belle au milieu des prairies, des jardins, dans la forêt des lauriers roses. -ils sont là quarante, moines ou élèves. Cellules et têtes à la Rembrandt qui en imposent. La table sur laquelle écrivait Byron a été placée dans l'une des deux

p472

bibliothèques, l'occidentale. à tort selon moi. Il eût été bien préférable de la laisser dans la cellule où le poète a vécu, travaillé, souffert, et aussi, dans le cadre du paysage qu'il voyait

constamment de sa fenêtre. On se pénétrerait bien mieux de ses pensées.

Le padre qui me conduit, aimable, poli, d'une sérénité singulière, très instruit-il sait toutes les langues-a été son professeur. Il croit que Byron n'a eu d'autre but, en venant s'enfermer ici, que de se faire passer pour chrétien. Voulant surprendre l'opinion secrète du moine, je hasarde : " il l'était peut-être ? "

le padre vivement : " oh ! Que non, monsieur, il était trop gâté ! "

en résumé, ici même, rien de celui qui a cru tenir tant de place en ce monde.

Je cause, en rentrant, avec mes gondoliers. Ils chantent encore le Tasse et savent quelque chose du Dante. L'un d'eux, pour me le prouver, lance cette spirituelle facétie : " non, nous ne voulons pas de son *paradis* où nous entendrions tant de petits enfants

p473

pisser... et point de son *enfer* ; nous serions toujours le bonnet à la main pour recevoir nos maîtres. "

notre barque longe les murs de l'arsenal. De ce côté, pauvres maisons, mais jolis intérieurs ; de beaux enfants, de belles femmes, au moins belles à distance et dans leurs cadres charmants de vignes et d'architecture.

Ce magnifique arsenal que j'ai visité ce matin, est plein, lui aussi, de l'Orient, plein de Lépante, la grande bataille navale livrée par Venise et son dernier souvenir. Ici encore, elle a entassé un monde de dépouilles, rappelant sa victoire. D'un autre côté, au milieu des poignards et des couleuvrines des carrars dont elle s'est plu à étaler la barbarie, on a placé, maladroitement, le monument efféminé de Canova pour Emo.

Les ruines de Venise qui ne se rattachent pas à des résultats existants et n'ont pas

p474

reçu non plus de la religion une seconde dignité, sont loin de se présenter aussi imposantes que celles de Rome. Il leur manque encore ce qu'a Rome, le cadre immédiat donné par la nature, l'adorable poésie des jardins négligés, et, pour harmonie lointaine, la

solennelle tristesse de la campagne romaine, depuis bientôt trois mille ans, dépeuplée, déserte. Si tristes que soient les ruines de ces palais, j' en sais de plus tristes encore, les ruines morales qu' elles contenaient naguère. Le second byzantinisme de Venise a fini faute de vie politique. Les turcs venaient de lui prendre ses possessions dans l' archipel d' Orient, lorsqu' elle reçut au coeur même, deux coups terribles : battue par les français à Agnadel, elle perdit le milanais au Nord, pendant qu' au Midi, les espagnols lui prenaient Naples et tout le royaume. Pour réparer de si grandes pertes, il eût fallu un gouvernement fort, d' action rapide. Et le sénat était vieux. Il ralentissait de tout le poids de sa caducité, les mouvements

p475

d' une armée héroïque qui jurait de lui donner la victoire. Hélas ! Ce fut la défaite et le commencement des revers sans merci. La sentinelle de l' Italie contre l' Allemagne, allait être pour longtemps abattue. La *guerrière*, la *dominante* Venise abdiqua son orgueil, oublia son passé, s' abandonna dans une sorte de carnaval, d' orgie funèbre. Une seule sensation lui resta, celle du jeu. Alors, peu à peu tout cessa. Les femmes même n' attiraient plus ; les lampes des carampanes s' éteignirent... à voir ces palais délabrés qui descendent et s' ensevelissent d' eux-mêmes dans les flots de l' Adriatique, ne dirait-on pas les splendides mausolées d' un cimetière qui témoignent encore de la grandeur passée, tandis que les plus humbles sépultures ont déjà disparu sous l' eau ? ... la mer qui enveloppe tout cela, est la même qu' il y a deux mille ans, toujours vivante. *l' homme seul est mort.* pour ressusciter Venise, morte, elle aussi, il faudrait deux choses : 1) le maintien d' un

p476

port franc. Malheureusement les commissions successives, lentes à décider, ont toutes manqué le but. Et Trieste a prévalu. 2) il faudrait bâtir la digue que l' ingénieur Prony avait vérifiée possible. Par elle, le flux et le reflux devenus plus actifs,

dragueraient chaque jour le port, assainiraient la ville. Il faut enfin, un chemin de fer allant à Milan, avec la chaussée qui relierait Venise au continent. Elle est trop à part du reste du monde. Avec ces secours, la mourante pourrait revivre, mais, il est vrai, à la dure condition de n' être plus Venise.

J' aime à entrer dans les églises, le soir, au moment de la prière. C' est aujourd' hui dimanche ; beaucoup de femmes jeunes et vieilles, beaucoup d' hommes aussi. Tous chantent. Chant nasillard et pourtant beau, d' un accent ému qui va au coeur. Cette émotion de vrais croyants, fait grand contraste avec la froideur et le manque de recueillement des messes officielles dites à Saint-Marc.

p477

Je voyais, ce matin, l' assistance mondaine écouter distraitemment, en sautant d' un pied sur l' autre. Cette basilique est, si vous voulez, un riche théâtre, une superbe mosquée, ce n' est pas une église chrétienne. Ce qui reste à Venise de vénitien, autant que son palais ducal, c' est sa confrérie de Saint-Roch, formée à l' occasion de la peste ou des pestes qui s' abattaient sur la ville. Presque tout ce grand couvent où sont entassées tant de richesses-la peur a fait affluer les dons, rien ne rend plus prodigue-cette *scuola*, comme ils la nomment, a été peinte par le Tintoret. Ce terrible artiste a couvert des lieues murales de sa peinture. Son diabolique génie apparaît surtout dans le *crucifiement*.

à la droite du spectateur, l' entrée d' une caverne où ceux qui ont mis Jésus en croix, se disputent ses dépouilles. à gauche, l' un des exécuteurs continue sa vilaine besogne ; d' un geste violent que Rubens a imité, il tire

p478

en arrière la corde pour élever l' un des deux larrons, pendant que le fossoyeur creuse avec ardeur la fosse où il sera descendu. Au milieu du tableau, en contraste avec cette scène de rapine et de mort, un délicieux groupe de femmes, toutes jeunes, toutes jolies, d' un joli moderne, chiffonné... au premier plan, une charmante fille de quinze ans, livide, à demi perdue dans l' ombre, est d' un grand effet. Pour

compléter cette fresque immense, aux ailes et dans le fond, d'innombrables cavaliers coiffés de turbans qui rappellent ceux de Buffalmaco à Pise, mais ceux-ci, plus agités, moins graves.

Dans la salle qui précède, des grotesques en bois jouant la comédie de la vie : représentations de métiers, masques, et dominos, tout un carnaval d'un entrain extraordinaire. Ce n'est pas beau, mais bien vrai. On y voit la joie endiablée de ceux qui ont échappé à la peste, à la mort, et qui s'en moquent. J'erre aussi dans les sombres petites rues

p479

de la vieille Venise. Certain bruit qui me fut jadis si familier, ne l'entendrai-je pas sortir du fond de ces noires cours, le gîte et l'atelier des libérateurs de l'intelligence humaine ? ... n'est-ce pas ici, grand Platon, que tu es rené ! ... saintes imprimeries des Alde et des Frôben qui avez été un moment la lumière du monde, ne retrouverai-je pas au moins votre trace ? ... hélas ! Rien que le silence ; pas même une plaque, une inscription qui indique le lieu où elles furent. Est-ce donc aussi un des effets de la servitude, de rendre les nations oublieuses de leur passé, de celui même qui reste leur gloire, et réclame pour elles, dans le malheur accompli ? ... ce n'est pas un médiocre effort que de surmonter tout sentiment humain et tout penchant national, pour se soumettre, en présence de ces barbares, au décret de la providence. Cependant, en regardant ceci du

p480

haut, de l'histoire universelle, on est tenté de dire à l'Italie, comme l'empereur à la soeur d'Andryane : " madame, ceci est pour l'amélioration de son âme. "

hélas ! Combien faut-il de souffrances individuelles et nationales, combien de pleurs, de soupirs, de cris discordants pour composer l'accord suprême de l'ensemble. Ce sont des cordes d'airain. Chacune entendue à part, rend un son aigre et déchirant. Touchées ensemble, elles résonnent harmonieusement sous la main de Dieu.

Oui, l'Italie, déjà trop française au dernier siècle, aurait perdu encore sous l'influence de la France. Celle-ci lui eût peu appris, ôté beaucoup.

L' Italie avait besoin sans doute d' être en contact avec une nationalité moins analogue à la sienne. Le monde s' est complété plusieurs fois par ce mariage violent des deux moitiés les plus hostiles, l' Allemagne et l' Italie. La France est un juste milieu qui eût dissous rapidement l' Italie, lui

p481

ôtant l' imagination et la religion avant de lui avoir donné la philosophie, le patriotisme, cette autre religion. Elle influera plus utilement plus tard, lorsqu' elle sera moins flottante, moins incertaine elle-même. Aujourd' hui, elle ne lui enseignerait que ses doutes.

Un de mes bateliers me disait ce matin : *signore, chi e tedesco resta tedesco ; ma chi e italiano, puo divenire francese ; e chi e francese, puo divenire italiano.*

cela est très vrai, sauf la première opinion. Il est certain que l' Italie, même telle qu' elle est aujourd' hui, influe puissamment, à son insu, sur ses geôliers. Elle influe sur les allemands, encore plus sur les slaves. Au théâtre de Vérone, ceux que j' ai vus écouter les pièces italiennes, paraissaient comprendre et profiter beaucoup. Il ne faut point croire qu' il n' y ait pas d' âme dans ces poitrines de barbares, sous ces moustaches fauves. Ces bohêmes dont l' Autriche a fait des geôliers, ce sont pourtant les compatriotes de Mozart ! ...

p485

VI L' entrée du Tyrol. -Les hommes et le paysage.

Il serait dangereux pour l' étranger de céder à la fascination qu' exerce sur lui, peu à peu Venise, et d' y rester trop longtemps, surtout à la fin de l' été. La vision d' un immense ossuaire, m' a toujours poursuivi pendant que j' errais, le soir, sur les lagunes, et que je sentais flotter autour de moi, certaines émanations bien connues de celui qui a été dans sa jeunesse, le plus assidu visiteur des morts ; je veux dire, l' odeur fade qu' exhale une tombe longtemps fermée, et qu' on vient de rouvrir. Ce danger, je l' ai senti encore au départ,

p486

pendant que nous suivions la jolie route, entre deux canaux bordés de palais. Des clochers de la ville que nous laissions derrière nous, partait le premier salut du jour, les trois coups de l' *angélus* frappés par des centaines de cloches argentines. Belle heure matinale dont on respire, avec délices, la vivifiante fraîcheur. Mais hélas ! Cette fraîcheur salubre, Venise ne nous la donnait pas. Les vapeurs, lourdes encore du sommeil de la nuit, que notre rapide diligence mettait en mouvement, nous arrivaient au visage, en effluves tièdes, mous et affadissants. Il me semblait doux de regarder vers le Nord, de m' engager dans les défilés des montagnes dont les chauves sommets dominant le cours de la Brenta. à leur pied, des vallées charmantes, un paysage plus luxuriant, plus italien que celui du Tessin qui touche aux glaciers. Dès Bassano, la physionomie de la population se modifie. La longue figure italienne peu à peu s' arrondit, les cheveux sont encore roux, mais l' oeil devient bleu. L' ampleur des formes laisse aussi bien loin l' idéale

p487

maigreur des vénitiennes. Partout, aux fenêtres, et sur les portes des villages que nous traversons, de jolis enfants, de jolies filles, mais hardies, qui causent avec les jeunes hommes, sans timidité, sans mystère. On pressent déjà les libertés du Tyrol. C' est pourtant encore l' Italie ; les femmes du peuple, ici comme à Vérone, ont toutes des fleurs dans les cheveux. Nous prenons l' attelage des montagnes qui n' ira guère vite. Vieux chevaux, vieux cocher octogénaire. Une fois hissé sur son siège, il a toutes les peines du monde à en descendre. Triste image de la misère italienne. Cette lenteur aura du moins l' avantage de me laisser tout le temps de bien voir... cependant, l' horizon peu à peu se resserre et le paysage change d' aspect. Les vallées, de plus en plus étroites, deviennent aussi plus sérieuses. Tout le côté qui nous sépare du lac Majeur, reste constamment dans l' ombre ; la végétation se modifie. Comme il ne faut pas songer à voyager la nuit, nous nous

p488

arrêtons au déclin du jour, à Campugnano, pauvre gîte, mais dans une vue admirable et tout humaine. Sous nos fenêtres, un jardin qui conserve le souvenir de son ancienne splendeur. Dans les allées, pour la douceur de la promenade, de longues belles dalles en pierre ; sous les berceaux, des tables de marbre. Les fleurs abondent, mais aussi les herbes folles des jardins négligés. Une treille chargée de beaux raisins noirs, enferme le petit enclos, ne laissant entrevoir au delà, qu' un cirque de montagnes dont l' austérité s' égaye, au premier plan, de vignes mûrissantes.

En face de notre petite auberge, mais séparée d' elle par une rivière qu' on ne voit pas, l' église, très noble. Peu à peu, elle s' éclaire des blonds rayons de la lune qu' on voit à l' opposé, glisser à la crête des monts. Cet horizon borné, recueilli, tout en soi, semble exprimer dans sa douceur austère, une destinée fixée, finie, par l' amour ou la religion. Nulle perspective extérieure, nulle issue. Et pourquoi chercher plus loin ? ...

p489

ces paysages mixtes, d' un charme tout humain, à la portée du regard, et d' un lointain grave, sévère ou mélancolique, veulent dire mille choses à l' âme. Tantôt, c' est la noblesse de la douleur dans la vertu ; tantôt, par-dessus les joies légères et variées d' ici-bas, elle croit apercevoir les hauts sommets de la vie à venir.

On la regrette, la douce, l' intime vision, lorsqu' au matin, sortant de Campugnano, le beau rêve du soir s' évanouit. Presque aussitôt, notre route s' engage entre des monts aux flancs décharnés qu' un pâle soleil, noyé de pluie, met lugubrement à nu. Ce sont les os de la grande mère dans la blancheur du cadavre. Sur un de ces rocs funèbres, une femme est assise. Tranquille, sans vertige du précipice qui est à ses pieds, elle dévide son fil en nous regardant passer.

... au train dont nous allons, il nous faudra pour arriver à Trente tout un long jour.

p490

Il décline, lorsque la ville nous apparaît au fond de son entonnoir. Elle brille au fond de ce cirque imposant, la vieille cité, par ses coupoles

byzantines et par son serpent de l' Adige, qui l' entoure, l' enserme de ses replis nombreux, avant de descendre au Midi. De vieux châteaux, accrochés aux ravins, s' avancent, curieusement, comme pour mieux voir. Presque tous ont des miroirs inclinés à leurs fenêtres.

N' est-ce pas la porte des Cimbres, par où ils entrèrent ? Point de ponts. Pour en tenir lieu, on les voyait, ces géants, lancer hardiment dans le fleuve, une avalanche d' énormes rochers. Les romains avaient élevé près de Trente, un temple dédié à je ne sais quelle divinité protectrice. Mais le destin et les destinées ont été pour les barbares. Elle raconte quelque chose de ce lointain passé, la vieille cathédrale, byzantine à sa base, et gardée au portail, par des lions qui rappellent ceux de Vérone.

à l' intérieur, deux vastes escaliers partant du bas de la nef, montent majestueux vers

p491

la galerie extérieure. Ils datent de l' époque où les cérémonies religieuses, s' accomplissant au dehors, autour des églises, le prince-évêque, suivi de tout son clergé, planait au-dessus de la foule prosternée, au plus haut, comme un dieu. Au demeurant, évêque fort mondain, si l' on en juge par les fresques de son palais.

Le souvenir du concile de Trente est encore tout vivant en l' église de sainte-Marie-Majeure. Dans le tableau commandé pour servir à l' histoire, la date se marque fortement, par l' attitude orgueilleuse de l' ambassadeur d' Espagne. à part de tous les autres ambassadeurs, il siège, en roi. Quelqu' un pourtant, trône plus haut encore : le jésuite Lainez, un cuistre de génie, l' exécuteur des pensées de Loyola. Il semble que l' église ait pressenti qu' elle s' assemblait en concile oecuménique pour la dernière fois. Non seulement elle a convoqué un monde de prélats, je ne sais combien de

p492

cardinaux, de légats, d' archevêques, d' évêques, de généraux d' ordre, etc., mais à la face des luthériens qui l' ont sommée de s' assembler pour reviser ses dogmes, elle les affirme tous, et les fixe à jamais. *qui passe Trente perd*, dit à son maître le

bouffon du pape Jean Xxii ? Cela semble vrai d'abord, lorsqu'on ne voit, autour de la ville, que paysages de pierres et de cailloux. La route sinueuse, suit, quitte, reprend l'Adige ; elle tourne chacun des promontoires que lui jettent alternativement les deux côtés de la montagne. On dirait que ces graves personnes s'oublent un moment, et s'amuse à se renvoyer le voyageur de l'une à l'autre rive.

Sombres défilés et noirs donjons, perchés sur tous ces pics sauvages du Tyrol. Ils sont là comme autant de vedettes. Ce sont, en effet, les sentinelles avancées du grand chemin suivi par les barbares, les vieux témoins de la haine et de la défiance qu'ont et qu'auront

p493

toujours, l'un pour l'autre, le Nord et le Midi. Hélas ! Ce doux Midi italien, il fuit derrière nous... voilà que nous sortons du pays de la beauté. Les saint Christophe, les saint François, le christ lui-même, enlaidissent de plus en plus, dans les ex-voto placés sur la route. On se sent à l'entrée de la barbarie du Nord. La végétation, elle aussi, a changé complètement d'aspect. Nous courons sous de pâles saules qui semblent pleurer avec nous la perte de la belle Italie.

Dans les auberges où j'ai maintenant de la peine à me faire entendre en italien, commence l'exhibition des méchantes petites images allemandes, et leurs ridicules devises, empreintes de la plus amusante sentimentalité germanique.

à Botzen, se montre, pour la première fois, le costume tyrolien, les bretelles vertes sur la chemise blanche, le chapeau pointu, souvent en feutre vert, les bas rouges, la culotte courte et la jambe serrée dans de fortes guêtres. Bizarre assemblage d'un peuple du

p494

Nord frappé, par moment, des plus brûlants rayons du soleil du Midi ; -d'un peuple grimpeur et sauteur, qui même en plaine, se dandine sur ses robustes jarrets, comme s'il descendait un précipice. Le rouge leur plaît à ces barbares, mais encore plus le vert. C'est bien la vraie couleur allemande. Ils la mettent partout, jusque sur les toits et sur les

tours de leurs églises. On dirait que ces fils de la prairie, de la forêt, sont eux-mêmes des hommes-arbres.

La jolie, la riche, la commerçante Botzen, exprime bien le mélange de ces deux esprits. Au choeur byzantin de sa cathédrale, viennent s'inscrire, assez gauchement, des fenêtres ogivales. La flèche aussi a voulu monter légère, une légèreté plus que gothique. Et cependant, le dôme extérieur de l'église s'écaille en tuiles vertes. Dans les rues, vous rencontrez encore, ici et là, des arcades couvertes, dernier souvenir de l'Italie. Mais ces galeries sont bien plus une protection contre le froid et la neige, qu'un abri pour les courtes chaleurs de l'été.

p495

Ce qui plaît à l'étranger dans cette charmante petite ville, c'est, avec la propreté des hôtels, le bon accueil qu'il y reçoit, la politesse affectueuse des servantes, politesse mêlée peut-être d'obséquiosité allemande et de cordialité italienne ; mais qu'importe ! ... pour le voyageur isolé, c'est comme une douce caresse, et presque le retour au foyer, que d'entendre, matin et soir, la fraîche et douce voix d'une blonde jeune fille lui donner, en entrant, le *gut morgen*, le *gute nacht*...

les français visitent si rarement cette partie du Tyrol, que je suis partout pris pour un anglais. La seule chose qui soit contre ce pays si cordialement hospitalier, c'est la pluie. Elle tombe, tombe depuis deux jours, sans trêve, et grossit d'une façon inquiétante tous les cours d'eau. Ces torrents-rivières, les premières routes mises par la nature au service de l'humanité, roulent des sommets moins impétueux que le Tessin et la Reuss, à la descente du Saint-Gothard ; en revanche,

p496

ils impriment ici, au paysage, plus de variété. Ces innombrables chutes d'eau qu'alimentent incessamment, l'été, la fonte des neiges, ces chutes, l'homme les fait servir, fort habilement à ses industries. Captées par lui, vous les voyez couler à vos pieds, vous les entendez gazouiller gaiement sur votre tête, conduites au lieu où elles ont à faire, par de rustiques canaux de bois, enguirlandées, le plus souvent, d'une fraîche verdure.

Ainsi disciplinés, ces torrents, ces cascades sont autant de serviteurs dociles, intelligents, empressés. Les plus petites chutes sont peut-être les plus utiles ; elles se prêtent à mille usages domestiques des plus délicats. J' en vois une, par exemple, qui s' emploie, avec une précision, une douceur vraiment surprenantes, à balancer le berceau d' un enfant, à l' endormir, en l' absence de sa mère. Nature étrange autant que l' homme qu' elle produit. Dans ce Tyrol actif, ardent, elle semble pleine de caprices et souvent

p497

même de vertige. Ainsi, contre toutes les lois de la logique, le blé, la vigne, le maïs, quittent à chaque instant la vallée, pour escalader les sommets, à des hauteurs improbables. Puis, tout à coup, vous les voyez redescendre, mais pour remonter encore. Ici, les ormes, les hêtres, les sapins accusent la région du Nord ; là-bas, le pin d' Italie plane, et pare le versant de la montagne d' un sourire méridional. Lewald a dit de ce pays : " il a tous les végétaux qui peuvent croître de l' Espagne au Spitzberg. " d' où vient ce miracle ? Il vient de ce que le souffle puissant de l' Italie court sur tous ces sommets du Tyrol, pénètre ses vallées, porte le siroco jusqu' à Inspruk.

D' autre part, on croirait volontiers que ces roches rouges, ces montagnes de porphyre, ont conservé quelque chose de la chaleur des volcans. Les dolomites hérissent partout la contrée. à Inspruck, une inscription rappelle qu' un effroyable tremblement de terre bouleversa un jour la contrée.

Oui, c' est un poème étrange que ce Tyrol,

p498

d' un lyrisme bizarre, plein de contrastes. Ces oasis de blé suspendues sur les précipices, éloignent l' idée du travail de l' homme. C' est apparemment, la culture des aigles et des chamois ? ... mais voilà que tout près de ces vertigineuses escalades, de sages montagnes régulièrement étagées de la base au sommet, et riches de cultures, nous ramènent au souvenir de l' humanité.

Le cercle grandiose des monts qui entourent Brixen, se présente comme un théâtre de verdure, ou plutôt, c' est une gigantesque corbeille portée par des mains

invisibles qui s'avance et vous offre, dans un heureux mélange, tous les végétaux et tous les fruits de la terre.

Par-dessus la ville et ses deux tours féodales, coiffées de leur dôme noir ; par-dessus le triple cercle de montagnes qui ferme l'horizon, un pic nuageux passe sauvagement sa tête, comme pour indiquer au voyageur la route qui conduit à Vienne. L'influence de l'Autriche se marque déjà, ici, par l'arc de triomphe qu'on prépare pour le passage

p499

de l'empereur, et mieux encore, à deux lieues de Brixen, par la double citadelle qui vous barre le chemin. C'est ainsi qu'elle entend brider "son cher Tyrol", cette bonne Autriche.

Des soldats fort tristes, croates et hongrois travaillent, sous le bâton des caporaux, à fortifier et augmenter ce monument de servitude. J'en vois deux, à l'écart, visiblement malades, qui semblent rêver le *super flumina babylonis*. Les fièvres pernicieuses ont déjà comblé de morts les premières tranchées de la nouvelle forteresse.

Le soleil quitte tôt, cette scène de deuil. Dès six heures, il disparaît, tristement, derrière le Brenner ; le mont rébarbatif semble nous envier le jour.

Plus de pins légers, de vignes, ni même de blé. Sur toutes les pentes à pic, rien que des sapins lugubres. Un vent froid court la vallée... c'en est fait... adieu, adieu, Italie !

p503

VII Le Tyrol allemand, sa rudesse. -Saint-Gall. Zurich. -Bâle.

Le Brenner est triste, et sa montée est monotone. De l'autre côté, commence le Tyrol allemand. Je retrouve ici une particularité physique qui, dans mes voyages, m'a souvent frappé : la population s'embellit ou s'enlaidit, dans un rapport exact avec le paysage.

Mais nous voici arrêtés par une longue procession qui s'en va fêter je ne sais quel saint. Elle défile, le saint-sacrement en tête, porté par deux énormes capucins. Les hommes suivent, le chapelet à la main, chantant des litanies, les uns avec un accent de piété naïve, mais la plupart, portent sur

p504

leur visage l' empreinte d' un bigotisme étroit. Un vieux petit homme, en houppelande grise, qui semble les mener tous, figure brisée de fanatisme, fait bien songer. Si le tocsin d' appel sonnait un jour, on se demande ce qui adviendrait de cette dévotion ? Après les hommes, viennent les femmes, courtes, grosses, affublées de gros jupons à trois couleurs par derrière, laissant voir des bas rouges ou bleus, brodés comme le corsage, parfois avec de l' or. Pour se préserver du froid, les vieilles ajoutent à cet accoutrement risible, une sorte de coiffure normande. Le bonnet de coton, ici devient un gros bonnet de laine, vivement redressé à la pointe. Les jeunes femmes portent une espèce de toque russe en fourrure, avec une croix incrustée au milieu. Tout un peuple féminin, en bourrelets d' enfants. Quelques audacieuses beautés laissent là le bourrelet, et, virilement, hardiment, coiffent le chapeau d' homme en feutre vert. Combien je préfère à ces barbares fanatiques, les bonnes gens de Steinach dont la

p505

petite auberge me donne, ce soir, une si douce, si patriarcale hospitalité. à mon arrivée, tantôt, j' ai trouvé tous les hommes réunis devant l' église où priaient leurs femmes. Ils auraient pu aller au cabaret. " non, me disait mon hôtesse, ils aiment mieux rester là, sans même se parler. " fatigués des travaux de la semaine, ils ne dépensent pas leurs forces inutilement, mais après une solitude de six jours dans la montagne, ils jouissent paisiblement du bonheur de se revoir et de passer quelques heures ensemble.

La capitale du Tyrol, la bonne Inspruk, d' un difficile accès, est assise sur l' Inn au pied de hautes montagnes. Une inscription avertit le voyageur qu' il est sur la route de l' ancienne Rhétie. Ces rudes alpes rhétiques couvrent, en effet, presque tout le pays. Nous descendons entre deux précipices. On se sent ici, tout à fait dans le Nord ; c' est déjà la *Germania*. population robuste, mais étrange, comme ces géants qui sont de plain pied avec

p506

vous, dans l' église des franciscains ; géants de bataille, bien plus que des saints à honorer.

Le grand chasseur du Tyrol qui chassait à mort, l' empereur Max, est là aussi, couché sur son prie-dieu. Cet intrépide chasseur de royaumes, qui parcourut toute l' Europe, et manqua tout, semble avoir la légèreté et le vertige de sa race, ce que le Tyrol a de mobile et de violent.

Le faste mesquin de ces princes, est spirituellement exprimé par le petit toit doré du palais de son prédécesseur, Ferdinand à la *poche vide*. Max n' était guère plus riche. *pocchi danari*, disaient familièrement ses joyeux soldats.

L' orgueilleuse, l' impériale église des franciscains, a bien dû pourtant admettre deux monuments plébéiens : d' abord le tombeau de Philippa, fille d' un marchand d' Augsbourg, que le comte du Tyrol, sans souci de la mésalliance, avait prise pour sa femme.

Puis, André Hofer, le brave, le bon paysan, choisi et désigné par l' Autriche, pour insurger

p507

le Tyrol contre l' armée franco-bavaroise, en 1808. Dévoué à son maître, à sa patrie, il les servit jusqu' à la mort. Il était sur un pic et combattait, quand il fut pris et fusillé.

Je ne sais si sa dépouille est ici, mais la statue est ignoble. Il est là, ventru et vêtu en officier autrichien. Rien qui rappelle la rustique origine du héros.

Sans doute, l' empereur a préféré cet accoutrement au costume plébéien qui ennoblissait Hofer, le laissant paysan, mais immortel et couronné de gloire par son héroïsme.

Le vrai portrait, est celui que l' on voit à l' *aigle d' or* où il a logé, d' où il parlait au peuple, ou mieux encore, dans le petit bas-relief en cire colorée que garde le musée d' Inspruk, le *ferdinandum*. -il devait être ainsi, bonne face ronde et rouge, à barbe noire, taille forte, pasteur et boucher, comme les gens du Passeyer où il était né, mais bonté et simplicité dans la force. Quel contraste avec la tête de Waldstein

p508

qui est à côté, visage vulgaire et contracté, avec des yeux bleus, terribles.

Ainsi, la liberté fait partout son chemin sous des formes diverses. Ici, les ennemis de la révolution ont été forcés d'introniser, dans l'égalité, parmi les statues des empereurs, celle d'un simple paysan. La liberté à l'inverse du mot d'un ancien : " ô mes amis, il n'y a plus d'amis ! " peut dire plutôt, en son nom : " ô mes ennemis, il n'y a plus d'ennemis ! " ... la pluie, hélas ! Toujours la pluie pour compagne ! Celui qui n'a pas supporté les lourdes et fiévreuses chaleurs d'un automne italien, ne peut comprendre comment les armées du Nord fondirent au contact de l'Italie. Et celui qui n'a pas subi le froid pluvieux, avec rafales, dont je suis assailli, depuis Inspruk, ne se doute pas de ce que les hommes du Midi doivent souffrir, en s'enfonçant dans le Nord. Cette souffrance m'est rendue plus sensible

p509

encore, par la grelottante personne de mon jeune vetturino parti imprudemment de Trente en habits d'été. Par compassion pour lui, je fais arrêter devant une pauvre auberge de village, à quelques lieues d'Inspruk. Mais là, point de cheminée. Le feu brûle au milieu de la chambre à coucher qui sert également de cuisine et de réfectoire. Quant à la fumée, elle se fraye sa route comme elle peut. Autour de ce feu de campement, des paysans silencieux, immobiles, me regardent. Et moi, à voir leur longue chevelure divisée sur le front, et la sauvagerie primitive de cet intérieur, je me crois, tout à coup, transporté loin, bien loin du Tyrol, et revenu en France, mais dans quelque réduit encore ignoré, solitaire, tout au fond de notre pauvre basse Bretagne.

Mon Pietro n'est pas au bout de ses peines. La pluie vient de s'arrêter, le soleil brille, mais c'est pour faire fondre les neiges nouvellement tombées sur les sommets. De tous côtés, les eaux grossissent, l'inondation a

p510

déjà fait de grands ravages. L'Inn a rompu ses ponts, il envahit la route. Mon italien parle de retourner à

Brixen. Il a promis plus qu' il ne peut tenir. Ne connaissant ni le pays, ni la langue, il ne sait comment s' informer, et perd son chemin. Nous voilà engagés dans le lit d' un torrent, au risque d' être broyés contre les rochers. Nous péririons immanquablement, sans l' obligeance de quelques paysans qui soutiennent notre voiture. Un vieux colporteur tyrolien, voyant notre détresse, nous vient aussi en aide, il nous donne un guide. Il sait quelques mots de français et me souhaite un bon voyage. Je ne quitte pas ce brave homme sans lui témoigner ma reconnaissance. Je bois avec lui au Tyrol, et lui, boit à la France.

Nous voici maintenant, sur les indications de notre cicérone, gravissant un âpre et périlleux sentier pratiqué aux flancs de la montagne, sous les sapins en fleurs. La fatigue est extrême. Pietro, moins philosophe que moi, et peut-être aussi un peu mortifié de n' être plus son maître, s' écrit à chaque instant :

p511

ah ! La vità che meno e troppo cattiva ! les chevaux, s' ils avaient la parole, diraient aussi : *troppo cattiva !* ... ils n' en peuvent plus.

Jusqu' au pauvre chien *Amore*, qui s' avoue vaincu. Il halète, et ses beaux yeux humides implorent une place à mes côtés. Je lui donne l' abri de mon manteau.

Il a fallu toute la douceur, la bonne grâce de notre hôtesse d' Imst, pour nous consoler. à notre départ, ce matin, elle a ajouté à nos provisions, la poésie de quelques fleurs.

... enfin, après mille encombres, nous voici à Landeck où nous devrions être depuis la veille. Mais c' est pour voir, le lendemain, les difficultés de la route s' accroître encore. La vallée se resserre, les torrents s' alourdissent, les cascades se multiplient autour de nous et menacent de nous engloutir.

Chaque torrent dépassé, on croit trouver l' Inn moins large et moins furieux. C' est tout le contraire. Ce fleuve qui précipite, sous nos yeux, ses vagues de plâtre, me fait penser aux anciennes migrations des barbares, à

p512

leur cours torrentueux. C' est, en effet, par le

Tyrol qu' avait lieu le passage aux temps antiques.
Le Simplon, le Saint-Gothard, l' Argentière,
n' étaient pratiqués que par les chamois et les
enfants de la montagne qui se lançaient à leur
poursuite, intrépidement, de roc en roc, par-dessus
les abîmes.

Cet Inn, descendu des plateaux de la
Haute-Engadine, cette Reuss échevelée, tombant
du Saint-Gothard, semblent concentrer le violent
génie de ces peuples. C' est toujours le sauvage
taureau d' Uri.

Rocschevelus, comme André Hofer, comme les daces
du Vatican. De toutes parts, des ruisseaux qui
sourdent, des torrents qui se précipitent et qui
grondent, des avalanches de boue et de pierres qui
se détachent de la montagne et s' effondrent sur
notre chemin. C' est la guerre des éléments déchaînés
contre l' homme.

Mon italien qui n' a jamais dépassé Landeck, se
trouble en avançant dans ce sombre Tyrol occidental.
Il ne salue plus légèrement et furtivement les
madones, mais avec onction

p513

et profondément, chapeau bas. Tout devient barbare,
inhospitalier. Le voyageur, à sa triste halte du
soir, est reçu par des chiens hargneux, aboyants,
grondants. Et l' hôte, non plus, n' est pas tendre
pour l' étranger. Rude comme la nature, et comme le
ciel, fantasque.

Celui-ci se montre de plus en plus hostile. Nous
montons l' Aldelberg sous une pluie glacée. Plus
haut, il neige. Le seul être vivant que nous
rencontrions dans cette morne solitude, à la cime
de cet âpre col, est un pauvre berger, gardien d' un
chétif troupeau. Silencieux, mélancolique, il nous
regarde passer du fond du brouillard.

Le Vorarlberg, frappé de pauvreté : maigre maïs,
maigres vignes presque sans fruits, marque la
transition entre le Tyrol et la Suisse. Cette
transition est déjà sensible dans les hôtelleries,
par un retour à la douceur chez la femme, chose si
précieuse au voyageur qui arrive, à la fin du jour,
transi de froid, brisé de fatigue.

p514

Feldkrich, petite ville industrielle, fait pressentir

Saint-Gall. Pittoresque vallée qui semble vouloir nous faire regretter le Tyrol que nous quittons. Le paysage s'embellit, avant de s'ouvrir aux plaines du Rhin, de Constance, au pays de la liberté.

L'Autriche, sur cette frontière, songe à la défense, la Suisse, non. Je vois seulement des milices s'exercer le long du Rhin. Nous le passons en bateau, et nous arrivons à Rhineck, où j'entends le maître de mon hôtel, donner des ordres en français. Pour mon oreille, c'est comme une musique délicieuse. Adieu la lourdeur allemande et les bonnets fourrés. Ici, les femmes n'ont d'autre coiffure que leurs cheveux. Elles y ajoutent, par coquetterie, une crête de dentelle diaphane, ailée. On dirait des femmes-mouches. Le climat reste pourtant sévère. Mais ce ne sont plus les brusques variations du Tyrol occidental qui en font, par moment, une sombre Sibérie.

p515

Saint-Gall ne répond plus aujourd'hui à l'idée qu'on s'en fait de loin, d'après l'histoire. Mais c'est toujours un des centres du parti démocratique, par tradition de haine contre l'ancienne abbaye. Gouvernée alors par des abbés titrés, des princes d'empire, la féodale église était dans la république, et la république se trouvait au milieu des vassaux. Bizarre enclavement, qui provoquait de continuelles disputes. Le commencement du XVIII^e siècle a tout fini, tout nivelé. On ne parle pas moins de relever la muraille qui enfermait jadis l'ennemie, tant il reste, chez les protestants, toujours en minorité, de crainte et de rancune.

Mais n'est-ce pas s'armer contre des morts ? ... je sais bien que l'abbatiale église garde encore quelques prétentions féodales. L'autel est surmonté d'une couronne, et sur la porte, à l'intérieur, je lis : *memor esto congregationis tuae*.

p516

d'autre part, les fresques qui couvrent tout, sont d'un bout à l'autre, l'apothéose de cet ordre bénédictin. Un *capucino* qu'on voit en tête-on les retrouve partout-semble rendre hommage à ce triomphe.

Quel ordre, en effet, fut aux premiers temps de l'église, plus fécond, plus riche en savoir et en

vertu ? Quel membre admirable du christianisme, quelle part dans son histoire ! ... le bibliothécaire de l' abbaye, homme doux et simple, amoureux de son trésor, en est le dernier moine. De la vaste et riche salle des imprimés qui occupe le rez-de-chaussée, vous montez au premier étage. Mais là, une porte en fer vous arrête. Est-ce la porte d' un sépulcre ? On le dirait, à voir ce christ étendu sur le linceul, les cheveux droits, les yeux vitreux. Christ de l' école d' Holbein, admirablement affreux. Oui, c' est bien la porte de la mort, mais d' une mort toujours vivante ; la porte des reliques de la science. Tous les âges y sont

p517

représentés : manuscrit des niebelungen ; un Virgile du ve siècle ? Un missel à l' usage de Charlemagne, couverture d' ivoire qu' on dirait sculptée par un artiste byzantin. Palimpseste De Lactance, avec des notes de Niebuhr qui s' y tua les yeux. Enfin, la rareté des raretés, un manuscrit mérovingien, peut-être de saint Grégoire... on a des diplômes mérovingiens, mais point de manuscrits. Ce qui m' a encore intéressé vivement, c' est le catalogue des richesses que possédait la bibliothèque au ix^e siècle. On y voit les notes du bibliothécaire. Tout en cataloguant les livres, il les juge. Par exemple : " ce livre ne vaut rien. " on sait aussi en quelles mains étaient les ouvrages empruntés : " ce livre a été prêté à l' impératrice. " était-ce la femme de Charles Le Chauve ? Voici un lieu où je m' ensevelirais volontiers, oublieux du monde et de la fuite du temps. Mais il faut que je me hâte, et qu' aujourd' hui même, je gagne Zurich pour être demain à Bâle, et dans quarante huit heures, à Paris.

p518

Zurich, placée dans une position analogue à celle de Genève et de Lucerne, voit son fleuve, un moment reposé dans le lac, reprendre sa course vers la mer. Ville moins concentrée que Genève, moins originale que Lucerne. Les ponts de bois sont devenus des ponts de pierre ; les montagnes ne tombent plus à pic, baignant leurs pieds dans l' eau, comme le Pilate et le Righi. L' horizon s' est élargi, la ville n' est encadrée que par des collines.

Mais au fond, au loin, se dresse le bel amphithéâtre
des alpes neigeuses.

Patrie de Gessner, de Lavater, de Pestalozzi :
l' histoire, et l' histoire naturelle.

La bibliothèque mérite qu' on s' y arrête. Elle occupe
la chapelle bâtie par le vainqueur de Charles Le
Téméraire. C' est, en pierre, une grande page de
l' histoire. Là, les chevaliers qui se firent tuer à
Sempach, et pour qui fut bâtie l' abbaye de Cappel,
un siècle avant que Zwingli n' y trouvât la mort. J' ai
sous les yeux le portrait de ce terrible réformateur,
dure figure, taillée au rasoir,

p519

et non grossière, comme celle qu' on a mise en tête
de ses oeuvres.

Le soir, tous ces souvenirs du passé roulent en moi,
pendant que je me promène seul, soit dans l' allée des
vieux tilleuls, tout en haut de la ville, soit en
bas, le long de la Limmath éclairée du soleil
couchant.

Zurich fut la Genève D' Arnauld De Brescia, et
Bâle, la Genève D' Erasme. La ville s' offre à mes
yeux, par son aspect de richesse sérieuse ; elle
semble, vue de ce côté, le grand protérium du Rhin,
placé au coude du fleuve pour le dominer, le surveiller
de son éminence et lui imposer un pont. Cette porte
de l' Allemagne est caractérisée par sa danse des
morts. Holbein en avait couvert les murailles du
couvent des dominicains. Ces fresques ont péri, mais
le musée garde une grande partie de l' oeuvre du
maître, sinon la meilleure.

D' abord, son portrait peint par lui-même, forte tête
de paysan intelligent. à côté, celui

p520

de sa femme, point flattée, mais qui rend
admirablement une nature molle, passée à quarante
ans. Cette mollesse n' empêcha pas la dame d' être
fort acariâtre. Elle lassa si bien son mari, qu' un
beau jour, il s' enfuit en Angleterre et y laissa
ses principaux chefs-d' oeuvre.

Bâle garde d' Holbein son érasme, dont le nôtre
semble n' être qu' une copie. Mais la merveille des
merveilles, c' est son portrait de Jean Frôben. Je
voudrais voir à côté celui de Ramus qui est dans la
bibliothèque, tête forte, noire, dure, la polémique

elle-même.

L'arsenal de Bâle-ville s'est vu dépouiller par Bâle-campagne. La démocratie a durement usé de sa victoire. Il a fallu tout partager, même les vieilles armures. Ainsi a été

p521

détruite l'unité qui donnait à ce musée une inestimable valeur.

Bâle-ville a pourtant sauvé la cotte de mailles de Charles Le Téméraire et la précieuse bibliothèque. Mais pour la préserver d'un démembrement, il a fallu tout racheter.

Je ne me lasse pas d'errer autour de la rouge cathédrale romane. Fondée en l'an 1000, par l'empereur Henri Le Saint et sa Cunégonde, elle devait servir de sépulture à Oecolampade, à érasme, Bullinger, etc.

ère du christianisme pontifical et de Grégoire VII.
ère du protestantisme et du philosophisme. Les siècles, dans leur opposition, se heurtent ici.

Et, tout le long, au pied de la silencieuse église, du sombre cloître roman, plein des tombeaux des réformateurs, coule et murmure dans son grand voyage, de la Suisse à l'Allemagne, le fleuve majestueux, rapide, indifférent, le Rhin ! ...
à quelle distance incommensurable suis-je

p522

donc de l'Italie ? Me voici replongé au sein du rationalisme.

De Bâle, sans transition, je me retrouve en France, en Alsace, dans cette Allemagne française, plus française que la France, toute pleine et débordante de vie, d'agriculture, d'industrie, de guerre...

c'est ici, que saluant la patrie, nous dirions encore mieux avec Virgile :

salve magna parens frugum... magna virum.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)